

# Père Thomas Dassance

(1902-1986)



Bildumagilea : Henri Duhau

# **Père Thomas Dassance**

(1902-1986)

(3<sup>ème</sup> édition)

Bildumagilea : Henri Duhau (2020)

## **Père Thomas Dassance**

([Jean-] Pierre Dassance)

(1902-1986)

- Né à Mouguerre en 1902 ;  
    mais a grandi à la maison “Lekunberria” à Briscous ;
  - Ordination sacerdotale à Vitoria, le 24 mars 1928 ;
  - Jubilé sacerdotal à Belloc, le 16 avril 1978 ;
  - Décès à Belloc, le 26 novembre 1986.
- 
- Sortua Mugerren 1902an ;  
    baina Beskoitze Lekunberrian handitua ;
  - Apez ordenatu Gasteizen, 1928ko martxoaren 24an ;
  - 50 urte apezturik, omenaldia, 1978ko apirilaren 16an ;
  - Zendu Beloken 1986ko hazilaren 26an.

-----  
La maison “Lekunberria” se trouve aux Salines de Briscous aux confins de Mouguerre. Un de ses frères, Martial, s’est marié à la maison Pagadoia à Briscous.

“Lekunberria” Beskoitze-Urgazietan da, Mugerreko lurrak hunkitzen dituela. Hunen anaietarik bat, Martial, ezkondu zen Beskoitze Pagadoirat.

## SOMMAIRE / AURKIBIDEA

Articles et homélies par le Père Thomas Dassance/  
Aita Tomas Dassance-n artikulu eta mintzaldi batzuk

Périodique/ Aldizkaria	Date/ Data	Titre/ Titulua	Page/ Orria
<b>GURE HERRIA</b>	1950 (5-6)	« Enracinement et Équilibre » (*)	6
<b>CORDE MAGNO</b> (facsimiles / falsimileak)	74	1973-11 « Propos sur l’Eglise »	14
	87	1977-09 « La Vierge Marie »	32
	88	1978-02 « Si quelqu’un veut être mon disciple »	41
	89	1978-04 Homélie ( <i>Pour son propre jubilé</i> )	45
	90	1978-10 « Es-tu celui qui doit venir ? »	49
	91	1978-12 « Pensées pour le temps de Noël »	53
	95	1979-09 « Deux figures de moines : Père Simon Etcheverry – Frère Joseph Lerchundi »	57
	102	1981-06 « Pain de vie »	64
	106	1982-06 « Pour l’année St François » (d’Assise)	74
	107	1982-10 « En lisant Sainte Thérèse d’Avila »	78
	109	1983-03 « Saint Joseph »	85
	114	1984-06 « La Sainte Trinité »	92
	116	1984-12 « Dans cette étable avec les bergers »	95
	117	1985-03 « Consensus »	99
	119	1985-09 « Elie au désert »	102
124	1986-12 « Solitude de l’Apôtre »	106	
		« Le Père Thomas Dassance » ( <i>Homélie, lors de ses obsèques</i> ) par le Père-Abbé Xavier Diharce “Iratzeder”	110

(\*) Numérisé par nos soins.

-----  
(\* ) À partir de 1947 des étudiants du Pays Basque nord se réunissent chaque été. Ces rassemblements portaient le nom de « Journées d'Étudiants Basques » Ainsi naîtra le journal « Embata » qui deviendra en 1963 « Enbata » le mouvement politique que tout le monde connaît.

Cette conférence a été faite par le Père Thomas Dassance lors de l'une de ces journées en 1950 à Saint-Palais. Cf. photo page 117.

Voir également l'article de Jean-Claude Larronde qui nous apprend qu'en 1949 aussi c'était déjà Thomas Dassance qui en était le principal animateur. Cf. page 118.

Le Père Adrien Gachitéguy a également participé à plusieurs de ces journées pour parler de l'agriculture au Pays Basque. H.D.

-----

(\* ) 1947tik goiti Iparraldeko euskal ikasle batzuk biltzen ziren, urte guziz, udako oporretan. Elgarretaratze horiek deitzen zituzten « Journées d'étudiants basques ». Hortik sortuko da « Embata » kazeta lehenik eta gero, 1963an, « Enbata » denek ezagutzen duten olde politikoa.

Aita Thomas Dassance-k mintzaldi hau egin zuen gisa hortako egun baten karietarat, 1950ean, Donapaleun. Ikus argazkia 117. orrialdean.

Gainerat, Jean Claude Larronde-k salatzen dauku Thomas Dassance izan zela, aitzineko urtean ere, 1949an, egun horietako arduradun nagusia nagusia. Ikus 118 orrialdean.

Aita Gachiteguy-k ere mintzaldi bat baino gehiago egin izan du, gisa hortako egunetan, Euskal Herriko laborantzaz hitzegiteko. H.D.

**Père Thomas Dassance**

*Conférence donnée aux étudiants Basques réunis à Saint-Palais.*

*(1950)*

## **ENRACINEMENT ET ÉQUILIBRE**

J'arrive donc en conclusion de ces Journées d'Études. Mon intervention devrait être quelque chose comme un sprint. Je crains, que ma course n'ait malheureusement rien du caractère spectaculaire et triomphal qui devrait signaler une clôture d'Études groupant des Jeunes.

Certes, je ne serais pas sans excuses. Pris de très court, je n'ai même pas pu assister à vos deux premières journées. Alors, je vais un peu au hasard. Je dis un peu, car tout de même vos sessions tournent autour d'un thème général dont on m'a fait part : l'Évolution du génie Basque.

Il est vrai que le mot « évolution » est tellement souple et complaisant qu'il signifie à peu près tout ce que l'on veut. On attribue au philosophe Confucius le mot suivant : « Si j'étais empereur de Chine, le premier décret que je prendrais; ce serait pour définir le sens, des mots. » Eh bien ! le mot 'évolution' lui aurait fourni un beau travail : il est très chinois.

Quant au mot « génie » je le crois encore plus fuyant que le premier.

Évolution du Basque ! Évolution économique, linguistique, psychologique, religieuse. Il s'agit de tout cela sans doute, de toutes ces évolutions dont les mouvements façonnent peu à peu l'âme Basque.

Malgré tout, ce n'est pas un thème précisément clair et distinct. Aussi, pour ne pas m'égarer dans ce fourré, je ne l'aborderai que sous la forme d'une confession. Je ne vous dirai donc pas **ce qu'il faut penser du problème basque**, mais ce que je crois en penser.

Le mot « penser » n'est d'ailleurs pas très heureux dans cette circonstance. Il vaudrait sans doute mieux dire « sentir. »

J'essaie de réfléchir sur ce que je suis : essai d'analyse d'un mouvement instinctif, viscéral. L'aspect général de ce mouvement est pendulaire. Une première oscillation me pousse au *Déracinement*. Je me sens, de là, rejeté à l'*Enracinement*.

Et je crois enfin qu'il faut surmonter ces deux moments, et me fixer ou me livrer à une évolution vivante.

Voilà les trois paliers sur lesquels je voudrais successivement conduire ma causerie devants vous. Vous, c'est-à-dire des étudiants français de race Basque, relevant juridiquement de l'Etat français. Cette dernière remarque me paraît importante : je ne fais pas de politique générale, ni même de politique du tout.

## DÉRACINEMENT

Vous n'attendez pas, je pense, que je m'analyse minutieusement devant vous. Je me contenterai de vous livrer en gros les raisons, ou du moins quelques uns des motifs qui me poussent parfois à, mettons, à élargir les dimensions de la « question » basque. À regarder plus loin que les frontières de nos Provinces.

Ai-je besoin de dire qu'il ne s'agit aucunement de mépris, ni même d'indifférence. Il y a une certaine passion aveugle qui est une véritable trahison, de même qu'il y a un détachement courageux qui est une condition nécessaire d'un amour supérieur.

Il me paraît donc parfois que ma très modeste vie et mon insignifiante action seront en définitive plus utiles à la cause Basque, si je les emploie à autre chose qu'au service *direct* de cette cause. Je m'explique.

Il me semble évident que s'attacher aux problèmes Basques comme s'ils étaient *purs*, je veux dire, sans lien avec d'autres problèmes, c'est s'attaquer à un fantôme. En effet les problèmes de la nation Basque sont à l'heure où je vous parle fonction d'autres problèmes nationaux ou internationaux dont la solution conditionne plus ou moins étroitement celle de nos problèmes à nous. L'homme ou un pays isolés sont un mythe. On le dit fort justement : une grève dans le Nébraska se fait sentir dans les foyers ouvriers de Paris ou de Berlin. Ainsi de tout. Le Pays-Basque-dans-le-monde, voilà la situation, comme diraient les existentialistes.

Comment le monde-qui-englobe-le-pays-Basque évolue-t-il par rapport aux minorités ethniques ; quel paraît devoir être demain le sort du Pays Basque, à quoi devons-nous préparer et nous préparer ? Pour quel Pays Basque travaillons-nous ? Ne croyez-vous pas que nous sommes, à cet égard, dans une *époque*, par opposition à une *période*, comme disait Péguy ?

Une époque, c'est-à-dire une des ces crises de croissance qui va nous donner non plus des cités, ni des empires, mais un **Bloc**, une large Fédération un BENELUX universalisé ? Notre monde, demain, sera-t-il Basque, ou Français, ou Européen ou simplement Mondial ? Vous me direz que je rêve doucement. Peut-être. Mais si ces perspectives sont simplement possibles est-il sage et utile pour les Basques, de se former en « hérisson » et d'attendre un combat qui n'aura pas lieu ?

La lutte pour le Basque et les Basques ne sera pas basque, elle ne se livrera pas sur terrain Basque. Le salut basque, des Basques ne sera pas basque simplement parce qu'il semble très improbable que l'histoire du monde demain ni après-demain puisse être basque.

Dès lors, je pense que la tâche qui s'impose à nous aujourd'hui c'est de mettre la question Basque à l'échelle de l'histoire qui se fait : jouer le jeu du monde dans lequel se joue le jeu Basque.

Envisageons la même question sous un autre point de vue très général lui aussi : celui de la culture. Mot vague, mais indiquant concrètement cet ensemble de richesses morales, religieuses, philosophiques, artistiques, juridiques, littéraires, qui façonnent l'âme qu'elles nourrissent. Or, notre culture, votre culture, n'est pas basque. Elle est grecque, latine, et surtout française. Elle ne peut pas être basque parce que dans l'état actuel de nos problèmes et de leur solution, le basque ne peut pas suivre la cadence de l'histoire. Faute, par exemple d'une langue suffisamment évoluée. Voyez, pour ne signaler qu'un point, voyez les questions économiques : elles sont, à l'heure que nous vivons, impensable en langue basque. Je ne dis pas qu'elles sont intraduisibles, je dis qu'elles ne vivent pas en basque ; traduire n'est pas vivre. Chargée de ces « richesses », la, langue basque éclate.

Dès lors, il m'arrive de me surprendre à dire : le basque que nous prenons pour une citadelle n'est-il pas un tombeau ? Nous croyons nous défendre : en réalité, ne-nous suicidons-nous pas ?

Au mieux aller, ces barricades basques ne seront-elles pas inutiles ? Elles auraient eu leur raisons d'être, si l'attaque avait été basque ; mais elle sera française, ou russe ou chinoise et elle nous tuera parce qu'il eut fallu la *digérer*, et pour cela nous prémunir d'un système digestif approprié. Nous aurions sauvé le basque en français.

Voyons froidement les faits : le recul douloureux de la langue basque dans nos campagnes les plus reculées... malgré nos efforts (?). Le terrain perdu par le basque est occupé le français ; par une littérature basse et abaissante. Ne vaudrait-il pas mieux combattre sa malfaisance sur son terrain français, puisqu'aussi bien le choix du terrain ne nous est pas laissé ?

Et je conclus. En 1848, Frédéric Ozanam, assistant aux premières manifestations de ce que nous avons appelé depuis « les mouvements populaires » et écœuré par la révoltante incompréhension du monde bourgeois devant des revendications archi-légitimes, disait à ses amis, « Passons aux Barbares ! » Les Barbares, c'était le peuple.

Ne devons-nous pas dire quelque chose d'analogue ? Passons à « l'avenir ! À ce qui sera demain !!!

Mais dire cela, n'est-ce pas trahir notre peuple, et vendre notre âme ?

## ENRACINEMENT

Ceci, dans l'ordre de la vie réfléchie est le second mouvement, la seconde oscillation. Mais, bien entendu, dans l'ordre de la vie vécue, il est premier. Nous naissons enracinés, sur une terre, dans un esprit, dans un sang. Et l'instinct qui nous attache à ces sources est l'instinct même qui nous ramène au sein de notre mère, l'instinct de la vie. Nos premières « raisons » sont donc sentimentales, et, je le redis, viscérales.

Pour obscure qu'elles soient, il ne faut pas en faire fi : elles sont l'expression spontanée de la nature. Et il paraît bien que, pour les mettre en doute, il faille avoir perdu sa « naïveté », c'est-à-dire ses caractères natifs, et s'être plus ou moins abâtardi. Aucune organisation ou réorganisation des structures politiques ne devrait oublier cela.

Et pour le dire en passant, je me demande si dans l'avenir notre époque ne passera pas pour un siècle de barbarie, précisément pour avoir saccagé ces authentiques richesses qui sont les petites patries et leurs traditions.

Encore une fois, c'est peut-être là du « sentiment ». Voici des faits.

Le peuple Basque. Ses besoins de tous ordres. Sa langue. Je ne soulève même pas la question de savoir si le peuple Basque a une *vocation*, au sens fort de ce terme. Ce serait là une question mystique dont les éléments sont d'un maniement délicat et prêtent trop facilement à la fantaisie

Je prends donc ce fait là : le peuple Basque. Un petit peuple vivant. Peut-on le franciser dans le dénaturer ?

Rien que de penser aux conséquences d'une telle opération, soulève un monde de problèmes redoutables : changement économiques, modifications profondes du régime familial, problèmes de traditions et de vie religieuse, problèmes moraux.

Un peuple se « transplante »-t-il ? Même sur place ? Il y a des terrains qui tuent certaines plantes. Ce qui est évident en botanique, est vrai aussi en morale : il y a des terroirs moraux, excellents d'ailleurs en eux-mêmes qui ne conviennent pas à tous les hommes, ni à tous les peuples.

Je vous disais tout à l'heure : « Passons aux Barbares », francisons-nous ! Je vous dis à présent : mesurez les résultats d'un geste pareil, au seul point de vue de notre idiome racial.

Je ne veux pas dire qu'on ne peut pas rester profondément Basque et parler français. Je dis que si cela est possible à des individus (à la condition qu'ils s'immunisent, par ailleurs contre un danger pareil de dégénérescence basque), cela est impossible à un peuple. Quand il perd sa langue, ou y renonce, son âme particulière se dessèche, s'encrasse parce qu'elle ne fonctionne plus suivant son rythme.

Je n'ai pas à me livrer ici à une étude de psychologie sociale sur les relations entre l'âme d'un peuple et sa langue : je me contente simplement de livrer à vos réflexions cette affirmation : un peuple ne change pas de langue sans mourir. Une langue morte, c'est celle d'un peuple qui ne vit plus.

Vous-mêmes, du fait d'une alimentation spirituelle exclusivement étrangère vous risquez de vous *détacher* d'une foule de valeur que vous aviez trouvée dans votre berceau. On rencontre, hélas ! de ces intellectuels véritables apatrides, nomades spirituels, fils de personne.

Les valeurs que vous avez trouvées dans votre berceau ? C'est le sens profond de l'ordre, en même temps qu'un besoin incoercible de liberté. Cela est très Basque. Le sérieux dans le commandement, et la dignité dans l'obéissance.

—Le réalisme du paysan, uni à l'idéalisme du marin ;

—Le culte du foyer, et l'amour de l'aventure ;

—Laboureur et paysan, berger et marin : le Basque !

—L'esprit paroissial et la flamme missionnaire ;

—Ignace au château-fort de Loyola et François-Xavier sur les rives du Gange.

C'est tout cela, le Basque et bien d'autres choses. Je ne prétends aucunement que ces vertus soient notre monopole ; je dis simplement qu'elles font partie du patrimoine spirituel basque le plus incontestable, et qu'un déracinement imprudent menace non seulement leur croissance mais leur existence même.

Telle est la raison qui explique ma seconde oscillation pour l'enracinement. Est-ce assez pour nous y arrêter, sans plus ? Il nous reste à le voir.

## ÉQUILIBRE VIVANT

Déracinement. Enracinement. Équilibre : voilà une marche assez hégélienne. Seulement, il faut toujours se méfier de cette dialectique à trois pattes. En effet, on risque, sous des airs de profondeur, de ne rien dire du tout.

Il me semble donc qu'à la question : « le génie basque doit-il évoluer ? », il faut répondre un oui décidé. Pourquoi ? Parce que la loi de toute réalité vivante ici-bas est l'évolution, autrement dit le développement.

Je dis bien : « évolution », et non pas seulement « équilibre » ; l'évolution est l'équilibre d'un vivant ; car il peut y avoir un équilibre mort : quoi de plus équilibré qu'un cimetière ?

La vie est une marche, une recherche, une invention, une lutte perpétuelles, un mouvement, au lieu que l'équilibre est un repos de forces qui se neutralisent...

Que ne sera donc l'équilibre vivant dont je parle ?

Il sera d'abord enracinement du Basque dans la réalité basque. Ceci présuppose un examen, une prise de conscience de cette réalité, de ses richesses, de ses possibilités. Et puis un engagement de la vie et de l'action dans ce sens au service de cette réalité.

Ensuite un échange avec le reste du monde. La vie n'est pas un acte solitaire, mais une communion : prise et don, va et vient.

Il faut donc que le Basque *sorte* de lui-même : non pas comme un prisonnier qui s'évade et qui passe à l'ennemi, mais comme une plante sort de sa graine, sans la quitter, mais en la dépassant.

Cette communion vitale suppose une certaine égalité. Or, voici le drame : pour cet échange avec le monde actuel, le Basque n'est pas prêt, il n'est pas de niveau, à bien des égards, nous l'avons dit.

Il faut l'y mettre. Et je ne vois qu'un moyen d'y parvenir : que *des Basques, vous*, s'enrichissant courageusement, se rendent maîtres de tous les domaines essentiels de la civilisation actuelle : sciences, philosophie, économie, droit, art, religion et repensent, re-digèrent cette culture en basque. Si l'on veut que le Basque qui a atteint l'année 1950 en durée, ne disparaisse pas peu à peu (rapidement), il faut qu'il rejoigne son temps sur tous les points.

Ce rôle des élites est absolument nécessaire. On oppose parfois à cette façon de voir « le miracle grec », cette naissance spontanée d'une civilisation incomparable. À cela, on pourrait répondre bien des choses, et avant tout que cette génération a été beaucoup moins spontanée qu'on ne le croit. Et, en tout cas puisqu'il s'agit de miracle, il vaut mieux le faire que l'espérer.

Il faut aussi que les élites intellectuelles gardent le contact avec le peuple ; ils s'enrichiront à le fréquenter. Et à leur tour, ils le formeront; ils *l'élèveront*.

Aucun d'entre vous, je l'espère, ne récusera ce devoir d'éducateur. On nous accuse parfois de vouloir enfermer, parquer le peuple dans son basque, parce que, sorti de là, il verrait aussi clair que nous, c'est-à-dire trop clair.

On va plus loin, et, de certains côtés, on murmure que si nous développons la culture des Basques, nous risquons de mettre leur foi en péril. Il vaut mieux l'abriter derrière l'ignorance.

Ne laissons jamais dire de telles choses ! Mais surtout méprisons-nous si nous constatons que ces accusations nous atteignent vraiment. La foi, notamment, est aussi un germe vivant. Il faut tout faire pour la développer en nous et chez les autres. Ce serait un geste curieux que de l'étouffer sous prétexte qu'elle pourrait un jour se suicider.

Non ! Nous voulons le basque ! Mais un basque à la page, et, si possible à l'avant-garde.

C'est une utopie, dira-t-on... À cela, en terminant, je réponds deux choses :

1°) D'abord un fait : et c'est l'histoire de l'énorme effort culturel accompli par nos frères d'Espagne, en trois quarts de siècle ! De Sabino Arana Goiri au Président Aguirre... cela fait une belle route ! Et sur certains points, les Basques marchaient hardiment en tête des provinces espagnoles.

Ils avaient dégagé une belle élite intellectuelle, et une élite populaire ouvrière dont quelques membres que j'ai récemment rencontrés m'ont frappé par leur distinction.

2°) Et puis enfin, un principe. C'est celui de Guillaume d'Orange : « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. » Il y faut simplement du courage, du cœur.

Le monde va à la dérive. Comme toujours, sans doute, quoique sous des modalités différentes. Pouvons-nous espérer sauver nos frères basques de ce naufrage dans les sables ? Je crois que nous le devons. Nous n'avons pas d'autre prétention que cela.

C'est un bien petit pays, diront quelques-uns. Oui, mais c'est le nôtre. Et puis, enfin, les vraies dimensions d'un peuple, ne sont pas celles qu'indique la géographie, mais celles de son âme. Rien ne nous empêche d'avoir une grande âme.

Gardons au monde l'âme Basque : ce n'est pas rien.

Père Thomas Dassance

Facsimilés

© D.R.

# Propos

542

On m'a demandé un petit article pour « Les Amis de Bel-loc ». J'ai proposé quelques pages sur l'Eglise... et j'ai cherché un titre. Celui auquel je me suis arrêté est vague à souhait : il ne signifie à peu près rien ! Mais tel qu'il est, il traduit précisément mon embarras : l'Eglise est un thème « décourageant ». Les Normaliens de naguère aimaient à dire : « **Tout est dans tout, et le reste est dans Télémaque.** » En théologie, nous n'allons pas chercher bien loin : tous les problèmes, toutes les difficultés de la foi se sont donné rendez-vous dans le Traité de l'Eglise. C'est pourquoi, même quand on ne s'adresse qu'à des fidèles, à des fils croyants de l'Eglise, vivant de sa vie, il est

presque impossible de ne pas donner l'impression d'escamoter allègrement et... hypocritement les pièges sans nombre que l'on rencontre ici à chaque pas. Ceux-là, s'il s'en trouvait parmi les lecteurs éventuels de ces lignes, ont droit à la nourriture plus substantielle qu'ils désirent. Elle est à leur disposition.

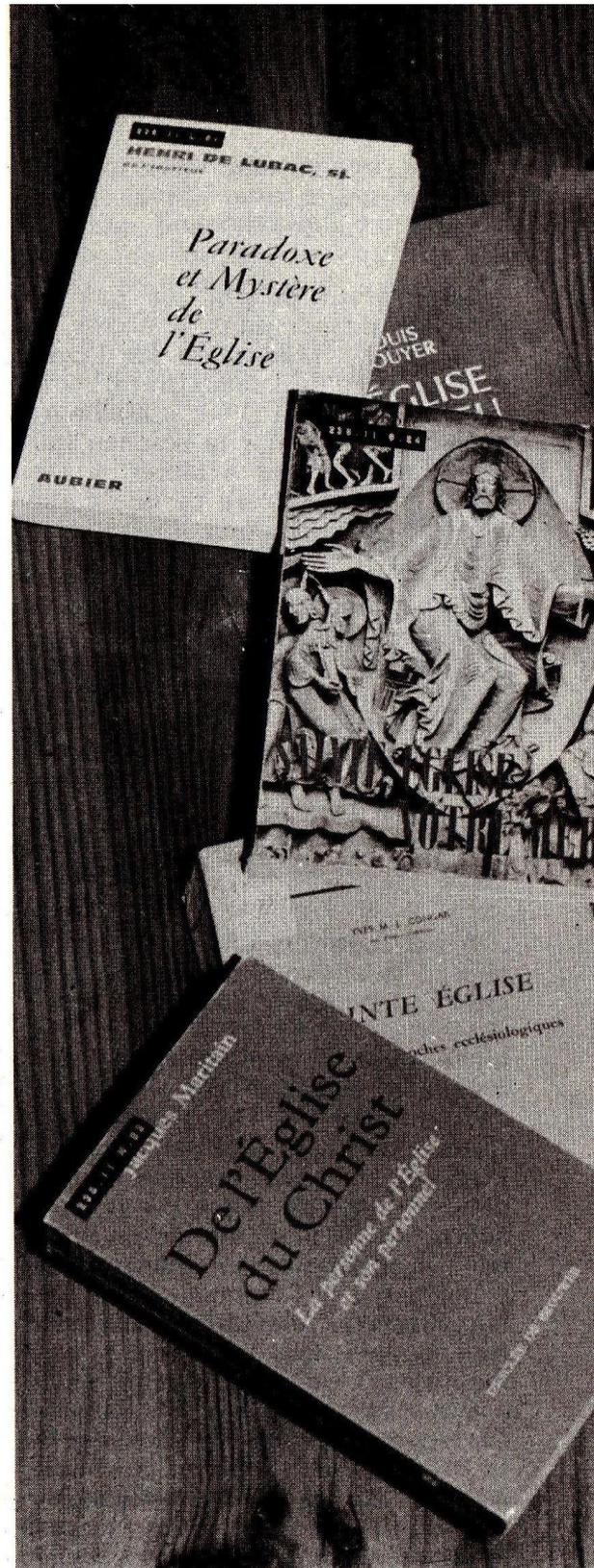
« Prenez, leur dirai-je, prenez Journet. Un Théologien. Un Cardinal. Mais de plus il n'est pas sans intérêt de savoir que ce Prélat est Suisse. Entendez par là que les trois mille pages de son « Eglise du Verbe Incarné » nous transportent sur les pics. C'est de l'alpinisme théologique. « L'air y est pur »... Mais la chanson s'ar-

# L'EGLISE

rête là. « La route » est étroite, voire étriquée et toujours montante. Par ailleurs, on pourra aisément constater, suivant l'amusante expression d'Etienne Gilson, que pour ne pas pouvoir se procurer ces Trois volumes, il n'est pas nécessaire d'avoir fait vœu de pauvreté, ni d'être particulièrement débile pour ne pas les manipuler comme un éventail. »

Prenez L. Bouyer... Son « **Eglise de Dieu** ». Bien sûr... un peu plus de sept cents pages. Mais, sincèrement, si vous êtes du pays, vous les trouverez trop courtes.

Promenez-vous dans Congar ! Cet homme, ce très grand Théologien



n'a pas rédigé une ligne qui ne fût à la gloire de l'Église... Et il a écrit une bibliothèque !

Un croyant cultivé n'a pas le droit de passer sans y entrer, à côté de la « **Méditation sur l'Église** » du Père de Lubac. Un tel livre est une grâce de Dieu. « **Malheur, grondait Bossuet, à la science qui ne se tourne pas à aimer.** » De Lubac vous montrera ce que c'est que de « **savoir aimer** ».

Il en est d'autres, beaucoup d'autres. Une sorte d'Océan dans l'Église, sur l'Église, depuis cinquante ans et plus. Ma petite liste ne prétend donc aucunement être une distribution de prix théologiques. On pourrait en dresser des centaines d'autres... Quant aux articles de revues ou de journaux, le tri relèverait des ordinateurs.

Il est toutefois un mort illustre que je m'en voudrais de ne pas citer : Jacques Maritain. Un nom qui se suffit. En 1970 a paru de lui un livre, dernier-né d'une nombreuse et brillante lignée. Le titre de l'ouvrage « **De l'Église du Christ** » est complété par un sous-titre qui sent déjà quelque peu la poudre, sinon le fagot : « **la Personne de l'Église et son personnel** ». Maritain commence par s'excuser : « **Comment, dit-il, un laïc dépourvu d'autorité pour traiter de tels sujets (il n'est pas théologien), s'est-il aventuré à écrire ces pages sur l'Église du Christ, qui est un mystère de la foi ?... Mais, par ailleurs, comment interdire à un vieux philosophe chrétien, dont, depuis soixante ans le Mystère de l'Église occupe la**

**pensée, de porter sur lui le témoignage de sa foi et de sa méditation ?** »... Ces soixante ans de réflexion nous ont donc valu quatre cent quatorze pages de texte. L'auteur avoue les avoir écrites « contre la montre » (il avait quatre vingt-dix ans...) Sachant bien que certaines d'entre elles pourraient donner l'impression que pour un homme de son âge il courait un peu vite, Maritain se déclare prêt à « **corriger les points particuliers** » sur lesquels on voudra bien l'éclairer. Quant à ce qu'il qualifie de « **thèmes majeurs** » nous sommes prévenus : « **Mes convictions sont absolument fermes.** » A bon entendeur, salut ! Stationnement interdit au pluralisme !



Jacques Maritain

Malgré tout, reconnaît le bon philosophe, « j'ai idée que ce livre déplaira à tout le monde, j'entends à tous ceux qui, aujourd'hui ont pris position soit « à gauche » soit « à droite »... Mais dans cinquante ans, on trouvera peut-être que tout cela a été fort mal dit, mais qu'après tout, ça n'était pas si bête ». La méditation finit sur ce mot ! C'est un bouquet spirituel modeste. Espérons pour l'honneur du lecteur qu'il n'aura pas besoin d'un demi-siècle pour reconnaître que Jacques Maritain n'est pas, en effet... ce qu'il n'est pas ! Mais cinquante ans, grand Dieu, quel délai !... Il fallait un homme entrant dans l'éternité de la vision béatifique, pour se promettre une telle longévité.

Quoiqu'il en soit, un témoignage infiniment plus important que celui de tous les Théologiens, c'est celui que nous donne le Concile même de Vatican II. L'instance suprême du Magistère de l'Église. De quoi s'est-il donc occupé ? De l'Église, et, au fond, rien que de l'Église. Et tout d'abord, de savoir et de dire ce qu'elle est. Ceci scandalise l'un de mes jeunes amis, qui voit, dans ce fait, la preuve de je ne sais quel gâtisme mental, d'un dessèchement cérébral, présage d'une fin prochaine. « **Après vingt siècles, me dit ce jeune homme, elle en est donc là ? A se demander ce qu'elle est...** » Et parce que j'ai eu l'air de rire de lui, j'ai peiné cet ami en lui répondant : « **Mais oui, mon cher, elle se le demande, parce qu'elle ne le sait pas. Elle ne le saura jamais complètement. Car comme tout le Mystère de Dieu, dont est l'Œuvre,**

**l'Église est une réalité inépuisable à la raison et... à la foi qui cherche à comprendre.** » Il n'y a aucun paradoxe dans ces affirmations. Pour un croyant, à peu près conscient de ce qu'il croit, l'Église c'est tout. Et l'aphorisme : « **Hors de l'Église, point de salut** », signifie simplement « **Hors de l'Église, Rien !** » Pas même Dieu, j'entends le Dieu-Trinité. En fait, cette petite phrase qui a fait grincer tant de dents, n'est qu'un truisme massif, une énorme Lapalissade théologique.

Oh ! j'entends bien : « **Le Christ, oui ! L'Église, non ! — Pourquoi l'Église ? Etre chrétien n'est-ce donc pas croire au Christ, vivre avec le Christ, comme Saint Paul nous le redit à satiété ?** » Tout cela est excellent. Mais le Christ, comment seulement en parler, « **hors de l'Église ?** » **Vivre avec le Christ** ? Certes ! Mais avec quel Christ ? Où ? Ne me renvoyez pas vers la Judée d'il y a deux mille ans ! Jésus ne s'y trouve plus. Et à coup sûr, moi encore moins !... Ne me renvoyez même pas à l'Évangile. Isolé, ce n'est qu'un texte, un texte mort.

Mais moi, je suis ici et maintenant. Ma foi ni rien de moi ne peut s'attacher au Christ, que si, lui aussi et dans la mesure où lui aussi est ici et maintenant, mon contemporain. Tout le reste n'est que folklore ou archéologie, ou paléothéologie... Le Christ qui a vécu il y a deux mille ans ne m'intéresse que s'il est là encore, dans mon monde, avec moi. Croire chrétiennement au Christ, n'a aucun sens sinon d'affirmer d'abord une PRESENCE !

Mais alors, une question se pose, lancinante, et au vrai, dramatique : « **Est-il là, oui ou non ?** » Vous avez dit Seigneur : « **Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde.** » C'est fort bien dit, Seigneur. Mais dans aucun pays du monde on ne signale votre présence. Quand l'homme s'est embarqué vers la lune, personne n'a songé à vous, mais par chance M. Gagarine vous a cherché et il est rentré bredouille ! Vous avez manqué au rendez-vous. Où êtes-vous ? Où dois-je vous chercher ? Où travaillez-vous ? Dois-je attendre la fin des temps ? Mais voilà : moi je partirai du temps avant la fin des temps... C'est vraiment désespérant : je suis venu dans l'intervalle, entre parenthèse, un temps creux de Vous !... Alors, Seigneur, moi je n'ai qu'une ressource : m'attacher à votre souvenir, à votre ombre, ou même à votre Message... Ça se trouve dans la Synopse de Quatre Évangiles. Mais Vous, Seigneur, n'êtes-vous donc qu'une Synopse ? Et suis-je réduit à n'être chrétien que comme je suis impérialiste, en souvenir de Napoléon I<sup>er</sup> ? Cela ne me fait ni chaud ni froid... Et à Napoléon donc ! Il ne s'en porte peut-être pas plus mal, mais sûrement pas mieux... Rien de tout cela n'est que jeu d'idées. Et le Christ n'est pas une idée !

Qu'on se les pose comme on voudra, ces questions sont radicales et engagent absolument le sens de la vie chrétienne. De la vie tout court... Le Christ nous répond : « **Je suis avec vous.** » Sur mon chantier, sur « **le lieu de mon travail** ». Je suis dans mon Église.

L'Église ! Voilà le grand mot lâché... Et avec lui la tempête déchainée. Aujourd'hui comme au IV<sup>e</sup> siècle, comme au XVI<sup>e</sup>... comme toujours. La même rengaine : l'Église n'est pas une route, mais une impasse. Elle n'est pas un miroir, mais un « **écran** » entre le Christ et les hommes. De tous les arguments qui courent au soleil ou rampent dans l'ombre, celui qui s'appuie sur l'indignité de l'Église, de son clergé, de ses fidèles, est le plus répandu, le plus « **populaire** ». Il est aussi, et ceci explique cela, le plus superficiel. Parce qu'il y a l'Église, et parce qu'elle est... telle qu'elle est, le Christ, nous répète-t-on, « **n'est pas assez évident** ». Voire ! On oublie seulement de nous dire de quelle évidence l'on parle. Il en est de tant de sortes...

Objection superficielle, dangereusement. N'a-t-on pas l'air de dire que l'on va au Christ, que l'on croit au Christ **à cause** de l'Église ? Or c'est le contraire qui est vrai. On vient à l'Église, on croit l'Église **à cause** du Christ. C'est Lui le premier, toujours. On va à Lui **par** l'Église, simplement parce qu'Il est venu par elle. Elle est sa venue ! Mais tant qu'on n'est pas d'accord sur le Christ, toute discussion sur l'Église est vaine, sans intérêt ; elle risque même d'être ridicule. En effet, si elle n'est pas l'Église de Jésus-Christ, de quoi parle-t-on ? C'est un quiproquo infantile. Il serait trop facile d'illustrer ces affirmations par des exemples vécus. En voici un échantillon pris entre une multitude d'autres, dans un magazine catholique, que je ne désignerai pas autrement. Un reporter livre à no-

tre réflexion ces « **témoignages** » de jeunes, en les qualifiant généralement de « **pertinents et sévères** ». Je copie :

« **J'accepte l'idée de Dieu, mais l'Eglise, j'ai du mal à m'y faire. Pourquoi toutes ces obligations, ces contraintes, alors qu'on aimerait aller à Dieu librement, avec tout son cœur ?...**

« **La Messe chaque dimanche c'était bon autrefois. J'y vais parce qu'il le faut, et pour ne pas scandaliser ma famille. Mais c'est sans garantie pour l'avenir...**

« **J'ai horreur de la confession. Ça ne rime à rien. Je me confesse le moins possible, et je ne m'en porte pas plus mal.**

« **L'Eglise est vieillotte. Le Concile a essayé de replâtrer la façade... Mais le ravalement tiendra-t-il ? »**

Et la conclusion : « **Les jeunes d'aujourd'hui font une distinction très nette entre Dieu et l'Eglise, entre la foi et la pratique religieuse. Beaucoup croient en Dieu mais refusent l'Eglise.** »

Jugements « **pertinents** » ? Allons donc ! Par respect pour les jeunes qui parlent de la sorte, il faut déclarer ces jugements, non seulement dénués de toute pertinence, mais de plus merveilleusement sots... Vous acceptez « **l'idée de Dieu** » ? Peut-être bien... Ce n'est pas gênant du tout !... Mais croyez-vous en Jésus-Christ ? En

quel Jésus-Christ ? Celui de l'Eglise ou un autre ? Car il en est beaucoup d'autres...

Vous ne voulez pas de l'Eglise de Jésus-Christ ? En voulez-vous une autre ? Vous n'avez que l'embarras du choix... N'en voulez-vous aucune ? N'allez surtout pas croire que ce dernier choix est original en quoi que ce soit...

Mais pourquoi donc, vous étant inclinés joyeusement, parfois avidement devant le Christ que la main du prêtre de son Eglise vous présente, après l'avoir rendu présent, pourquoi vous cabrer dédaigneusement devant cette même main qui se lève pour vous signifier le pardon du même Jésus-Christ ? Vous comprenez qui pourra ! Mais pourquoi personne n'ose-t-il donc vous inviter à réfléchir avec un peu plus de cohérence et à ne pas croire qu'il suffit d'être jeune pour avoir le droit de confondre la pertinence avec l'impertinence, même quand on n'a pas « **fait** » de latin ?...

**Les yeux qu'il faut.** C'est peut-être ici le lieu de signaler un point de la plus haute importance, chaque fois que l'on pénètre sur le terrain de la foi. Je veux parler de l'attitude d'esprit, des dispositions d'âme préalables qui, seules nous permettront de regarder comme il faut. Ainsi de l'Eglise. Il nous arrive de la montrer mal : c'est de la mauvaise apologétique. Il nous arrive aussi de la regarder mal : c'est de la mauvaise critique. Pour la voir comme il faut, comme elle est, il est nécessaire de la regarder

der avec les yeux qu'il faut. Ceci, d'ailleurs est vrai de tout objet que nous cherchons à connaître. C'est une affaire de méthodologie, comme l'on dit pompeusement. Et Dieu sait si l'École dénommée phénoménologique a attiré sur ce point notre attention ! Aristote, il est vrai, l'avait fait déjà, ainsi que M. Tout-le-monde ! Les yeux qu'il faut ! Le monde de l'amour, par exemple ne s'éclaire pas à la lumière de l'algèbre, bien que dans les deux cas on cherche à élucider des « **inconnues** »... Mais pas les mêmes ! Il faut régler avec soin l'instrument de notre recherche. On ne regarde pas et par suite on ne voit pas l'Église en la regardant de n'importe quelle façon. Je ne dis pas que des yeux mal adaptés ne voient rien... Je dis simplement qu'ils ne voient que ce qu'ils regardent. Et pas autre chose qu'il faudrait aussi voir, sous peine d'omission gravement déformante. Regards défectueux ! Qu'on me permette de citer ces lignes d'un Théologien actuel : **« La Théologie toute entière s'est trop laissée décapiter par le jeu conceptuel. Pour justifier des affirmations divines, elle se débat dans des raisonnements humains. On veut la faire rentrer dans la classification des Sciences... Par peur du mystère, on passe tous les textes au microscope. On a peur de regarder de haut ! »** Et je sais fort bien que ces lignes donneraient lieu à un vaste et fort délicat débat... mais ce n'est pas mon affaire ici. Ce mal ou ce danger que je signale, menace ou ravage de larges zones de la mentalité chrétienne de nos jours. Il porte un nom bien connu, le rationalisme, et sévit au moins sous deux for-

mes, presque contradictoires : la forme intellectuelle, et la forme sentimentale, le fidéisme. Laissant de côté cette dernière, je voudrais appuyer sur l'autre. Nous vivons sous le signe et la tyrannie du chiffre, de la pesée, de la mensuration mathématique portée à ses limites extrêmes. Et cela nous donne une science admirable et triomphante. Admirons et applaudissons sans arrière-pensée !... Mais quel homme peut se contenter de ce court positivisme ? C'est hélas ! la plus lourde hypothèque qui grève la pensée actuelle de beaucoup... même de croyants. On m'affirme que l'ombre de Galilée hante encore le sommeil de quelques Evêques ! Curieux !.

Mais ce qui n'est sans doute qu'une plaisanterie au sujet des Evêques, risque pour d'autres de devenir une sorte d'obsession paralysante pour la foi. J'ai lu sous la plume d'un homme qui vécut douloureusement la première aventure moderniste, et en sortit indemne, les lignes suivantes, décrivant l'éclipse de la foi dans une âme prisonnière d'un mauvais « scientisme » : **« Il a estimé un devoir de ne pas tolérer entre le dogme révélé et ses traditionnels témoignages dont se sont contentés les Saints, les obscurités dont il se fût satisfait en tout autre chapitre d'histoire humaine. Ce parti pris chez lui de dédaigner toutes les autres sources de la foi qui ne passent point par les strictes techniques de sa pensée (et ces autres sources sont nombreuses, sans parler des miracles), il en a été puni par la tentation dont il s'est senti inévitablement pénétré, d'atténuer et d'annihiler le mi-**

racle même. Il en a montré une sorte d'amère, triste et assez hautaine exigence à l'égard de Dieu. Avec un curieux mélange de sentiments, un regret d'ancien adorateur et l'impassibilité d'un juge, il l'a sommé de présenter devant le tribunal de son intelligence (et d'une certaine manière il n'avait pas tort). Mais d'abord, ce ton supérieur, délibérément étranger à tout sentiment de filiation, strictement intellectuel, dépourvu de piété et d'espérance, n'est peut-être pas celui qui convient avec Dieu. Et ensuite, en cette harmonie de raison, de bonne volonté et de grâce, en cette complexité si spéciale qu'est la foi, des démarches qui ne prétendent volontairement satisfaire qu'à l'une des parties de cet ensemble tripartite, manquent l'ensemble totalement. » Quelle page ! Elle est de J. Malègue.

Eh ! bien, il faut avoir la simple loyauté, l'honnête lucidité de le reconnaître : à l'égard de l'Église, la pensée actuelle, même chez bien des croyants, revêt une attitude gênée, troublée, et assez souvent hostile. Obéissant plus ou moins aveuglément à cette prévention positiviste dont je parle, ces hommes ont jugé, pesé, mesuré, et... condamné l'Église. Au nom de la Science, de la Technique, de la Culture, des Aspirations du monde, du Progrès... L'Église est « dépassée ».

Elle a beau répondre : « **Mais non, vous vous méprenez sur**

**moi... Vous ne me connaissez pas. Je ne rejette rien de vos aspirations légitimes »...**

Il faut jouer cartes sur table et cesser de nous amuser avec ces pantalonnades sur le christianisme implicite et autres attrape-nigauds qui sont le fin du fin d'une certaine intelligentsia ecclésiastique. Entre ce monde moderne dont nous parlons (et qui est presque tout le monde...) et l'Église, il y a une opposition. Et elle est farouche ! Le monde accuse l'Église de ne représenter que l'au-delà. Elle décourage l'homme, le détourne du bonheur terrestre, l'endort ou du moins le berce dans sa douleur, entretient sa souffrance, comme un mauvais médecin, pour conserver une clientèle à soigner et à gruger. La souffrance humaine, c'est le gagne-pain de l'Église !

Et l'Église, à son tour accuse le monde... Quel réquisitoire, Seigneur ! Tout ce qu'on peut dire contre la terre vue du ciel.

C'est au milieu de cette bagarre séculaire que tombe le chrétien. Et comme il est lui, en même temps du ciel et de la terre, le voilà tiraillé, écartelé. Sans image, le voilà tenté. De découragement, d'évasion, de trahison. Tenté toujours de ramener le Dessein de Dieu à la barre de son cas personnel, au lieu de situer celui-ci dans celui-là. Vues trop courtes ! Décidément, il nous faut laver nos yeux.



Conversion de St. Paul

**Les yeux de la Foi. « Le Christ ou l'Église »...** Le chrétien qui accepte un tel dilemme ne peut échapper à ses pinces que par une issue : **« Ni Christ ni Église. »** Car être du Christ ou d'Église, c'est tout un. Jeanne d'Arc l'affirmait à ses juges. Ceux-ci savaient plus de Théologie qu'elle, mais étaient probablement moins théologiens.

Bien avant Jeanne, Saint Paul avait fait la même découverte... Il faut toujours en revenir à ce cavalier sur la route de Damas, un jour de l'an 36. Né avec le siècle, Paul de Tarse a donc 36 ans. La force de l'âge. De toute sa stature intellectuelle et morale, cet homme domine son temps... et les temps à venir. Il est Juif, farouchement. Jésus est mort, depuis quatre ans. Paul ne l'a pas connu. Or voici que des sornettes qui courent de bouche en bouche font état d'une certaine Résurrection dont aurait bénéficié ce Crucifié du Golgotha... Certes, on en a entendu d'autres... mais quand des racontars insensés arrachent des Fils d'Israël à la foi de leurs pères, cela devient intolérable. Il faut couper le mal à sa racine, supprimer les apostats. Paul les poursuit d'une haine implacable, un zèle de Théologien en colère, et convaincu ! Le voilà donc en route vers Damas pour y traquer les adeptes de la sacrilège contagion chrétienne. A l'approche de la ville, une fulgurante lumière l'aveugle et le renverse de sa monture. Et une voix parle : **« Saul,**

**Saul, pourquoi me persécutes-tu ? »** Paul répond : **« Qui êtes-vous ? »** Et la lumière riposte : **« Moi, je suis Jésus que tu persécutes. »**

A coup sûr, c'est l'un des plus grands événements de l'histoire. Saul de Tarse vient de mourir, donnant naissance à Saint Paul. Une vie entière a basculé dans la foi... Voyons-la dérouler ses conséquences.

**« Je suis Jésus. »** Il est donc vivant... Donc Ressuscité. Les Apôtres disent vrai. Et alors contre qui se bat-il, lui, Paul ?

**« Jésus que tu persécutes. »** Ceci est encore plus bouleversant. Il persécute quelqu'un qu'il ne connaît même pas. Il ne sait pas ce qu'il fait... En revanche, il croit ne rien ignorer de ceux qu'il poursuit... ces pauvres diables de chrétiens...

**« Je suis Jésus ! »** Mais alors, Jésus et ces malheureux seraient-ils donc **« tout un ? »** Comment esquiver la question, et biaiser sur la réponse ? En s'identifiant à ses disciples, Jésus se laisse atteindre. Il vit, il souffre, il meurt avec eux, en eux...

Etrange destinée de Saint Paul, vraiment ! L'un des plus fervents croyants du Vieux Testament finissant commence sa route chrétienne en persécutant féroce le Rédempteur et son Église... Persécuteur par amour de Dieu !... Un

saint persécuteur de Dieu !... Voilà certes un beau cas pour les théoriciens du Christianisme implicite ! Et un patronage réconfortant pour les Théologiens en mal de critique « constructive »... Et en tout cas une aventure inouïe.

**Les ennuis de Dieu.** Une aventure qui continue... Une surprise qui ne devrait pas rester le monopole de Saint Paul, si nous savions être un peu moins inconscients dans notre vie de foi. Car elle est par nature inconfortable, instable et rare, la vraie foi en l'Église. A cause précisément de ce que nous appelons sa double « nature »... Mais ceci c'est déjà l'histoire de notre Dieu.



navraque de S. Paul

Si du moins il était resté chez Lui, dirions-nous en termes populaires !... Il y était bien, et tranquille. Par dessus le marché, suivant le mot presque drôle du P. Roguet, il ne manquait pas de compagnie : ce qui le mettait à l'abri de l'ennui. Dame ! le Père, le Verbe et leur commun Esprit : quelles bonnes soirées ! Pourquoi cette fantaisie de venir se promener et prendre le frais dans un Jardin de chez nous ?

Oh ! bien sûr, les Philosophes l'abîmaient un peu dans leurs livres. Un certain Lucrèce même le massacrait tout net. Mais en vers ! Respectueusement.

Les malheurs de Dieu, ses ennuis ont commencé (car ce n'est pas fini...), dès là qu'il décida de devenir **notre** Dieu. Dieu-et-Homme. Jésus-Christ pour parler en clair. Et maintenant Jésus-Christ-Eglise. Quelle aventure vraiment ! « **Sur sa face divine passent et repassent les nuages et les boues des péchés humains, des lâchetés** »... etc., etc. mille et mille fois etc. Oui, quels ennuis !

Ah ! le Dieu d'Aristote ! Voilà une belle situation. En paix avec Lui-même. Ignorant tout ce qu'il n'était pas. Indifférent devant un monde qu'il ne connaît ni n'aime. Encore un coup, un Dieu à l'abri, assuré.

L'Incarnation a tout bouleversé. Dieu dans l'histoire ! Cela lui a

valu des « histoires » sans fin. Terribles ! Une courte phrase de Saint Jean les résume : « **Le Verbe s'est fait chair.** » Mais un autre mot, mystérieux et lumineux comme Dieu même, explique : « **Dieu a aimé le monde !** » Nous méditons cela à Noël, avec Marie. Déjà au départ, à l'Annonciation. La Vierge est en contemplation, en Dieu. Mais quel Dieu ? Il n'y en a qu'Un. Jéhovah. Le Dieu d'Abraham. Le Dieu du Sinai. Le Dieu trois fois ou mille fois Saint. Le Très-Haut (aussi haut que possible !) Le Très Pur. Le Très... tout, pourvu qu'il soit le Tout Autre. Bref, tout... sauf homme... Or, à ce point de son oraison qu'entend Marie ?... « **Tu concerveras dans ton sein... Tu enfanteras.** » Qui donc ? Dieu. Le Tout autre devenant le Tout pareil... La pauvre enfant est toute embrouillée : turbata ! Avouons qu'il y avait infiniment de quoi. Ainsi donc, **son** Dieu sera **ce** Dieu-là ! Quelques-uns ont cru qu'elle eut peur de devoir renoncer à sa virginité. Quelle virginité ? Il y en a une précieuse : la pureté spirituelle, la virginité de l'âme, comble de l'amour. Marie, de toute évidence, n'a pu un seul instant craindre que l'approche de Dieu dut se solder pour elle par un recul de sa grandeur morale ou religieuse. Il reste la virginité, l'intégrité physiologiques. Mais comment aurait-elle pu mettre en balance un si minuscule détail avec l'énormité de ce que Dieu opère en elle ? Non, ce qui la « trouble », c'est Dieu naissant Homme, d'elle et du Saint Esprit... Cette bouleversante, incroyable et scabreuse mutation de Dieu... Noël, c'est cela... Bien sûr, il y a aussi l'ange de la crèche qui fait de la musique si on lui donne

deux sous, et qui remercie... si les ressorts de la mécanique fonctionnent.

**C'est Noël tous les jours.** A bien des égards, nous heurtons aux mêmes surprises que Marie, quand nous voulons entrer dans le Mystère de l'Église. Elle est aussi cela, l'Église : le Jésus de tous les jours de l'histoire. Divine et humaine : Incarnée. Comme Jésus. C'est trop clair : il y a deux faces, deux visages de l'Église. Une face divine, un visage humain. Inséparables. L'un n'est pas l'autre. Mais l'une sans l'autre, ce n'est plus du tout l'Église.

**Ce Visage Divin :** L'Église sainte et sanctifiante. L'Église de l'Esprit-Saint et de la Grâce. L'Église des Sacrements et de la Parole de Dieu. L'Église de l'Eucharistie. Identique Église, toujours. Il n'y a ici ni pureté primitive ni impureté postérieure. Nous sommes dans l'Immaculé Absolu. A jamais !... Mais...

**Cette Face humaine :** Oui l'Église est une Incarnation. Une Église humaine, bâtie en hommes. Pas en partie, totalement. Or qui ne le sait ? Qui ne le sent ? L'homme est un matériau lourd et en même temps fragile, même entre les mains de Dieu. Et cette pesanteur et cette faiblesse marqueront douloureusement l'histoire de cette entreprise divine.

Il faut, hélas ! aller plus loin. L'Église n'est pas seulement une société d'hommes, mais d'hommes pécheurs. Elle l'est par défi-

nition et dès le départ. Ce départ ! (J'en parle sans cesse : cela devient du rabâchage ! N'importe !) Et notamment cette première Messe (le cœur même, de la Sainteté ecclésiale) le soir du Jeudi Saint. Quel Célébrant ! Et quelle Assistance : la Vierge Marie, les Apôtres... Voilà l'Église... Regardez d'un peu plus près. Sur cet autel de la Première Messe, sur cette Table de la première de toutes les Premières Communions : ces deux mains, l'une dans l'autre : celle de Jésus et celle de Judas. Moitié, moitié. Quel symbole, quelle histoire !

Et cette débandade générale Et ces reniements ! Les Évangiles épuisent ici le vocabulaire de la lâcheté.

Il faut voir ceci en toute humilité et clarté. Le péché fait partie de notre Église. Je sais bien qu'il faut faire sur ce point des distinctions théologiques délicates, mais je sais aussi que l'Église sans péché n'est pas **notre** Église, mais le Ciel. Jésus n'est pas tombé dans le Ciel, il est tombé du Ciel. Sur terre, chez nous. Ça lui coûte cher : le prix de l'amour.

Non, il ne faut pas s'aveugler. Il y a eu du mal, il y a du mal dans l'Église. A certaines heures de son histoire (parfois de longues « heures »...) elle a montré un visage bien ravagé, délabré, lépreux.

Mais il ne faut pas voir cela seulement. L'aveuglante, l'admirable, la surhumaine sainteté de l'Église, son incomparable fécondité spirituelle, qui donc peut les nier ? Aux heures les plus noires de sa marche à travers les hom-

mes... Aucun groupe humain, aucune « religion » ne peut même songer à se comparer sur ce point à l'Église catholique, apostolique et Romaine.

Et certes, chacun peut vérifier sans peine que ce sont précisément ses Saints, qui n'ont jamais songé un instant à l'abandonner, qui ont été les plus sévères aux fautes de l'Église. Les plus sévères parce que les plus lucides et les plus aimants. Ils souffraient pour l'Église ; beaucoup d'entre eux, les meilleurs, ont aussi souffert par l'Église, sans pour cela lâcher la main qui les frappait. Et ceci n'est pas de la préhistoire.

Qu'on me permette ici une remarque qui pourrait s'étendre en une longue querelle. Elle concerne justement le côté, le caractère humain, politique de l'Église. Vue sous cet angle, elle soulève des admirations et des critiques unilatérales, aussi inacceptables les unes que les autres.

Admiration de la « force Romaine » ; du « Réalisme » latin, opposé à la « turbulence » des Écritures orientales ; le « sens de l'autorité » ; un certain « impérialisme » césarien qui ne manque pas de grandeur, dans son ordre... Points de vue faux ? Non, mais tellement incomplets ! Ce sont de fausses clefs pour entrer dans le Mystère de l'Église du Christ. Il faut beaucoup les « relativiser » comme on dit dans le jargon du jour.

Relativiser, et peut-être encore plus, les critiques hargneuses,

souvent outrageusement partiales contre l'officialisme (on a écrit même : le « caporalisme »), l'administration, la paperasserie, le fonctionnarisme, l'argent, les Nunciatures, bref contre l'INSTITUTION ! Points de vue faux ? Non, mais... points de vue, et si vite rêves de songe-creux ! Bien sûr l'Église « pure », une Église de « simple » présence, une Église « simplement » missionnaire. A coup de « simplifications » on en vient à une Église sans dogmes, sans prêtres, et... sans Église ! Tout ceci trahit, en fait, une totale ignorance, un oubli fatal de la réalité : c'est que par définition, encore une fois, et par situation, l'Église est « impure », selon le mot de J. Guittou. Mêlée à des éléments humains, caducs, ambigus, mortels, mais inévitables. On ne peut en faire l'économie qu'au prix même de l'Église. Mais à leur place relative et suivant leur importance, ces humbles choses sont le moyen et le lieu des rencontres divines, les instruments de l'Esprit. Le Christ n'a pas à se faire pardonner d'être homme, ni son Église d'être « charnelle ». Voici, sur ce sujet, des lignes du P. de Lubac. Pour elles on me pardonnera tout mon fatras. « **On peut dire de l'Église ce que Pascal disait du Christ : « l'Église sera en agonie jusqu'à la fin des siècles. Composée d'hommes, elle comptera donc des pécheurs, des tièdes, des fidèles et des apostats, des schismes et des hérésies. Durant son pèlerinage sur la terre, l'Église est en route vers le Ciel. Et ce chemin est souvent un Chemin de Croix. C'est une marche rude, qui ne se fait pas sans meurtrissures, ni cicatrices. Son visage humain, à l'image**

**de son Maître est souvent baigné de sueurs et de sang. Comme la Sainte Face, également, il est parfois couvert de souillures. »**

**L'Église servante.** Air connu. Avant de terminer cet articulet qui a effleuré tant de questions sans en vider aucune, je voudrais dire un mot sur un point particulièrement « actuel » de la vie ecclésiale. Un point chaud, facilement brûlant : l'autorité dans l'Église. On dit : la juridiction !

L'Église servante ! L'a-t-on assez dit et assez à tort et à travers ! Et voilà que la « servante » se mêle de donner des ordres, elle a un gouvernement, elle revendique le pouvoir. Elle se refuse à n'être que l'organe d'expression des cou-



rants d'opinion, même des fidèles, l'écho de la base, « **pour parler enfin français** ». Une « base » pourtant éloquente ! « **Ce que nous attendons du Concile.** » « **Ce que la jeunesse actuelle exige de Rome.** » « **Ce que la pensée moderne, ce que les foyers.** » A l'Eglise de sanctionner, d'entériner. Légaliser la signature. Et l'Eglise ne « marche » pas !

Fait-elle donc la sourde oreille ? Nullement : elle écoute le monde. Pour le connaître afin de le servir à bon escient. Comme un médecin écoute son malade. Mais l'Eglise sait d'avance qu'il y a de « **mauvais services** » qu'on lui demande et qu'elle ne saurait accepter de rendre sans trahir sa mission. C'est pourquoi après avoir écouté, elle **juge**, avant d'approuver ou de refuser. « **Mais, dirait-on, l'Eglise est-elle donc propriétaire de l'Evangile ?** » Non. Il lui suffit d'en être la gardienne.

Oui, elle commande. Comme le Seigneur lui-même l'a fait. Commandement, quel mot rébarbatif ! Et combien plus encore celui qu'il évoque immédiatement : obéissance ! C'est là que le mouvement de la grâce touche, en son point le plus sensible le monde de notre liberté blessée. Rencontre pourtant inévitable, si l'on veut encore parler de Rédemption. « **L'Eglise ne travaille pas dans le blanc** », disait le Curé de Bernanos. Elle doit donc retrousser les manches pour ne se salir que les mains. Il faut commander. Aucune fonction, dit-on, n'est plus mal exercée dans l'Eglise ni ailleurs, parce que, sans doute, elle est la moins facile.

Tous ceux qui l'ont remplie le reconnaissent... quand ils sont à la retraite !

J'ai connu un vieux Curé, plein d'humour et souvent d'humeur. Cette question de la juridiction ecclésiastique l'agaçait toujours, sans qu'on eût besoin d'insister. « **La plus indiscutable preuve de la divinité de l'Eglise, disait-il, c'est de la voir commandée par des Italiens, et... toujours debout !** » Humeur ? Humour ?... Vieux combattant de 1914, ce brave homme avait fait partie de la Division française dépêchée d'urgence au secours des Italiens qui venaient de savourer une râclée magistrale sur les hauteurs de Caporetto, près de la Piave. Cette peu confortable randonnée avait mal disposé notre homme à l'égard de nos Alliés, et, dans sa tête, le prestige de leurs généraux en resta pour toujours ébréché. Avouons d'ailleurs, que le passage de la Piave au Tibre, ou de Caporetto au Vatican, constitue une extrapolation à surveiller de près. C'est toujours le cas, quand notre Théologie un peu « blanche » vire au bleu horizon, ou au Kaki.

Beaucoup, sans l'excuse de la Grande Guerre, tombent dans un piège analogue à celui de mon Curé. « **Après le Concile** », disent-ils sur tous les tons... « **Ne doit-on pas considérer désormais l'autorité comme un service ?** » Désormais ? Mais elle l'a toujours été ; du moins en droit. « **Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir.** » Mille fois oui. Mais quand on a dit cela, qu'a-t-on dit au juste ? Service ! Mais le



premier, sinon le seul service que doive assurer un chef, n'est-ce pas l'exercice du pouvoir ? Il n'est pas un « exécutant », mais un « commandant ». Un général ne sert à rien s'il rend ses galons et trahit ainsi la responsabilité qu'ils signifient. Dans toute société d'hommes, le commandement est un service insigne, celui qui permet de réaliser l'unité, et de maintenir l'union. La pagaie, même « douce », n'a jamais été un service, ni surtout un charisme.

Il faut une autorité. Tous l'admettent plus ou moins volontiers, mais personne sans renâcler.

Quelques-uns la voudraient simplement plus « ferme », moins gélatineuse. Mais en disant cela, ils regardent... les autres. Ils gémissent ou grognent contre « **le désordre actuel** », contre l'« **anarchie** » dans l'Église. « **La discipline, disent-ils, est la force principale des armées.** » On le lit, en effet, en toutes lettres, dans le livret militaire. Mais encore est-il que si la discipline en est la force principale, les armées doivent ou du moins peuvent compter sur des forces subsidiaires susceptibles de compléter la première. Par exemple, l'initiative, ou l'esprit d'invention... Et il est évident aussi qu'il y a d'autres pas valables que le pas « cadencé » ou le « pas de l'oie ». Ainsi le pas « libre ». Une Église au « garde à vous » n'est pas un idéal absolu !...

D'autres, en face, ou les mêmes suivant les heures, s'impatientent devant la « stagnation » ou le sommeil de la vieille Église. (Jésus

dormait aussi... et à des heures inopportunes !) Ils la voudraient plus souple à l'Esprit, plus « charismatique ». Ah ! les charismes ! Ceci ne se lit pas dans le « **Manuel du parfait Sous-Officier** », mais dans le Livre Révélé : il n'est donc pas question de le discuter. L'Église doit être docile à l'Esprit Saint en tout, mais d'abord dans ce qui est sa raison d'être fondamentale : la garde du dépôt de la foi révélée. Or le charisme premier d'un dépositaire, ce n'est pas l'originalité, mais la fidélité. L'Église, ici, n'invente rien. On a beau dire que la foi est une « recherche », elle n'en reste pas moins aussi une « possession », et très fermée ; Saint Paul l'écrivait aux Galates, avec une violence qui surprend.

Il ne saurait donc être question d'une ruée vers la nouveauté, vers le changement pour le changement. L'Église des « Conquistadors ». « **Ils partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal** »... Ni l'Église de la « Sambre et Meuse » :

« **La gloire était leur nourriture.**

« **Ils marchaient sans pain, sans souliers** »... Chacun sait que la gloire est une denrée qui engraisse parfois, mais nourrit peu. La moindre « boule » vaut mieux ! Les charismes ! Dieu me garde d'en médire ! Mais il suffit de connaître tant soit peu l'histoire de notre Église (ainsi que celle de quelques autres) pour savoir avec quelle facilité on passe du charisme à la suffisance, et un pas

plus loin au sectarisme buté de l'esprit propre. Voici un petit texte qu'il serait bon de méditer : « **Tu ne veux opposer aucun cadre à ton enfant ou à ton disciple, tu prétends leur transmettre tes vertus par le seul rayonnement de ton exemple, par un échange affectif. Fort bien. Tu leur verses à boire un vin précieux : tu oublies seulement de les munir d'une coupe. Et certes la coupe sans le vin n'est qu'un nid de poussière et d'araignées. Mais qu'est-ce que le vin sans la coupe ? Il ruisselle en vain sur le sol, et, mêlé à la terre, il produit la pire boue.** » (G. Thibon.)

L'Église est plus judicieuse. Elle sait que la lettre sans l'esprit, c'est la mort. Mais aussi que l'esprit qui ne sort pas d'une lettre tout en la dépassant, n'est qu'illusion de vie.

Le « **Petit Echo de la Mode** » est une charmante revue. Mais elle n'est pas ecclésiale... bien que la victoire du « clergyman » sur la soutane lui ait donné parfois un petit air assez ecclésiastique.

Ce que j'aurais voulu dire dans ces modestes pages, je le ramasserai dans une image. Le sport m'en fournit une, admirable.

Après un sommeil de vingt-cinq siècles, les Jeux Olympiques se réveillent sous nos yeux. Et pour leur donner leur sens profond, les organisateurs de ces compétitions ont cherché à les relier à leur berceau. Pour ce faire, l'ouverture des Jeux est précédée par le voyage du Flambeau, allumé à Olympie, patrie des Olympiades. Sur des milliers de kilomètres, de relais en relais, elle passe de main en main sans brisure, pour venir à Grenoble, à Munich ou à Montréal. A son arrivée, au cours d'une impressionnante liturgie, cette flamme est hissée au sommet d'une tour, d'où elle éclairera les efforts, les triomphes ou les échecs des athlètes. Par-dessus vingt-cinq siècles, les nouveaux champions tendent ainsi la main aux héros de Pindare, à leur idéal de courage, de grandeur et de loyauté.

Cette flamme est un signe, un sacrement. Le signe d'une foi. Elle brille au sommet d'un mât de marbre, de fer, de bois ou de plâtre friable. Ce support peut être de mince valeur. Mais il soutient le feu ! Ne le regardez pas comme s'il était l'essentiel. Regardez la lumière qui brille au sommet. Pourvu que l'Église allume sa foi à la vraie source : la « **Lumière du Monde** ».

Thomas DASSANCE,  
o.s.b. (\*)



---

(\*) Ordo Sancti Benedicti/ Ordre de Saint-Benoît. H.D.



## *la Vierge Marie*

« *Le Seigneur est avec Toi.* » (Lc I. 28)

Dans le vaste champ des discussions théologiques, il y a eu de tout temps des points particulièrement chauds ; ils deviennent même brûlants pour peu que les circonstances attisent leur flamme couvant sous la cendre. La question dite « mariale » est à coup sûr l'un de ces points névralgiques de la foi chrétienne : elle divise, parfois même oppose les croyants. Rien ne serait plus facile que de composer un long article en alignant bout à bout des citations d'auteurs catholiques se heurtant les uns aux autres pour la gloire et l'honneur de leur Mère. Cela ne nous donnerait un diptyque parfaitement grinçant. Qu'on me permette deux échantillons :

*Un décapage bénéfique.* « La Vierge Marie semble avoir perdu, au cours de ces dernières années, une partie de la place qu'elle tenait dans la vie chrétienne. On en parle moins, on la prie moins. La prière du chapelet et du rosaire semble délaissée par beaucoup ; on constate une désaffection dans la dévotion à Marie. Peut-être est-ce un bien : la dévotion doit se purifier de ce qu'elle portait en elle d'affection sentimentale et envahissante, pour retrouver son vrai sens de dévouement et d'amour, nourri dans la foi par la Parole de Dieu. »

(« Prêtres diocésains » : Août-Septembre 1977, p. 189).

Avouons que l'optimisme dont fait preuve l'auteur de ces lignes devant le constat qu'il dresse nous paraît d'une robustesse singulière... Notre faiblesse pencherait plus spontanément vers une inquiétude plus tremblante. Celle qu'exprime violemment cet autre témoignage :

*Une trahison ruineuse* « Qu'est-elle devenue dans notre piété de chrétiens catholiques romains, la dévotion à la très Sainte Mère de Dieu ?... Nos « savants » ont étudié son « cas », sans tenir compte, évidemment de tout ce qui fut dit d'Elle par les Conciles, par les Papes, les Saints, tous les Saints et le Peuple de Dieu. Et peu à peu — en fait atrocement vite — elle fut considérée dans notre piété moderne « à l'écoute du monde », comme parfaitement inefficace et donc inutile... Le Peuple de Dieu sans la dévotion à la Mère de Dieu, est devenu orphelin... Et je redis que l'Eglise n'aurait pas connu de crise si celle qui est son inspiratrice dans la prière et l'action n'avait pas été si gaillardement, si canaillement, si malhonnêtement, si hérétiquement mise sur la touche. »

Et le périodique qui publie ce réquisitoire, ajoute : « Certes, dans nombre de paroisses ou Communautés qui se veulent d'avant-garde, on n'entend plus guère ou plus du tout parler de Marie mère de Dieu. C'est un de ces abus pseudo-conciliaires qui ont contribué à vider un peu plus ou un peu plus vite nos églises, et à diviser les catholiques contre eux-mêmes... Quant à l'adverbe « canaillement », il n'est que la réaction indignée, provoquée par ces mots, rares sans doute, mais qui resteront dans la légende, des mots dégoûtants de malice, puants, dégoulinants de fiel, ces mots qu'une prostituée n'oserait pas employer : « Après tout, oui, elle est la patronne des mères célibataires... » (sic !) Après tout ?... Après quoi ?... Mère célibataire ? Voire ! Mais enfin, votre Mère, oui ou non ?

Bref, voilà deux textes. Si leur rencontre n'est pas grinçante, comme je le disais à l'instant, on conviendra qu'elle ne constitue pas un accord parfait, même mineur.

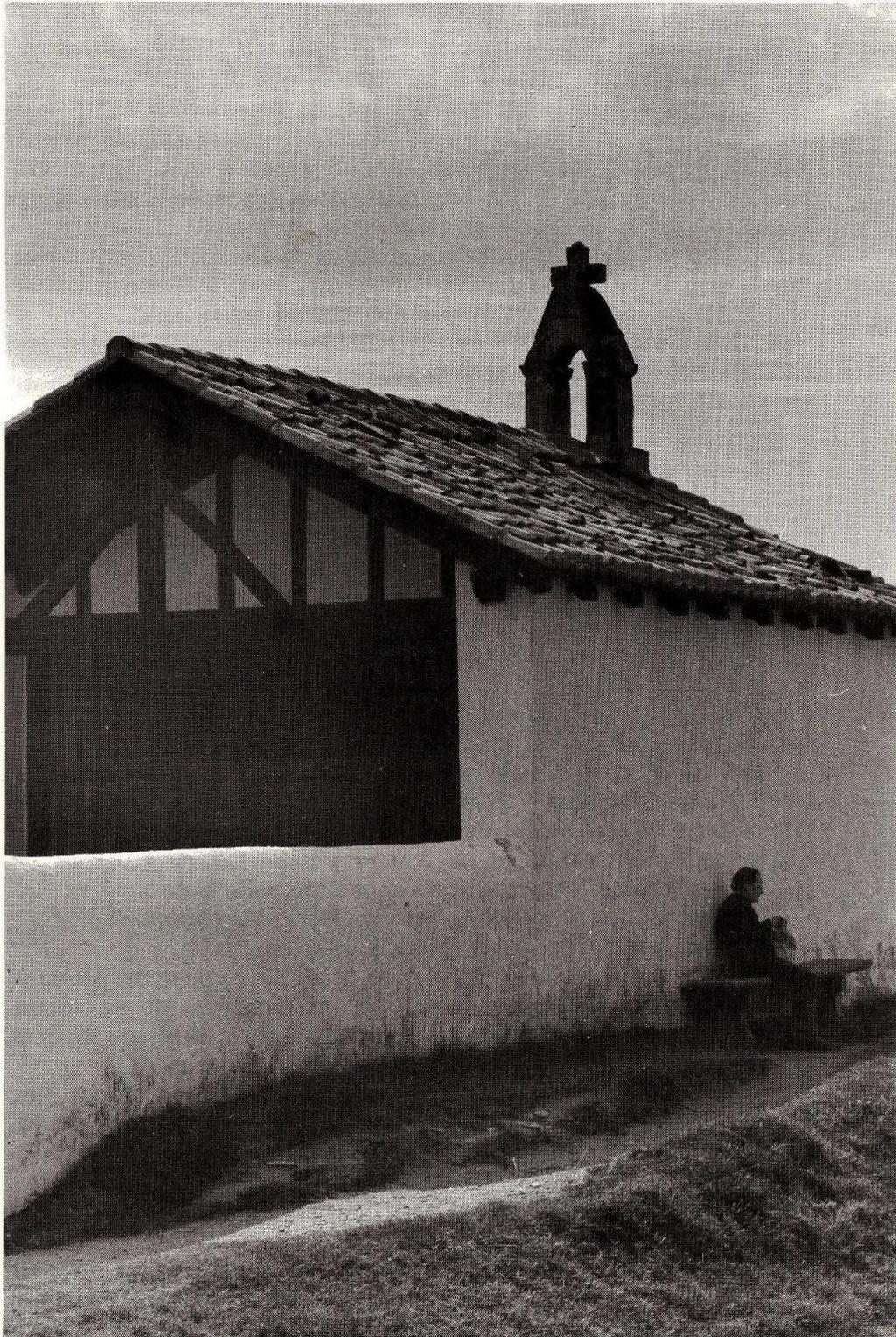
Peut-être nous faudrait-il mentionner une troisième catégorie de témoins : celle des muets. Ils ne disent rien sur Marie. Silence de modestie ? Conviction de leur ignorance ? Prétérition un peu dédaigneuse ? Non, mais plutôt calme assurance du « savant » qui se trouve devant une fausse question : de Marie il n'y a rien à dire, qui en vaille la peine. Ces « penseurs » estiment qu'en reconnaissant la « dimension historique » du Christ, comme ils disent, ils en ont assez dit sur celle qui a ouvert à son Fils les portes de cette histoire. Certes, une allusion, ce n'est pas rien. Mais qui pourrait nous reprocher de trouver que s'agissant du « cas » qui nous occupe, c'est quand même un peu court ?... Et que cette « portière » qui a livré passage à la « Lumière du monde » est trop chichement traitée !!

*Une invitée encombrante.* Mais enfin qui nous dira le pourquoi profond de cette hargne de tant de milieux plus ou moins ecclésiastiques ou « religieux » dès qu'on parle de Marie ? D'où provient cet entêtement à la camoufler, à

la mettre de côté ou en marge, comme si elle gênait les mouvements de la grâce dans l'œuvre du Salut ? Cette irritabilité bilieuse, pour ne rien dire de plus brutal ? Au festin des Noces du Verbe avec notre humanité, il semble qu'il y ait une invitée trop indiscreète : Marie. Bref, elle a beau être la Maîtresse de maison (quel ennui !) il faut la remettre à sa place. Mais quelle est donc cette place ? Cette exacte place, entre le trop et le pas assez. Car, il faut bien le voir, si le trop débouche sur de graves inconvénients, le pas assez nous fait courir les mêmes risques... lourds de conséquences plus redoutables pour nous que pour elle.

Encore une fois, comment et pourquoi cette femme dont une demi-minute nous suffirait largement à redire toutes les paroles qui nous restent d'elle, cette silencieuse, pourquoi fait-elle tant parler d'elle ? Et sur quels tons !! Ce que je voudrais noter avant tout, ou plutôt redire pour la nième fois c'est l'effort qu'il nous faut faire pour mieux comprendre le caractère particulier de la difficulté que soulève la présence de la Vierge dans le Mystère chrétien. Cette difficulté, nous les croyants, nous ne sommes peut-être pas les mieux placés pour en apprécier les exactes dimensions. Il faut hélas ! bien peu de temps pour qu'un chrétien s'habitue à sa foi et à ses divers mystères. Tout finit, en peu de temps par nous paraître naturel »... « Mère de Dieu »... « Né de la Vierge Marie »... Ces « énormités », nous les avons sucées avec le lait de notre mère... ou même avant ! Un de mes amis, médecin redevenu croyant (ou simplement devenu...) me racontait : « On m'a toujours dit qu'autour du lit où maman s'efforçait de me mettre au monde, les bonnes femmes qui l'entouraient récitaient sans arrêt des « Je vous salue Marie »... Voyez, je suis né dans les mains de la Sainte Vierge !! Eh oui... mais depuis nous avons grandi... et malheureusement (ou heureusement) nous nous sommes posé des questions.

Nous disons bien que le Christ est l'Emmanuel, Dieu-avec-nous. Dieu il l'est tout seul, par lui-même. Mais « avec nous » il l'est par Marie. Elle est la Route de Dieu vers nous. Pouvons-nous en conclure qu'elle est aussi la nôtre vers Dieu. Au fond toute la question est là !... Non, rien de tout cela n'est « naturel », mais au contraire bouleversant presque scandaleux pour nos pauvres têtes. A telle enseigne que la première bouleversée a été... Marie elle-même : le mot est dans l'Évangile. Les savants ont analysé les raisons de ce trouble. Quelques-uns d'entre eux l'ont même attribué à la perspective où se trouvait engagée Marie de perdre sa virginité en devenant Mère... Mais peut-on un seul instant concevoir que Marie ait craint pour sa pureté du fait que Dieu lui proposait une intimité sans pareille avec Lui ?... C'est presque aberrant !



Chapelle de Bidart

*Une Femme inévitable.* Une femme gênante... et pourtant une rencontre inévitable. Voici peu de jours, parlant à un groupe de chrétiens, je leur posais la question suivante :

Qui était la mère de Jules César ?  
Et celle d'Alexandre le Grand ?  
Et celle de Charlemagne ?  
Et celle de Platon ?  
Et celle d'Aristote ?  
Et celle de Hitler ?  
Et celle de Lénine ?  
Et celle de Staline ?  
Et celle de Mao tsé toung ?  
Et celle de Karl Marx ?  
Et celle d'Einstein ?

J'aurais pu continuer à l'infini sans obtenir aucune réponse. Et au fur et à mesure que ma liste s'allongeait, je sentais dans mon public un peu de gêne, car, au fond je ne faisais que déployer sous ses yeux les archives secrètes de son ignorance... et de la mienne. Mais j'ai mis mon public à l'aise, en lui disant : « Vous ne savez pas ?... Moi non plus. Et cela n'a aucune importance. Les mamans de ces « célébrités », vous pouvez les ignorer : cela ne change rien à rien. Elles ne sont que des femmes comme toutes les autres, et leurs fils ne sont que des hommes comme tant d'autres... Mais voilà quelqu'un qui vient nous dire : « Moi ? Je suis homme et Dieu. Et voilà Marie qui est ma Mère ! »

Ces mots, n'est-il pas vrai, ont toute l'allure d'une provocation ? Et quel homme « normal » échapperait à l'impression que l'on se paye sa tête en lui demandant d'accueillir pareil non-sens ? S'il retrouve son calme, il ne pourra s'empêcher de réagir :

Tu es homme ? Alors elle n'est pas Mère de Dieu !

Tu es Dieu ?... Alors elle n'est pas Mère d'un homme !

N'est-ce pas là du bon sens le plus aveuglant ?

C'est que, justement, Il n'est ni Dieu seulement, ni Homme seulement... Mais simultanément, et inséparablement et totalement Homme-Dieu. Et elle est simultanément, et inséparablement et totalement mère de l'Homme-Dieu. C'est un comble !

Lui sans elle n'est plus Lui. Elle sans Lui n'est plus Elle. Chacun de ces deux Etres est la garantie de l'identité de l'autre... Paradoxe ? Si l'on veut... Mais si j'ose dire, c'est Lui qui a commencé. »

L'Eglise, note le Cardinal Garrone, cherchait le Christ, c'est en Marie qu'elle l'a trouvée.

*Un va-et-vient constant.* Les prérogatives de la Vierge ne se sont affirmées dans l'Eglise que pour permettre de mieux distinguer et de mieux défendre les éléments de foi

qui concernaient son Fils. C'est toujours l'honneur de son Fils que la Vierge sert humblement. Elle l'a protégé, dans toute l'histoire de la religion, comme elle l'a fait dans son enfance. Et ce n'est qu'en second lieu que les chrétiens ont senti le besoin irrésistible de connaître toujours mieux, d'admirer toujours plus celle à qui Dieu a confié une si haute mission. Mais il ne faut surtout pas séparer ces deux points de vue. Il est, en effet évident que Marie, en dehors de sa relation à Jésus, ne présente aucun intérêt particulier. Tout le monde l'admettra sans peine... Mais l'autre alternative n'est pas moins claire : quel intérêt peut avoir un Jésus-Christ coupé de son lien avec Marie ? Avant sa rencontre avec Marie, sans cette rencontre, Il était parfaitement Dieu... Par cette rencontre, il ne l'est pas davantage.

La nouveauté, résultant de cette rencontre, c'est que Jésus devient ce qu'il n'était pas : homme ! La merveille de l'Incarnation, ce n'est pas que le Verbe devienne Dieu, mais qu'il devienne homme ; non pas Fils de Dieu, mais Fils de Marie.

Tout ceci est tellement extraordinaire, que l'on comprend aisément comment ce monde des relations qui rattachent ces deux êtres l'un à l'autre, soit le rond-point, le carrefour où ont pris racine toutes les grandes hérésies christologiques. Elles sont toujours dans l'air ; hélas ! Mais de par sa nature, une hérésie ne reste pas en l'air. De tout son poids elle pèse sur les âmes. Et c'est pour cela que l'on ne saurait trop s'en méfier. Surtout quand l'erreur se présente sous des apparences nobles, généreuses, comme pour défendre l'honneur et les prérogatives de Dieu.



*Du sentiment ?... Et après !* C'est pourquoi, si nous sommes bien d'accord avec le signataire du texte cité en tête de ces quelques pages pour déplorer toutes les infiltrations risquant de contaminer une authentique dévotion envers la Mère de Dieu, nous le serions moins pour voir dans le débordement de l' « affection sentimentale » l'origine d'un mal qui appellerait une « purification » plus ou moins urgente : la médication se trouvant dans le « dévouement et l'amour », deux remèdes dont l'étiquette rassurante ne suffit peut-être pas pour préciser exactement la nature et l'usage du contenu du flacon.

Mais ne chicanons pas : s'il n'y a pas, il peut y avoir déviation et un traitement peut s'imposer. Ceci est vrai d'ailleurs pour toutes les dévotions, et en général pour toutes les expressions de cette dévotion fondamentale qui se nomme amour. On attribue à Saint Bernard les mots : « De Maria nunquam satis », de Marie on ne dira jamais assez. Encore est-il que le désir d'en dire assez, ne doit pas nous aveugler sur le danger d'en dire trop. Un excès ne neutralise pas un autre excès, et il n'y a vraiment aucun avantage à échapper à Charybde pour se briser contre Scylla.

*L'Amour fait de ces choses* « Tu n'en pourras jamais trop faire,  
Tu n'en feras jamais assez. »

Ainsi chantait Corneille. Mais c'était un poète, quelque peu... espagnol. Mais en réalité Corneille traduisait Saint Thomas d'Aquin :

Quantum potes, tantum aude

Quia major omni laude

*Nec laudare sufficis.* Ce qui veut dire : Quoi que tu fasses tu seras toujours en-dessous de ce qu'il faudrait. Il est vrai que Corneille et saint Thomas parlent de l'Eucharistie... Mais peu importe ! L'admiration et l'amour, fait encore remarquer le Cardinal Garrone, ont inlassablement stimulé la pensée chrétienne : c'est un immense besoin, mais il faut comprendre que l'Eglise ait dû exercer une constante vigilance, car, selon le mot de Guardini « l'amour a facilement la main lourde ». Il faut le comprendre et le lui pardonner. L'amour n'est jamais « juste » ni « exact » comme un syllogisme ou un théorème. Il peut engendrer des erreurs. La grandeur de Marie et de son action est avant tout du domaine de la foi. Or un amour mal avisé pourrait le perdre de vue et vouloir la décorer d'ornements, à vues humaines plus glorieux, en fait plus capables de gêner sa Mission de Mère du Rédempteur crucifié.

Ceci est vrai pour la foi. Combien plus encore pour la dévotion ou les dévotions qui expriment, traduisent cette même foi ; expressions et traduction qui ont partie liée avec mille circonstances de temps, de lieux, de culture, de tempérament, de sensibilité... Qu'on me permette de transcrire ici une admirable page

de Newman : « Quand une fois nous sommes pénétrés de cette idée que Marie a porté, allaité — et d'abord conçu et enfanté — tenu dans ses mains l'Eternel, sous forme d'un petit enfant, quelles limites pouvons-nous assigner au flot, au torrent de pensées qu'entraîne avec elle une pareille doctrine ? De quel respect, de quelle surprise ne sommes-nous pas saisis, en apprenant qu'il a été donné à une créature d'approcher ainsi la divine essence ?... Quand l'humanité eut bien compris que ce Dieu incarné avait une Mère, elle vit jaillir de là une source de pensées, inconnue auparavant, et tout à fait sans pareille...

La religion agit sur les affections ; qui les empêchera, une fois éveillées, de se répandre comme un torrent ? Leur objet les absorbe, et elles ne voient rien en dehors. De toutes les passions, l'amour est la plus difficile à maîtriser ; et qui plus est, je ferais peu de cas, à parler franchement, d'un amour toujours soucieux des convenances, n'extravagant jamais, assez maître de soi pour agir, en toute occasion, selon les règles d'un goût parfait.

(J.-H. Newman... Du culte de la Sainte Vierge, chap. IX).

Amour et protocole !... J'hésite à ajouter : amour et orthodoxie ! Et pourtant : le pur intellectuel, est-il plus orthodoxe, plus adéquat au donné de la foi ? La « foi pure » comme on dit, n'est-ce pas souvent une simple épure abstraite de la foi vivante ? Vive la lumière, certes ; mais il y a aussi la chaleur, même si celle-ci, hélas ! va rarement sans quelque fumée. Certes, il faut surveiller la sensibilité, qui, d'ailleurs n'est pas le sentimentalisme. Mais il faut surveiller aussi, et de près, l'intellectualisme ; car enfin la quasi totalité des hérésies ne relève pas précisément des déviations sentimentales...

Et c'est justement sur une objection d'ordre intellectuel que je voudrais arrêter ces simples réflexions sur la Sainte Vierge. La difficulté à laquelle je fais allusion prend sa source bien au-delà des va-et-vient,, des hauts et des bas de la sensibilité. Elle touche aux racines mêmes du Mystère du Christ. Ce Mystère poursuivant ici-bas sa marche, c'est l'Eglise même : le Grand retour des hommes vers Dieu. Retour inauguré par Marie, la première des Rachetés, la Mère de tous ceux qui le seront, la Mère de l'Eglise. Mère avant tout en nous donnant son Fils Jésus, le Rédempteur, le Salut même. Par Lui, la dette est payée, avec une surabondance infinie. Le capital est versé, et déposé dans cette Banque de la Rédemption qu'est l'Eglise. Il est là, disponible, inentamé, comme gelé, depuis deux mille ans et à jamais.

Dans cette « opération », Marie a fait ce qu'elle devait, ce qu'elle pouvait grâce au Seigneur. Et certes son intervention est une merveille inouïe. Mais ajoute-t-on comme avec une hâte quelque peu éternuée, son travail est achevé : elle nous a donné le Christ une fois... une fois pour toutes. Qu'elle rentre dans le rang

dans son rang, et nous laisse désormais régler nos pauvres affaires avec le Christ seul.

Il est plus que probable que, dans cette manière quelque peu brutale et arbitraire de schématiser la vocation de Marie, personne ne voudra se retrouver. Et pourtant !! Si personne ne songe à mettre en doute que l'initiative de la Rédemption vient de Dieu, avec quelle outrecuidance n'intervient-on pas en cours de route, pour fixer à cette liberté divine ses limites, son allure de marche, et parfois même ses droits d'intervention ?... C'est ce qui arrive pour la Sainte Vierge.

*Hier... Aujourd'hui... Toujours.* On nous dit, en effet : Marie nous a donné le Christ une fois, à Bethlehem. Une fois pour toutes. Une fois pour tous. Cela suffit... Mais les choses sont un peu plus compliquées. Le Christ s'incarne dans le temps, il épouse le temps comme il est. Or le temps n'est pas donné une fois pour toutes, mais pas à pas. Le Christ n'est pas incarné une fois pour toutes, mais pas à pas au rythme du temps. Sans quoi, nous qui ne sommes pas de *son* temps nous n'aurions qu'un Christ en conserve, que notre foi-souvenir réanimerait, réactiverait au fur et à mesure de nos « besoins » (l'initiative venant au fond de nous !) Pas à pas, avons-nous dit. Et chaque pas est unique, nouveau. Le Sauveur aussi. Il est chaque fois pour la première fois, pour la seule fois. Et pour chacune de ces fois, Marie reste avec le Sauveur dans la même relation : Mère-Fils. Chaque fois il naît ou renaît par elle. C'est elle qui le met ou le remet au monde... Je sais bien que ces explications peuvent paraître bien laborieuses, mais peu importe. Ce qui importe c'est de comprendre que de même que nous ne pouvons pas prétendre stopper la maternité de Marie, à l'« intérieur » de Jésus sur une frontière grossièrement imaginaire, en-deça de laquelle s'éteindrait son humanité, sa divinité débordant au-delà, pas davantage nous ne pouvons, dans l'œuvre du Christ qui est l'Eglise, fixer une limite à l'intervention de Marie... C'est ici évidemment qu'il faudrait étudier dans le détail ces rapports entre Marie et nous dans le Mystère du Corps mystique de Jésus... Ce n'est pas notre propos. Trop heureux si nous avons pu faire entrevoir qu'il y a beaucoup plus... qu'une question de vague sentimentalisme dans le Mystère de la Maternité universelle de Marie.

F.-Thomas DASSANCE, O.S.B.





SI QUELQU'UN  
VEUT ETRE  
MON DISCIPLE...

(XXIII<sup>e</sup> dimanche ordinaire C)

Debout, dans un silence religieux, vous venez d'écouter Jésus-Christ lui-même vous parler. Puis vous avez applaudi et même acclamé sa parole... Après quoi, vous vous êtes assis... Mais avez-vous remarqué que Jésus vous demandait de *commencer* par vous asseoir. Avant de savoir, pour savoir si vous étiez vraiment disposés à l'acclamer et à le suivre. Vous asseoir pour voir, réfléchir, analyser le dossier, avant de signer le contrat, ou éventuellement refuser votre signature. Car remarquez-le bien l'Evangile a consigné en toute clarté, au ras même des textes, la diversité des réactions de ceux qui, *parmi les auditeurs de Jésus lui-même*, se sont livrés à cet examen préalable avant de dire « Oui ». Je les groupe volontiers en trois catégories :

A) Les uns ont dit : « Oui Seigneur, tous comptes faits, et tout bien pesé, nous signons, nous lâchons tout, et nous nous embarquons. Ecce nos : nous voilà !

B) D'autres ont promis : Oui, nous signerons, nous nous embarquerons... mais ! Après les obsèques de notre père qui vient de mourir.

C) Et voici un jeune homme : « Le devis est trop lourd, les estimations trop flottantes, voire fantaisistes, bref : Je ne signe pas, je ne marche pas, je reste chez moi...

Le nombre et l'importance souveraine des questions que l'attitude de ces hommes jette dans toute vie humaine sont trop évidents pour que nous puissions un seul instant songer même à les effleurer en quelques minutes. Mais peut-être nous pouvons utilement, à la lumière des refus des uns et des réticences des autres essayer d'affermir nos pas vers la générosité que l'exemple des autres nous prêche.

« Si quelqu'un vient à moi sans me préférer à son père, à sa mère, à sa femme, à ses enfants, à ses frères et sœurs, et même à sa propre vie, il ne peut pas être mon disciple. Celui qui ne porte pas sa croix et ne marche pas à ma suite, ne peut pas être mon disciple. » Lu en dehors des lumières de la foi, ce texte n'est même pas troublant : il est proprement insensé. Et il est tout à fait compréhensible que des penseurs non chrétiens, sans aucune malveillance systématique aient cru pouvoir se poser la question de l'équilibre mental de celui qui prononça ces paroles.

Mais même pour un croyant, elles restent bouleversantes, redoutablement agressives, voire quelque peu cruelles.

Or elles sont le cœur même du Message de Jésus. C'est l'appel, le premier pas vers le Royaume, la porte qui y donne accès... Oh ! je sais bien ce que l'on dit, comme pour ôter à cet appel du Christ cette apparence abrupte, quasi inhumaine qu'il présente de toute évidence. On dit : « Ne vous inquiétez pas ! Jésus-Christ n'est pas un tyran, ni un voleur. Il n'écrase pas, il ne force pas notre liberté : il la sollicite, mais en la respectant... Eh ! bien, certes tant mieux ! Mais à moins de soutenir que Jésus ne dit rien, ou même qu'il veut dire le contraire de ce que signifient les mots dont il se sert, il faut bien se rendre à l'évidence : à l'homme qui se dérobe en disant : « Mais, Seigneur, je suis libre », le Christ répond : « Mais, moi aussi ! » Et alors, c'est l'impasse ?... Souvent oui... En tout cas, ce face à face, cet affrontement de deux cœurs, de deux libertés ne comporte qu'une solution que respectent Dieu et l'homme : c'est l'Amour mutuel, l'échange, le don réciproque de l'un à l'autre. Il n'y a plus Toi *et* Moi, il n'y a plus que *Nous*... C'est parfait... Mais vraiment, Seigneur, laissez-nous vous le dire : à cette solution idéale, est-ce que vous y tenez vraiment ? Ne cherchez-vous pas à l'escamoter, en posant, en imposant à notre amour des conditions décourageantes qui heurtent de front les désirs, les besoins les plus profonds, les plus légitimes de nos cœurs. Que j'exagère ? Eh ! bien, mes frères ouvrons l'Évangile précisément au chapitre des appels de Jésus. Ils ne sont pas tellement nombreux.

a) Il appelle les Apôtres... Les premiers viennent discrètement, presque timidement... Souvenez-vous : André et Jean lui demandent : « Maître où habitez-vous ? Où c'est, chez vous ? » Chez moi ? Venez voir... Les voilà pris. Au vrai sens du mot :

Conquis !... Jésus a fait du charme.

b) Puis il se fait plus pressant. Nous dirions plus sans-gêne, et même indélicat. Voilà qu'il casse la famille du vieux Zébédée, en lui emportant ses deux garçons, Jean et Jacques. Sans discussion, en passant, à la sauvette comme on prendrait deux fruits dans un étalage. Un peu plus loin, il s'en prend à l'administration dans ce qu'elle a de plus chatouilleux : les finances. Et voilà qu'il emporte le percepteur du coin : Matthieu...

c) Dans un troisième temps, le jeu devient plus clair, plus ouvert. C'est l'histoire réelle du jeune homme riche, symbole de notre histoire à nous tous. Jésus ne fait plus le détail.

— « Tu veux venir ? Vraiment ? Alors... va te préparer.

D'abord, ton *portefeuille*. Vends tes biens. Cette tentation immobilière, il faut t'en débarrasser. Non pas t'en séparer, mais la supprimer. Brûler tes vaisseaux ! L'argent que tu réaliseras, donne-le aux pauvres... qui le dépenseront tout de suite, t'enlevant ainsi toute chance de le retrouver... Nous sommes au bord de l'absurde !...

Après l'argent, le *cœur* !

— Ton père est mort ?... Le passage de la mort au milieu de nous ouvre l'homme jusqu'à ses racines et arrache des larmes au cœur le plus sec... Eh ! bien, devant ce cadavre et la douleur de cet enfant, Jésus semble se fermer et se durcir à un point difficilement supportable. « Ton père est mort ? Et après ?... Laisse les morts s'arranger entre eux... Ici nous frisons l'indécence.

Peut-on aller plus loin ? Oui il reste un pas à faire, le dernier, le plus décisif : Jésus va le faire, et de quelle allure, impérieuse, implacable. Il va franchir la frontière de notre cœur, fouler sans permission le sol de notre liberté personnelle la plus sacrée.

Il a tout vidé ; il nous a fait évacuer nos biens et nos amours les plus légitimes : il a fait le désert. Ce désert il va le peupler, Lui, en prenant toute la place...

*SUIS-MOI*. Moi ! C'est le mot souverain et obscurément redouté... En fait, le seul redoutable.

Mes frères, on aura beau dire et beau faire, Jésus s'impose. Il n'est pas facultatif. S'il élimine tout concurrent, s'il fait le vide, c'est qu'il veut toute la place, sans partage. Il ne se contente pas d'être là, même à la première place : il veut y être *SEUL* !

Mes frères, remarquez bien ceci : Jésus dit : Suis-Moi... Moi, ce n'est qu'un mot que Jésus n'éclaire d'aucune explication, d'aucun détail. Il nous dit : Je ne suis que Moi, je n'ai que moi... Pour le reste, pas même un caillou pour y poser ma tête ou celle de celui qui veut me suivre.

Moi ! Si du moins il daignait nous donner une esquisse de son programme, un croquis du voyage... Un programme ? Ah ! mais non ! Rien, au fond n'est plus confortable qu'un programme.

C'est écrit, c'est rédigé avec soin. On sait à quoi l'on s'engage. Et les termes mêmes du texte indiquent exactement les limites et les risques de mon engagement. J'irai jusque-là. Pas plus loin. C'est écrit.

Mais voilà : Il dit non pas « mon programme », Il dit « Moi ». Jésus n'a pas de programme. Il laisse ce que nous appelons *LA VIE* nous en rédiger un chapitre le matin pour la journée, et il faut avouer que c'est une rédaction que le Maître n'a pas l'air de surveiller de bien près. Le seul programme de Jésus, c'est Lui-même ! Or Lui, c'est un Vivant, et un Vivant... C'est l'Imprévu ! Nous n'aimons pas l'imprévu, il nous fait peur.

Nous voudrions connaître à l'avance la Route, avant de partir. Mais il n'y a pas de route *avant* de partir. Il n'y a pas de vie avant de vivre, ni de route avant de marcher... Nous faisons en marchant avec le Christ *notre* Route.

Avec le Christ, dans un amour repris tous les matins... C'est peu ?... C'est beaucoup ?... Comme vous voudrez : en tout cas, c'est tout. Même l'amour du Christ ne nous empêchera pas certains jours de sentir que son réseau routier n'est pas des mieux entretenus... C'est ainsi ! L'amour de Dieu, certains jours, nous pèsera, et nous serons tentés de chercher quelque assurance contre lui... Il n'y a pas d'assurance contre l'amour !

« Mon Père vous aime »... « Jésus Christ nous aime »... Deux petites phrases que nous savons depuis que nous respirons. Et vraiment si vous tenez à passer pour un homme intelligent et cultivé, cherchez autre chose que ces banalités archi-usées qui font bailler même les enfants du petit catéchisme... Et pourtant ! Et pourtant ! Il n'y a et il n'y aura jamais rien d'autre à dire. Il nous aime de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces. Le Ciel ne sera que le triomphe de ceç amour... L'enfer ne sera rien d'autre que son échec... Et c'est encore cet amour qui explique pourquoi, certains jours, notre terre ressemble au ciel, et à d'autres moments à l'enfer...

Le jeune homme, nous dit l'Évangile, s'est éloigné, tout triste. Jésus, apparemment, n'a pas esquissé le moindre geste pour le retenir ni la moindre manœuvre pour le récupérer.

« Tu veux ? »... Alors, viens !

« C'est trop cher ? »... Alors, reste ! Prends tes responsabilités. Choisis au niveau de ta bourse... au niveau de ton cœur... Tu sais il y a en amour tous les prix... Moi je n'ai qu'une marque : Moi. Plus que moi, je ne peux pas te donner. Moins que moi ça n'existe pas chez moi... Tristesse de l'homme... Tristesse de l'homme... Quel drame, mes frères. Ce garçon ne rêvait que de bonheur... et Jésus ne l'attendait que pour le lui donner... Et voilà que le rêve de l'homme s'est brisé au port, contre le rêve de Dieu...

P. Thomas Dassance

## *Homélie du P. Thomas Dassance pour son jubilé sacerdotal*

On est toujours un peu gêné de se présenter soi-même à un auditoire, pour bienveillant que soit ce dernier. Aussi, je remercie mon Père Prieur de m'avoir ôté cet embarras en vous disant que je célébrais aujourd'hui mes 50 ans de sacerdoce. Oui, mes frères, cela fait bien 50 ans!... En remontant ce demi-siècle, je me retrouve à Vitoria en Espagne, au matin du 24 mars 1928, la veille de l'Annonciation. Jour idéal pour une ordination sacerdotale, puisque c'est le jour même où l'Église célèbre cette autre ordination, modèle et source de toutes les autres : celle même de notre Seigneur Jésus-Christ. Conçu prêtre!... A jamais, dans la plus humble et la plus somptueuse de toutes les cathédrales : le sein même de la Vierge Marie, sa mère et la nôtre. Et c'est à ce prêtre unique que se joignent, au long des siècles, ceux que le Seigneur veut bien associer à son œuvre de Rédemption. Mais le grand événement restera pour toujours la Prêtrise de Jésus !

Aussi bien, c'est vers lui qu'il nous faut tourner les yeux de notre cœur, tous les jours un peu plus étonnés d'avoir été comblé d'une telle grâce. Un peu plus humiliés aussi, d'y avoir si médiocrement répondu. Et encore est-il que l'étonnement et l'humilité risquent de laisser échapper l'essentiel : je veux dire l'admiration reconnaissante que ces cinquante ans d'infidélité ou de demi-fidélité de notre part, n'aient en rien entamé l'incroyable fidélité de son amour à Lui, envers les pauvres serviteurs que nous avons été.

Et parler de « serviteurs », c'est encore mal dire, et presque offenser un Cœur qui nous répète, au soir de notre vie, et avec le même élan, l'appel du premier matin : « Entre nous, il n'est plus question de serviteur ni de maître ! Nous sommes deux amis ! » Deux Amis...

Par suite, mes frères, pourquoi vous cacher la joie que j'éprouve aujourd'hui, à vous parler, non certes de moi, mais de Lui ? Sans rien bousculer des textes liturgiques de ce 4<sup>e</sup> dimanche - *dimanche du Bon Pasteur*, de ce prêtre absolument incomparable, se présentant à nous dans l'exercice même de son sacerdoce : Jésus devant sa paroisse humaine, le Berger au milieu de ses brebis... le Bon Pasteur.



Dès les débuts de l'Église, cette fonction de Berger revendiquée par Jésus a frappé les croyants. Tout au long des siècles, dans toutes les mémoires chrétiennes, depuis les murs des catacombes primitives, à travers les dessins maladroits des enfants de nos catéchismes, jusqu'aux musées qui abritent les chefs-d'œuvre du génie des peintres, toujours ce Berger !... C'est un sujet banal. On le croirait facilement sentimental, doux, fade, un thème sucré... En réalité cette page de nos Évangiles, est l'une de celles qui éveillent dans nos cœurs les résonances les plus profondes, et nous transmet un message de la plus urgente importance, qui nous atteint au plus intime de nos vies humaines.

Jésus commence par poser une affirmation nette, d'allure un peu raide, quelques uns diraient même, surprenante...en tout cas, unique dans tout l'Évangile : « Mon troupeau - dit-il - je n'en suis pas seulement le Berger, mais j'en suis d'abord le *Propriétaire* ». Mes frères, à notre époque énermée, enfiévrée, et même empoisonnée par l'égalitarisme, la lutte des classes, le propriétaire a mauvaise presse. N'importe ! Jésus déclare : « Je suis propriétaire ! » Ces brebis sont à moi !... Que les loups de tout poil le sachent : avant d'y toucher, ils auront affaire à moi !... Je les ai dans la main. Personne ne les en arrachera. C'est la réaction du propriétaire.

Mais Jésus va beaucoup plus loin, beaucoup plus profond : « Mes brebis je les aime ! »... Mais, tous les bergers qui m'écoutent n'en disent-ils pas autant ? « J'aime mes brebis, je les soigne, je les défends, je leur donne de ma vie, de mon temps, de ma peine, je m'intéresse à elles. » Certes !... Mais ces bergers ajouteront volontiers : « Il est vrai que ces brebis sont mon gagne-pain, ma vie; je les nourris, mais au fond c'est pour m'en nourrir. Ma bergerie, c'est mon garde-manger. » Point de vue un peu égoïste, intéressé, mais au fond humain, normal.

Mais Jésus ne parle pas de la sorte. Il ne fait pas un métier plus ou moins lucratif. Il ne gagne rien à son travail. Bien souvent même, il y perd son temps et sa peine. Il y perdra sa vie ! Métier de misère.

Pour parler ainsi, mes frères, un chrétien doit se faire violence : IL a l'impression de proférer des blasphèmes. En tout cas d'insulter grossièrement un Cœur ! « *je donne ma vie pour mes brebis !* Aucun berger, sauf lui, ne fait cela... à moins d'être fou ! Saint Paul n'a pas reculé devant ce mot. Un berger fou de ses brebis ! Un berger un peu dérangé, malade de ses brebis. Nous voilà au cœur du mystère — j'hésite un peu (Oh à vrai dire, très peu) à le dire : Jésus nous a préféré à lui même ! C'est la grandeur et la rançon de son amour, comme de tout amour authentique. Besoin royal de se donner et indigence du mendiant. Je rencontre ici ce mot extraordinaire, de St Augustin : *Amat amare, et amat amari. Hoc unum totus christus* ». Traduisons : il aime aimer, il aime être aimé : le christ n'est que cela. Un besoin aussi infini de nous accueillir, oui l'amour c'est cela.

Voilà notre berger !

C'est un aveu tremblant, une confiance bouleversante, un secret personnel entre Lui et moi : « Je connais mes brebis, une par une... Moi, par mon nom, par mon petit nom : celui de la tendresse réservé aux intimes. » Jésus *me* connaît. Il est certainement seul à pouvoir parler de la sorte.

*Nominatim* : un par un, nommément. Ce minuscule adverbe n'est-il pas même le résumé parfait de tout l'Évangile ? du message d'amour ? Nous sommes seuls, et chacun à part dans son cœur. Ni écrasés par le nombre, ni perdus dans la foule. Lui et moi : je lui suis irremplaçable. On parle aujourd'hui volontiers du collectif, du social, du pluriel... C'est bien. Mais à la condition de ne pas noyer le singulier dans ce pluriel, le personnel dans l'anonymat. Répétons-le : seuls et chacun à part, irremplaçable ! Et je ne sais pas comment on peut se croire chrétien, si l'on ne croit pas cela. Lorsque le Berger divin fait le tour de son troupeau, de son Église, où notre place paraît imperceptible dans le temps et l'espace, Jésus ne nous *compte*



pas, comme un maquignon fait pour ses bêtes ; il nous *nomme* comme fait un père, des enfants qu'Il aime. Et quand il court derrière celle qui était perdue, ce n'est pas parce qu'il a remarqué une place vide dans son écurie, une absence, mais une absente dans son cœur.

Notre foi est là, mes frères, et aussi notre espérance inébranlable. Il ne nous lâchera jamais, notre Berger. Ecoutez-le : « Tous ceux que le Père m'a donnés, viendront à moi... et ce n'est pas moi qui les jetterai dehors. Mon Père veut que je n'en perde aucun, et je les sauverai tous. Mon Père veut que tout homme qui me voit et me fait confiance, obtienne la vie éternelle, je la lui donnerai. « Les mots ne sont pas de moi, ni d'aucun théologien. Ils sont de Jésus même.

Mais alors, je me demande comment les chrétiens qui les lisent — mais les lisent-ils ? — ou qui les entendent — mais les écoutent-ils ? — comment ces chrétiens se sont laissés gagner et dessécher par la peur de l'enfer, au lieu d'être soulevés par la certitude, l'espérance du ciel qui leur est offert. Comment, au lieu du Berger armé de son invincible croix, ils ont installé au milieu de leur vie le démon armé de sa ridicule fourche de guignol ? Cette peur qui se croit chrétienne, n'est-elle pas, du moins en partie le fruit moins que médiocre d'une pauvre théologie, bien sujette à caution ? Elle a réussi à fabriquer et à imposer un Dieu tout de bonté pour l'en-deçà de la mort, et un Dieu tout justicier pour l'au-delà : ce qui donne à la rencontre du Prodiges et du Père (!) les allures assez mesquines d'un règlement de comptes.

La liberté de l'homme est certes une réalité, et l'enfer, hélas ! aussi. Mais, l'amour de Jésus, n'est-il donc qu'un mot ? Et sa puissance, infiniment supérieure à l'enfer et à notre liberté, perd-elle ses moyens au-delà de cette ligne de démarcation qu'est la mort ? Au point que, la seule question ne serait-elle pas de savoir, non pas comment nous pourrions nous sauver, mais celle de comprendre comment il puisse se faire que nous nous perdions ?

L'enfer de l'homme, on l'a dit ! — et bien dit ! — c'est le désespoir de Dieu. Il ne consentira pas à vivre sans nous, sans vous, sans moi, dans son paradis, dans un ciel ravagé par notre absence... « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé... » C'est la réaction d'un amour humain déçu. L'amour vaincu ! Dieu pourrait-il donc jamais se résigner, le cœur léger, à pareille éventualité ?

Et si l'un ou l'autre d'entre vous, mes frères, était tenté de ne voir dans mes paroles qu'un radotage de vieux, un optimiste à bon marché, ou je ne sais quel sentimentalisme d'arrière saison, pour jour de fête, à celui-là, je dirais : « Vous me trouvez trop optimiste ? — La raison n'en serait-elle pas que vous n'êtes pas encore arrivé à l'Évangile, et que vous n'avez jamais regardé la croix, pour de vrai ?... »



## *Es-tu celui qui doit venir ?*

*Méditation  
Matthieu. XI-3*

Celui qui consent à méditer cette page de St Matthieu devant le Seigneur, dans le calme d'une humble prière, et face à sa propre vie personnelle, dans un effort de réflexion loyale, celui-là échappera difficilement à une première impression de surprise, de gêne et peut-être de trouble devant le nombre, la gravité et la complexité des questions que ce texte pose et impose à chacun de nous au plus intime du cœur.

En effet ce récit situe la vie de Jean-Baptiste, et nous situe tous, au point précis où naissent les crises les plus douloureuses qui assaillent et secouent tout fidèle un jour ou l'autre. Ce point qui est le lieu et le moment des hésitations, qui tiraillent ou même déchirent l'homme devant les choix inévitables que la foi exige de tous ceux qui consentent à se donner au Seigneur, pour de vrai !

Jean-Baptiste... un homme hors du commun. De toute façon : le sommet de l'Ancien Testament, et même de l'humanité, au dire de Jésus. Depuis sa naissance merveilleuse, jusqu'à la mort atroce qui l'attend dans quelques heures, tout dans sa destinée est prodigieux.

Sa vocation ? Prophète, l'homme, et bientôt le martyr, de la parole. « Va au désert, lui dit le Seigneur, et parle !... Parle fort ! » Il va... et il parle... peut-être trop fort.

Et que dit-il ? Ici commence le drame !... Il annonce : « Celui qui doit venir, le grand justicier, celui qui enfin mettra les hommes et les choses à leur place !... Le terrible bûcheron, qui abattra les troncs pourris, les branches stériles... Le grand moissonneur qui, avant la moisson, va nettoyer ses greniers ! »

Quel balayage, Seigneur!

« Ah! race de vipères, qui m'écoutez, c'est votre tour! ... Finie la comédie, aucune astuce ne vous tirera d'affaire! Il vous reste une chance, une seule : faites pénitence! Convertissez-vous! »

Celui qui doit venir!... Et, un beau jour, Jean s'arrête, comme saisi d'émotion, au milieu de sa harangue. Il montre, perdu parmi ses auditeurs, un auditeur, et il prononce : « L'agneau de Dieu, le voilà!... Vous ne le connaissez pas. Moi, d'ailleurs, je ne le connaissais pas non plus!... L'agneau de Dieu : les péchés du monde, il les prend sur lui!... Ma mission prend fin. A lui de grandir... Je n'ai qu'à disparaître... »

Et il disparaît en effet. Sans gloire. En prison. Victime d'une femme vulgaire... En attendant d'être décapité.

Mais justement, l'autre, celui qui devait venir, l'agneau de Dieu, Jésus, prend le large. A son tour, il parle, et agit... Il prend la suite de Jean.

La suite, ou le contre-pied?

En effet, qu'entendons-nous?.. « Je suis doux et humble... Heureux les pauvres, les persécutés, les écrasés!.. Tous les pécheurs, les malades, les boiteux, les aveugles, les lépreux - de toutes les lèpres : celles de la tête, du cœur, de l'âme -, les femmes adultères, les prostituées, les bandits qui voudront de moi!... Bref, tous ceux que Jean semblait vouloir balayer. A croire que Jean et Jésus n'ont pas le cœur du même côté!

Jean réagit : doute, hésitation, désarroi. Dieu seul peut qualifier cette âme tourmentée.

Jean se retourne sur la route qu'il a suivie et qui s'achève : était-ce la bonne route?... La vie que j'ai vécue, les cris que j'ai poussés, les menaces que j'ai prodiguées... n'était-ce que vent sur les sables? J'avais annoncé un lion rugissant, et je n'ai à montrer qu'un agneau... Ne me suis-je pas trompé? N'ai-je pas raté ma vie?

Lourde question! Trop lourde pour être portée par un homme seul...

C'est pour cela qu'il la pose ainsi à Jésus : « Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre? »

Jésus répond : « Dites à Jean, ce que vous avez vu et entendu »...

Un *oui* ou un *non* eussent-ils été plus clairs?... D'autant plus que, ce qu'ils entendent et ce qu'ils voient Jean le savait déjà, et justement, ces paroles et ces actes de Jésus, étaient la cause même du trouble de Jean.

Et, la dessus, sa tête tombe au milieu des hoquets d'une orgie!

Et c'est la victoire de Jean, car il n'y a pas de doute, que, sous la lumière de l'esprit, les yeux de Jean, soudain, ont vu plus loin et plus profond.

Vieille histoire!!... Aujourd'hui, après vingt siècles de vie chrétienne, ne sommes-nous pas mieux placés que Jean-Baptiste?... Il était à l'aurore de l'Évangile, à cette heure indéfinie où il ne fait plus tout à fait nuit, ni encore tout à fait jour...

Oui, vingt siècles... Si c'étaient vingt siècles de foi vive! Mais vingt siècles c'est long, vingt siècles sans dormir - ou du moins somnoler, - peu

d'hommes, peu de chrétiens en sont capables. Cela nous vaut le ricanement d'un Allemand célèbre : « Heureux les assoupis!... Car ils dormiront »; ou, dans un style plus direct, la question angoissée de ce Russe, aux prises avec son baptême : « La foi se ramène au fond à cette question : un homme cultivé, un Européen de nos jours, peut-il *encore* croire peut-il croire à la divinité de Jésus-Christ? Jésus Christ, fils de Dieu?... en définitive, toute la foi est là. »



Oui, à coup sûr... Un bébé naît dans un coin quelconque de Béthléem; il meurt en catastrophe à Jérusalem. De Bethléem à Jérusalem, cela ne fait que dix petits kilomètres. Remplissez ce court espace de toutes les merveilles, vraies ou fausses, et de toutes les horreurs fausses ou authentiques, que vous voudrez... Mais tant d'autres sont nés dans des conditions aussi minables que *Lui*. et sont morts comme *lui*, sur la croix... Pourquoi *Lui* ?

La foi répond : « Parce que ce mort est vivant!... Vivant aujourd'hui au milieu de nous! »

Alors, *lui* ou un autre?

Qu'il avait vu juste, le vieux Siméon : cet enfant coupera l'humanité en deux; ce sauveur sera la perte de beaucoup; personne n'ouvrira autant de cœurs que lui, personne n'en fermera davantage... que de têtes se briseront contre cette pierre! Combien de cœurs s'appuieront sur elle! Il sera le pont qui fera passer, des promesses de l'Ancien Testament, aux réalités du Nouveau. Mais il sera aussi le mur qui arrête!..

Et c'est toujours pour la même raison qui avait troublé Jean-Baptiste et son entourage : il est celui qui est venu... mais pas celui que nous attendions, nous, les attardés, ou les traînardes de l'Ancien Testament. Nous attendions un Dieu de Lumière, un Dieu de puissance, et il n'a fait que plonger nos obscurités dans sa nuit, nos faiblesses dans son impuissance!

Non, sur la route où il nous rejoint, nous ne l'attendions pas.

Pauvres hommes, qu'attendions-nous? - Dieu. Oui, mais Dieu, c'est trop simple : Dieu est clair comme une idée, Dieu est clair *par définition*. Mais Dieu *qui vient* est obscur, *mon Dieu* est obscur. Il restera obscur, tant que nous ne pourrons le rejoindre qu'à travers les signes qu'il nous fait, et dans lesquels il nous donne rendez-vous : la joie et aussi les larmes, l'amour et la haine, la richesse comme la misère, la santé comme la maladie, la jeunesse comme la vieillesse, la vie comme la mort...

Signes faibles, légers, humains, et par suite ambigus et suspects. A travers tout cela, il nous tend sa main. Mais, est-ce vraiment sa main? N'est-ce pas plutôt un piège? Une main tendue, on ne la saisit pas sans appréhension : où va-t-elle nous entraîner? Nous voudrions être *sûrs*... Tester, contrôler au préalable; cueillir les fruits de la foi, les goûter avant de vivre la foi... arriver avant de partir.

Cette main de Dieu, il faut la saisir, lui tendre, lui livrer la nôtre... ouverte.

Aucune *raison* ne nous y forcera; Dieu, le Dieu vivant, aucun *argument* ne nous le livrera. La foi n'est pas un placement garanti par une *assurance* quelconque, c'est une confiance *gratuite*. Le contrôle vient après : Dieu se donne, on ne le cambriole pas.

Viens, Seigneur Jésus! Tu es vraiment celui que nous attendons au plus profond de nous-mêmes, ce fond en nous qui a le plus besoin de Toi, et aussi, hélas! le moins envie de Te voir venir...

Viens nous sauver de nous-mêmes!

Père Thomas



*pensées*  
*pour*  
*le temps de Noël*

J'aimerais bien être un grand musicien et un poète : je composerais un beau Noël, et je l'offrirais à l'Enfant-Jésus. Chanter ou se taire, que faire de mieux devant ce bébé qui tiendrait dans le creux d'une main d'homme?...Un passereau au bout d'un doigt!

On a dit et redit que « le christianisme est moins une doctrine qu'un événement » : affirmation élémentaire pour le croyant, mais qui dérouté toutes les « logies » de la raison humaine. Le christianisme, dans l'histoire, est d'abord *un fait*, un simple fait contingent, daté, classé par et dans l'histoire universelle. Mais un fait qui a des prétentions exorbitantes; et d'abord celle de dominer, et même de remplir cette histoire. Car c'est bien de cela qu'il s'agit : un individu de notre race humaine, apparu là-bas et alors, se donne comme le chef et la *récapitulation* de tout.

Quand on songe que le Christ *est venu*, tard venu, dans l'humanité qui marchait déjà depuis des centaines de siècles, peut-il honnêtement espérer échapper à la question scandalisée des juifs : « Non mais... tu te prends pour qui ? » Ces juifs, ce sont tous les hommes qui *pensent* s'ils ne sont que penseurs.

De cette réaction quasi inévitable, voici un témoignage révélateur : il n'est pas d'aujourd'hui, mais comme il traduit nettement une mentalité et l'alimente toujours, il est ici à sa place.

« Comment faire dépendre le Salut d'un fait divers qui s'est passé il y a deux millénaires, et qui, même à son heure, a été à peine remarqué? D'un fait, qui reste forcément ignoré de la plupart des hommes (au moins de tous ceux qui l'ont précédé!); d'un fait, auquel je serais obligé de donner mon attention et mon adhésion, alors que je puis légitimement me désintéresser de tant d'autres faits historiques? Comment ce fait contestable, en tout cas contingent, peut-il m'atteindre au cœur, me créer des obligations intimes, toucher à l'unique nécessaire de ma destinée personnelle et immortelle? »

Ces lignes impressionnantes sont extraites d'une *adresse* d'un groupe de Normaliens de notre Université. Adresse visant tout homme dans ce qu'il a de plus sacré : sa pensée et sa liberté.

Parmi tant d'autres, le Cardinal Newman a essayé d'analyser le jeu, le fonctionnement de la foi dans la « machine » humaine et dans l'Église.

Tout se passe, dit Newman, comme s'il y avait d'abord *un germe*, et autour de ce germe, des matériaux mélangés, de valeur inégale, de provenance diverse. Que va-t-il se passer? Le germe, qui est doué du pouvoir de tri, de choix d'assimilation et de rejet, va exercer ce pouvoir parmi les matériaux qui l'entourent : il va trier, choisir, assimiler ou rejeter, comme fait tout vivant.

Ces matériaux que la foi travaille, sont de deux sortes : la matière *populaire* - disons sociologique - d'une part; et la matière *savante* - disons : logique - d'autre part.

La matière populaire de la foi de Noël? Elle est d'une inépuisable richesse. Mais combien complexe, mêlée! Du *prologue* de Saint-Jean à la dinde de réveillon!



Le mystère de Noël a marqué l'humanité d'une empreinte indélébile. Noël a résisté à tout. La sottise elle-même n'a pu l'abattre. A bien des égards, cette victoire était acquise d'avance : car enfin, cet événement touche l'homme aux racines. A toutes ses racines, les spirituelles et les sensibles l'amour... la vie... la mère... l'enfant... l'espérance... la liberté. Ajoutez à ces valeurs spirituelles, tous les éléments plus ou moins « folkloriques » dont l'homme entoure — et grâce auxquels il traduit — la vie profonde de son âme.

La foi la plus authentique n'esquive rien de tout cela. Pas plus celle du berger d'Iraty, que celles de François d'Assise ou de Thérèse d'Avila. Mais il est trop évident que ces « ornements » risquent de tellement peser, qu'ils finissent par étouffer cela même qu'ils étaient destinés à soutenir et à exprimer : la foi surnaturelle, qui n'est ni seulement ni premièrement sensible.

Je me rappelle avoir lu et transcrit en son temps un passage lumineux d'une homélie du Cardinal Montini, pour la fête de Noël précisément :

*Noël... qu'est-ce au fond que Noël? Ne serait-ce pas la fête de la famille, des enfants, des pauvres? La fête des cadeaux? Que de poésies, que de doux cantiques, de mélodies pastorales Noël n'a-t-il pas inspirés! Combien de nostalgies, de contemplations, de drames intérieurs, d'affections réveillées, d'émouvantes intimités s'y rattachent!*

*Mais en marge de cet aspect lyrique et romantique, voici qu'en apparaît un autre qu'attirent la limpidité et la force du grand motif de la Nativité. Voici qu'au-delà de la vérité s'introduisent les éléments de fantaisie, de légende, de représentation spectaculaire. Voici que l'arbre de Noël, et le « Père Noël » viennent se substituer à la crèche, et tentent de changer en mythe et en jeu, la délicieuse réalité du Mystère. La pensée s'amuse et s'égare; on devient volontiers enfant, mais on s'installe à ce stade, on perd la notion du surnaturel; on ne s'élève plus jusqu'à la surhumaine rencontre du céleste Nouveau-Né. Et alors, Noël glisse facilement dans la caricature : les bonbons, les bougies, les souhaits, les réveillons, qui, dans la mesure où ils restent en rapport avec l'allégresse originelle de la fête religieuse, dans la mesure où ils expriment avec mesure une aimable coutume chrétienne, ont aussi leur raison d'être. Mais par eux-mêmes que sont-ils? La fête commence à laisser voir son vide, et, pour le cacher, on se jette dans la frénésie des divertissements, dans la dissipation extérieure et mondaine. Noël se dépouille de toute son authenticité, »*

La pensée du Cardinal Montini rejoint la pensée du Cardinal Newman. Mais aux yeux de ce dernier, cette mentalité populaire où domine le sentiment n'est pas la seule à menacer le *germe de la foi*. Un risque parallèle se trouve à l'autre pôle, dans cette élite intellectuelle, dont l'intelligence raisonnante est la pièce maîtresse, voire unique. Elle raisonne, cette intelligence, d'une manière absolue, rectiligne, considérant un aspect de la foi, comme s'il était le seul. Ils en arrivent à prendre *leur* théologie pour la révélation, et leur « spécialité » pour la foi elle-même.

Fabulation mythique proliférant sur le sentiment populaire, fabulation logique engendrant les gnosés savantes : pour la foi, deux façons de mourir !

Concluons sur ces lignes de Jean Guitton.

*« Ma foi est sans doute plus savante que celle du peuple. Elle est plus instruite, plus éclairée, elle n'est pas plus forte. Lorsque je me trouve immergé dans une foule catholique, je me sens chez moi. J'ai même l'impression qu'un enfant, qu'un malade, un mystique sans culture peut avoir une expérience plus pure et plus profonde de la vérité que je ne l'ai moi-même. On comprend pourquoi je n'aime pas entendre opposer les dévotions du peuple à la foi des intelligences.*

*Je me sens peuple avec le peuple, subtil avec les subtils, sage avec les sages. Le charme du catholicisme, c'est cette possibilité qu'il offre de penser ensemble, à quelque degré que l'on soit sur l'échelle où montent et descendent les esprits, et avec l'idée que ceux qui sont au plus bas degré, s'ils ont le cœur pur, voient plus et mieux que les grands, qui jouissent de leur travail d'intelligence comme si ce travail était par lui même une prière. »*

Père Thomas



## *deux figures de moines*

### I

Père Simon ETCHEVERRY  
1898-1979

Aligner sur un mort des mots sans vie : une notice nécrologique c'est rarement plus que cela! Entreprise vaine, dans laquelle d'ailleurs le panégyrique ne consent à l'histoire qu'une place assez chiche, que lui dispute souvent l'hypocrisie édifiante. Les morts eux-mêmes n'y trouvent pas leur compte... Cette vanité, pourtant, peut avancer au moins une apparence de justification : le désir de procurer au disparu un semblant de survie... Un souvenir! Ne pas mourir tout entier. Le nécrologue est une lutte contre l'oubli... Le poète gémissait sur (... l'herbe épaisse sur les tombeaux » et constatait douloureusement : « Le vrai tombeau des morts est le cœur des vivants »... L'homme est un être qui oublie! Tristesse! Surtout quand cette misère s'attaque à ce qui méritait d'être « retenue ». Pour pallier ce danger, on écrit une notice... qui n'a aucune chance de survie...

On me demande donc quelques lignes sur le Père Simon. Il s'en est allé vers le Père, dans la gloire d'un somptueux jour d'été... Que reste-t-il pour nous du vivant qu'il fut? Il faut être honnête : je ne songe pas un instant à entourer sa tête d'une auréole que nous n'avons jamais remarquée autour de son front... Etions-nous donc aveugles, et nos yeux se sont-ils soudain ouverts quand les siens se sont fermés? C'est peu probable.

J'ai connu le Père Simon. « Connu » ! Voilà que, d'entrée de jeu, ce mot se rit de moi... Connaître un homme. Connaître cet homme... Et je n'ai même pas la ressource de l'anecdote. En effet, il a vécu en Orient... Mais je n'y ai jamais mis les pieds. Il a dirigé comme Supérieur notre Résidence de Saint-Léon, à Pau... Mais je n'ai pas habité sous son toit.

En réalité, je n'ai côtoyé le Père Simon qu'aux deux extrémités de sa vie, à Lazcano et à Bel-loc. Mais ces deux extrémités sont peu propices à l'admiration, voire à l'observation. L'enfant n'admire pas encore la terre, et le vieillard ne regarde plus que le ciel. Du Père Simon je peux dire que je l'ai *vu*. Je ne crois pas l'avoir *observé*, encore moins *épié*, comme pour le surprendre. Simplement vu ! Et c'est maintenant, disparu, que je l'observe comme pour lui arracher un secret, qu'au demeurant il n'a jamais cherché à cacher... Et encore moins à étaler. Entreprise bien risquée que la mienne. Et je tiens à dire nettement : je ne fais pas un portrait, pour lequel il n'a jamais posé, devant personne. Mais faute d'une analyse fouillée en vue d'un portrait, on peut risquer un regard pour dessiner ce que les peintres appellent, je crois, un profil perdu de ce qu'il paraissait être, avec l'ambition de suggérer ce qu'il était.

Je ne suis sûr que d'une chose : je l'aimais comme un frère. Et comme un ami. Ce n'est pas là un simple pléonasme. Il n'y a pas de frères ennemis dans un monastère... Faut-il en conclure que les cloîtres n'abritent que des amis ? Nuance ! Ami et aimé ne se recouvrent pas parfaitement ; et si, heureusement ils ne s'opposent jamais, il peut arriver qu'ils ne se confondent pas. Le Père Simon me fut un frère et un Ami. Est-ce à dire que je l'admirais ? Le mot l'aurait fait rire comme un « gros mot » : il n'aimait pas l'enflure même verbale, étant d'ailleurs d'un naturel peu propre à soulever des sentiments trop tumultueux.

Nous sommes entrés au Monastère le même jour, un torride jour de 1912 ! Un peu plus âgé que ses camarades, ces 3 ou 4 ans, plus à tort qu'à raison lui furent imputés à « retard » ! De fait, à 15 ans, il ne savait pas grand'chose. Mais nous, avec nos 10 ans, nous ne savions rien ! Ce qui nous séparait de lui, ce n'était donc que l'identité de deux ignorances aussi parfaites et innocentes l'une que l'autre. Mais la « direction » ne voyait pas les choses de cet œil ! Souffrit-il de son « retard » ? Il ne l'a jamais fait voir... Quant à nous, je ne pense pas que notre « avance » ait jamais fait germer en nous un complexe quelconque de supériorité ? C'est d'ailleurs la seule preuve que nous n'étions complètement sots... Années obscures ! Années heureuses !

Disons aussi que son « grand âge » (!) valait à notre camarade quelques « privilèges ». Il était officiellement « sérieux » : ainsi disait-on alors ! Quant à nous, nous étions étiquetés « dissipés ». Et sans doute ce second adjectif était-il plus adéquat que l'autre... Mais nous considérions notre légèreté comme un privilège sans pour autant taxer de lourdeur la maturité de notre grand frère... Dans notre petit monde, les deux choses coha-

bitaient sans se gêner ni surtout se heurter?... Il arrivait même qu'en l'absence du surveillant officiel le « frère Simon » fût appelé à prendre le fauteuil « présidentiel ». Nous ne le lui avons jamais disputé. C'était aussi la pédagogie du temps... Elle en valait d'autres!...

Nous le trouvions un peu bavard et l'avions « surnommé » la *Vieille*, par référence à une fable de Phèdre intitulée « Anus ad amphoram » (la Vieille à la Cruche)... Oui, il aimait, il a toujours aimé causer un peu longuement. Le corps du discours pouvait être mince; mais l'abondance des introductions et la générosité de la conclusion allongeaient complaisamment la sauce... Petit défaut, ou manie...

En tout cas, s'agissant du Père Simon, il serait tout à fait injuste de traduire « sérieux » par « ennuyeux ». Combien plus serait-on dans le vrai en disant que nous l'avons toujours connu « consciencieux » et « équilibré »! Ce qui ne veut pas dire ni suggérer qu'il fut *médiocre*. Équilibré et médiocre ne sont pas synonymes, certes! Il y a des équilibres de tout niveau.

Il n'eut jamais besoin et ne chercha jamais à se surfaire. Il consentit simplement à être ce qu'il était, sans se grimer, et sans pleurer de n'être pas celui qu'il n'était pas. Un homme simple, ignorant toute sophistication. D'aucuns se sont extasiés devant la « malice » de son regard tel que nous le montre une de ses Photos. Et l'on a sorti le cliché; « malice paysanne »... En fait, il était myope! ... Malin? Dieu merci, on peut ne l'être pas sans pour autant être sot ou niais.

Non il ne fut jamais un homme à étincelles, et il n'a enrichi aucun marchand de poudre aux yeux.

Il fut mobilisé en 1918. Et même il goûta du combat... sans appétit spécial. Et ayant peu travaillé pour les Communiqués, il revint au Monastère, simplement, sans se soucier de rapporter aucun matériau qui pût lui servir à fabriquer un piédestal héroïque. Et il laissa au temps le soin de le transformer, peu à peu, sans bruit, en Ancien Combattant.

Comme tout un chacun il avait des idées. Il avait aussi « ses idées ». Et il lui arrivait parfois de confondre ses convictions avec des évidences. Car il savait s'entêter. Mince défaut... ou simple faiblesse.

Mais avec tout cela rien n'est dit... rien de l'essentiel que nous avons pu deviner à la fin de sa vie. Une fin de la même coulée que tout le reste. Il fut moine jusqu'au bout! Calmement. Sans phrase. Dans la paix du soir. Et le silence qui monte. Une fin qui n'eut aucune allure de sprint sportif. Il a tenu jusqu'au bout, sans soubresaut spectaculaire, sa vitesse de croisière religieuse. Il y avait longtemps qu'il attendait le débarquement. c'est à peine si l'on remarqua le moment où sa tête pencha dans la main du Seigneur.

Un saint? Si ce mot veut dire un ami de Dieu, il le fut certainement. Et comment souhaiter à un Moine d'être quelque chose de plus. Il n'y a pas de « plus »!

Le jour où il reçut le Sacrement des malades, il me dit avec un bon sou-

rire : « Compagnon de toute ma vie! »... C'est le dernier mot qu'il m'ait dit, et il n'est pas flamboyant. Pourtant, combien volontiers et profondément j'en fais une prière : « Ne permettez pas, Seigneur que nous soyons jamais séparés. »

T.D.



Dans son homélie, le Père Abbé (\*) a marqué les principales étapes de l'existence monastique du défunt :

*Le P. Simon faisait partie de la classe 18, la dernière qui fut mobilisée. Il eut le temps d'être gazé et s'il revint vivant c'est qu'un certain jour un gradé tint à le remplacer et fut tué. A l'armistice, dans sa joie et sa persuasion qu'il n'y aurait plus de guerre, il brûla, paraît-il, son livret militaire : « Plus de guerre, plus de guerre! » Puis, dès qu'il le put, il entra au noviciat le 14 septembre 1922.*

*Ordonné prêtre le 15 juillet 1928, il fut, un mois plus tard, envoyé à notre mission de Palestine où, au service de l'Eglise syriaque, il enseigna pendant deux ans à Jérusalem et deux ans au grand séminaire de Charfé (Liban).*

*En 1932, heureux de revenir à Belloc, il fut stoppé à Pau et chargé de l'avenir agricole de St-Léon. Il objecta que, bien que fils de paysan, il n'y connaissait rien. Le P. Abbé maintint sa décision et, vite après, le nomma supérieur de la maison.*

*Après une brève mobilisation en 39, il prenait en septembre 40 la charge de Maître des Novices qu'il assura jusqu'en avril 42, où, à nouveau, il devenait supérieur de St-Léon, un supérieur qui déjà se disait sourd et aveugle, mais qui entendait et voyait ce qu'il voulait...*

*Ainsi plusieurs fois il fit le va-et-vient entre Pau et Belloc, au gré de l'obéissance et des nécessités communautaires. Des moines plus brillants, il y en eut sans doute; mais pas peut-être de plus disponibles, de plus moines.*

*On le constata au cours de ses années de vieillesse : son ouïe et sa vue diminuant, il s'unit tant qu'il put au rythme de la communauté, s'acharnant à rendre de menus services, épuisant son reste de vue à la lecture spirituelle et faisant l'impossible pour être présent à la prière commune : à certains offices où un bref silence remplaçait le Gloria des psaumes, il arrivait que l'on entendit, du fond de la tribune des malades, la mélodie du P. Simon.*

*Les derniers jours, on l'a vu décliner. Il n'a plus quitté le fauteuil, puis il s'est allongé définitivement. L'avant-veille de sa mort, je l'ai vu encore, à l'appel de son nom, sourire; et je l'ai entendu prononcer : « Je remercie..., je remercie... »*

*J'ai tâché de compléter sa pensée : « Vous remerciez pour toutes les grâces reçues. »*

*— « Bo! — m'a-t-il dit — j'ai la pensée dans le désarroi. »*

*— « Accrochez-vous donc à Jésus-Christ. »*

*C'est ce qu'il a fait; et le jour de N.-D. du Mont-Carmel, il s'en est allé sur la montagne du Seigneur.*

*« Qui reposera sur la sainte montagne? — interroge la Règle de St-Benoît.*

*... Celui qui magnifie le Seigneur, agissant en lui. »*

X.D.





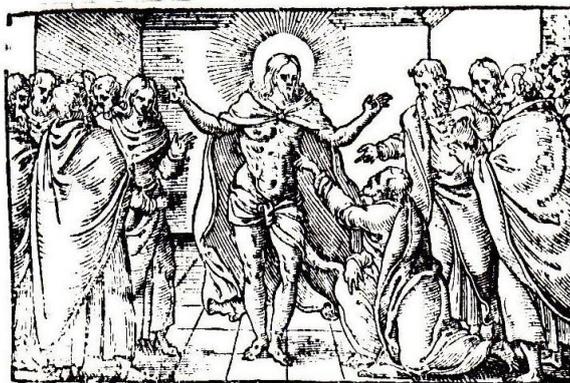
## II

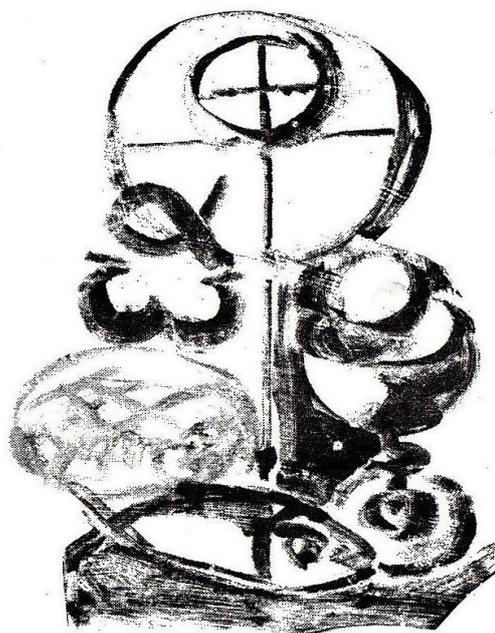
### Frère Joseph LERCHUNDY

Voici les renseignements que j'ai pu réunir au sujet de notre vénérable Fr. Joseph. Comme vous savez, il naquit à Orio dans une famille de paysans. Il fut conduit à Belloc par un coadjuteur de la paroisse, ayant eu connaissance de ce monastère par les personnes des environs qui s'y trouvaient déjà. Il avait alors 16 ans et travailla comme jardinier sous la direction du Fr. Jérôme, originaire d'Oyarzun et qui mourut à Jérusalem. Le P. Charles Campet, alors alumnus l'y connut. Le P. Charles nous racontait qu'à cette époque ils avaient à Belloc un grand âne (un quadrupède, bien entendu). C'était le Fr. Joseph qui l'utilisait le plus souvent. Le bon frère l'avait si bien dressé qu'à peine lui disait-il « la ! », l'animal s'arrêtait net et ne bougeait pas jusqu'à ce qu'il lui dit : « arre ! ». A la veille des expulsions, lorsque le P. Ignace Gracy se dirigea à Nino Dios avec un groupe de jeunes, le Fr. Joseph s'y joignit. Il avait alors 20 ans. N'ayant pu s'acclimater à Nino Dios, il demanda et obtint de revenir à sa famille religieuse d'origine qui venait de quitter Idiazabal pour s'établir à Lazcano. Lorsqu'en 1912 j'entrai à l'alumnat de Lazcano, le Fr. Joseph faisait son noviciat en compagnie de mon frère José Antonio qui comptait alors 21 ans. Ils avaient pris l'habit ensemble l'année précédente. Ils travaillaient tantôt à la cuisine, tantôt à la boulangerie, tantôt au jardin, tantôt à la lessive installée dans une barque sur le bord de la rivière et tantôt sur les montagnes des environs pour ramasser le bois et la fougère que réclamaient la cuisine, la boulangerie et la litière des vaches. Toujours habillés de la soutane monastique, des bas blancs et de gros sabots aux pieds, la faux sur l'épaule ils n'avaient pas honte de traverser

les rues de Lazcano et de Besain pour gagner les flancs de Murumendi ou de l'Esparru. On les admirait. A Nino Dios le Fr. Joseph travailla au jardin et dans les champs de luzerne.

En 1914, les jeunes français ayant été mobilisés, il fut envoyé à Pau avec le P. Fulgence. Tous les deux finirent par s'entendre; car le Fr. Joseph était un excellent religieux, bon travailleur mais entêté dans ses idées que le P. Fulgence apprit à respecter. Lorsque le séminaire abandonna Belloc et que les moines eurent pris possession de la maison, le Fr. Joseph vint à Belloc comme jardinier. Et plus d'une fois j'ai fauché en sa compagnie les prairies du monastère, sans oublier celle de Santchet. Le Fr. Martin Arza voyant que c'était un travail dur, acheta une faucheuse, fit un essai qui donna un excellent résultat. Le P. Ignace qui n'avait pas donné l'autorisation obligea le Fr. Martin à rendre la machine. Martin furieux porta sur nous cette sentence: « Zuek asto sortu, asto bizi eta asto ilko zerate » (Vous autres, vous êtes nés ânes, vous vivrez ânes et vous mourrez ânes). C'est lui qui planta les acacias sur la montagne de Bardos, face au monastère. Il fut aidé dans ce travail par des aspirants petits convers, entre autres le Fr. Tiburcio Galparsoro et un neveu du Fr. Martin Arza. Il avait au jardin une pépinière d'acacias et de noyers. Les noyers furent plantés par moi en compagnie du P. Joseph Sassus, le long de la route qui monte du moulin. Ils périrent tous. « C'était un terrain qui ne leur convenait pas » explique le Fr. Joseph. Mais les peupliers que nous plantâmes le long de la Joyeuse donnèrent un excellent résultat. Il y a au moins 30 ans qu'on les a coupés. Le Fr. Joseph vint définitivement à Lazcano après la grande guerre et fut notre jardinier. Maintenant il ne travaille plus. C'est un excellent vieillard qui a l'art de se soigner sans l'aide de personne : mange bien, dort bien et a fait sa petite promenade au jardin lorsqu'il fait beau, au cloître lorsqu'il pleut, entend la messe du soir tous les jours. Il y a trois ans, un jour de grande promenade, on était en train de dîner dans un restaurant de Larraitz, au pied du Txindoki. On était de bonne humeur et nous dûmes au Fr. Joseph : « Fr. Joseph, vous arriverez certainement jusqu'à cent ans ». — En mangeant ainsi tous les jours oui », fut sa réponse.





*pain  
de vie*

Si quelqu'un espérait trouver dans les lignes qui suivent quelque article « technique » sur l'Eucharistie (un de plus), je lui dirais honnêtement : « N'entrez pas ! Vous vous trompez de porte. *Corde Magno* est une petite revue « populaire », sans prétention magistrale. Quant au rédacteur de ces pages, s'il ne manque pas hélas ! de suffisance, il reconnaît sans peine aucune, que sa compétence n'atteint pas, tant s'en faut, les dimensions de son ambition. Il est probable, d'ailleurs, qu'il n'est pas le seul dans ce cas...

On ne trouvera ici que de simples remarques mises bout à bout plus qu'ordonnées : échos d'une longue causerie faite à une centaine de personnes de la campagne se préparant au Congrès Eucharistique de Lourdes. Des chrétiens « populaires », en majorité des « bonnes femmes », vivant sérieusement leur foi en l'Eucharistie, mais exposées comme tout le monde à une certaine routine « sociologique » comme on dit aujourd'hui. D'où l'utilité, voire la nécessité de raviver le sens profond du Mystère chrétien en sa source.

En fait nous avons surtout cherché à expliciter le premier des deux objectifs (distincts quoique inséparables), assignés par notre Saint-Père Jean-Paul II à ce Congrès de Lourdes. Parlant aux membres du Comité Organisateur, le Pape a fortement mis l'accent sur les deux points suivants :

I) « Faire mieux comprendre la place centrale de l'Eucharistie dans l'Eglise. »

II) Rechercher le renouvellement profond des personnes et peu à peu le renouvellement du monde par l'engagement résolu de revivre, dans les relations effectives de justice, de paix et de miséricorde, l'amour reçu de Dieu. »

Cet appel adressé aux membres du Comité Organisateur peut paraître surprenant par son caractère élémentaire : n'est-ce pas enfoncer solennellement une porte ouverte ?... Peut-être bien. Mais le Pape sait mieux que personne qu'il ne suffit pas qu'une porte soit ouverte, pour qu'il n'y ait pas à surveiller ce qui passe ou cherche à se « faufiler » par cette ouverture.

D'abord donc, le sens de l'Eucharistie, et ensuite la mise en œuvres de notre foi en cette Eucharistie. Certains indices pourraient laisser croire qu'aux yeux de quelques-uns, il eût été préférable de renverser l'ordre des deux buts assignés, en mettant en avant et en premier la partie « sociale » ou « politique » du programme de ce congrès. Et certes, qui, plus que Jean-Paul II sait et sent dans son cœur et dans sa chair l'importance de ces questions ? Et pourtant ce Pape « polonais » n'a pas obéi aux appels douloureux du sang, mais à ceux de la foi...

En tout cas, les personnes avec qui j'ai « échangé », elles, se sont penchées avec moi sur le premier point : « la place de l'Eucharistie dans l'Eglise ». Et dans toute vie qui se veut chrétienne, même si cette vie se déroule dans la plus totale « impuissance sociale », dans l'inefficacité et l'inutilité « historique » apparemment absolues.

Voici donc, prises d'un peu partout et parfois copiées textuellement, des témoignages et des réflexions. C'est une mosaïque. Les éléments, me semble-t-il sont bons. Leur ordonnance et agencement sont certainement plus discutables. Mais peut-être, pris tels quels, pourront-ils aider quelques âmes désireuses de mieux vivre leur foi.

D'entrée de jeu s'impose à nous une constatation troublante. J'en prends l'expression sous la plume d'un Théologien belge, le R.P. Grandjean, dominicain : « Nous avons peine à l'admettre, mais le fait est indéniable : la plus énigmatique des réalités chrétiennes, celle qui alimente la vie spirituelle des croyants est aussi la plus méconnue... Le peu qu'il en sait apparaît à l'incroyant (et au peu ou mal-croyant) comme une raison évidente de rejeter toute possibilité de foi en elle et en tout le reste, puisque tout le reste y est lié. Il s'agit, on l'a bien compris, de la Présence réelle du Christ dans l'Eucharistie, incompatible avec le « bon sens », au point que le plus bienveillant des hommes pourrait, sans avoir à se reprocher aucune injustice, douter du bon sens de ceux qui y croient. Un athée intelligent, peut admettre que des hommes aussi intelligents que lui, croient à l'existence de Dieu. Plus difficile déjà apparaît la foi en la divinité de Jésus-Christ. Mais en tout cas, notre athée n'ira pas plus loin. Que ce Dieu fait homme soit réellement présent quand on ne voit que du

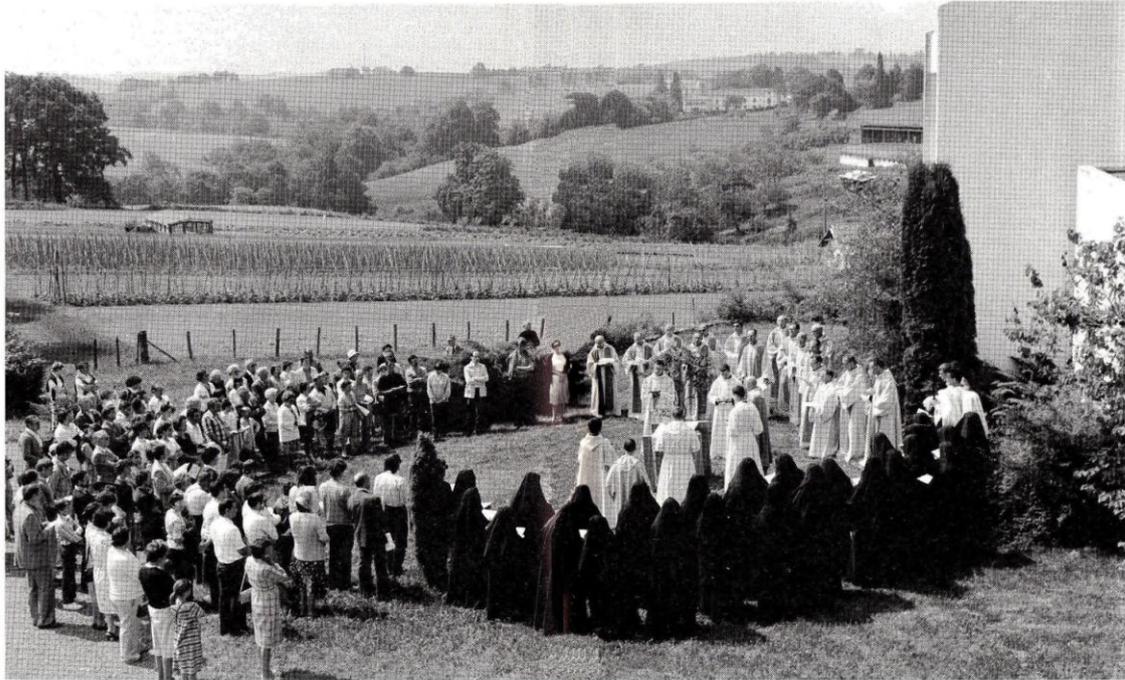
pain, que par l'emploi de certaines formules ce pain voit sa substance disparaître, en gardant tout ce qui le fait connaître comme pain, pour en accueillir une autre qui est le Corps du Christ, le Christ Vivant,... c'est proprement impensable et scientifiquement irréalisable... Le chrétien ne peut s'étonner de tels jugements. Quand Jésus parla pour la première fois d'une nourriture qui serait sa chair, son auditoire se dispersa, doutant sans doute de son équilibre mental. Le Christ ne dit pas un mot pour retenir son public. Ce soubresaut de la raison rejoignait d'ailleurs la même réaction provoquée chez Nicodème par l'annonce de la naissance baptismale: « Comment est-ce possible ? » « Comment peut-il nous donner sa chair à manger?... Ce qui est impressionnant, c'est que Nicodème a bien vu qu'il s'agissait d'une *vraie naissance*, et la foule a bien compris qu'il s'agissait de *vraiment manger la chair* du Christ.

Oui, mystère déroutant pour la raison. Et pourtant, vérité centrale pour la foi: rendez-vous de toutes ses richesses, de ses lumières, mais aussi de ses difficultés: mystère de foi et signe de contradiction. Et peut-être sommes-nous trop facilement portés à croire que nous échappons à cette épreuve, et que nous « mettons à la raison » le mystère en nous lançant les yeux fermés dans la « dévotion » à cette même Eucharistie. Dévotion évidemment fondamentale dans une vie chrétienne, mais enfin dévotion plus ou moins vague, comme tant d'autres, hélas ! « Or, écrivait le Père Lacordaire, gardez-vous surtout de considérer l'Eucharistie comme une dévotion, fût-ce la première, ni comme une prière fût-ce la plus sublime « Ajoutons: ni comme une représentation archéologique d'une réalité qui se déroula il y a quelque deux mille ans. Ni même comme une cérémonie liturgique... « L'Eucharistie, reprend Lacordaire, c'est la Rédemption même, en personne; c'est le Christ en chair et en os. »

Nous croyons cela, bien sûr. Du moins nous le croyions sans peine comme sans hésitation. Mais voilà que le Concile est passé par là-dessus, et surtout des « théologiens » refaisant plus ou moins leur concile à la couleur de leur théologie, et soulevant autour de la foi des fidèles des poussières, parfois épaisses, et semant dans les âmes plus de désarroi que de lumière et de chaleur. Ces âmes, il faut les rassurer et les affermir dans leur conviction de toujours en une Eucharistie inébranlée.

Redisons-le: l'Eucharistie est le cœur de la vie chrétienne, le sommet de l'œuvre de Jésus-Christ. Je le lis sous la plume d'un maître liturgiste: « Chaque Messe réalise comme en raccourci tout l'objet du Culte chrétien, et les autres rites ne sont que des préparations ou des conséquences de cet acte essentiel, ils ne font que mettre en lumière tel ou tel aspect de l'unique mystère que chaque Messe exprime et accomplit dans sa totalité. » (Dom Vagaggini).

Beaucoup sans doute diront: « D'accord. De confiance. Les yeux fermés. Sans chercher à comprendre. » Ne nous hâtons pas de canoniser une telle foi. Est-elle parfois autre chose que de paresse habillée de livrées « mystiques »?... L'intelligence n'est pas donnée à l'homme ni au



*Fête-Dieu 1981 à Belloc*

chrétien pour qu'ils la laissent au vestiaire du Temple. Il n'y a pas de foi authentique sans intelligence. Exiger pour cette dernière une place excessive empoisonne la foi. Mais lui refuser sa place légitime est un autre poison; et les deux sont mortels.

Risquons donc à notre humble niveau un schéma affreusement sec, mais qui malgré un langage tout à fait inadéquat (il le sera toujours inévitablement...) pourra peut-être aider quelqu'un à situer le mystère eucharistique dans l'ensemble de sa foi chrétienne. Pour cette recherche, la « philosophie », la raison « nue » nous seront d'un faible secours. Et combien plus la Physique et la Chimie qui demandent parfois à intervenir dans un débat où elles ne sont vraiment pas chez elles: l'Eucharistie nous situe dans le domaine de la foi. Hors de là, elle est absolument dépourvue de sens.

Est-ce là un appel à la confiance « aveugle » ? Redisons au non-croyant qu'assurément pour celui qui n'a pas confiance, la confiance des autres paraît aveugle. Toute confiance va plus loin que ses justifications rationnelles (sinon raisonnables...) Celui qui n'en connaît que ces justifications sans en partager l'élan ne peut y voir qu'un aveuglement. Dans ce sens, l'amour lui aussi est aveugle: c'est un dépassement du mesurable, du pondérable. Mais cela dit, ajoutons que la confiance et l'amour ont aussi leur « logique », leur lumière; leur certitude n'a rien à envier à celle de la science. « Le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas ». Or, précisément, l'Eucharistie est une « histoire » d'amour et non un « problème » à résoudre en accord avec les « exigences » de la raison. Un Fait d'Amour. Venant de Dieu qui est l'Amour même, elle ne pouvait être autre chose. « Tu nous a faits pour Toi, Seigneur ». Pour Toi c.a.d. pour nous unir à Toi.

L'amour ne fait rien qu'en vue de l'union; c'est son seul programme, son seul rêve. Et l'Eucharistie n'est pas autre chose; c'est une union au Christ. Et cela a l'air très clair.

En réalité c'est un abîme insondable. Essayons pourtant !  
De quelle union s'agit-il ? Il y en a de bien des sortes.

Une union « morale » ? Celle qui soude tous les membres d'un groupe autour d'un chef prestigieux, « adoré ». Que l'on songe par exemple aux « Grognards » de Napoléon... Mais nous sommes encore bien loin de compte; au niveau de l'« *Imitation* de Jésus-Christ » ; Et certes, ce n'est pas rien ! Mais...

Union physique ? Celle que réalise par exemple la manducation ? Mais dans ce cas, l'autre, l'aimé, c'est-à-dire la nourriture disparaît, absorbée, supprimée. Ce n'est pas de l'amour : ça en est presque le contraire.

Bref, sans entrer dans l'interminable série des unions dont nous pouvons avoir l'expérience et qui ne nous éclaireraient guère, disons que l'Évangile, que Jésus nous orientent dans une autre direction : celle de l'union « vitale » : l'union que la vie réalise entre deux vivants, et plus

profondément l'union qui réalise l'unité de vie entre deux vivants. Jésus nous parle de vigne, de greffe, de sève, de levain. Termes inadéquats pour suggérer en mots humains l'inexprimable divin. La vie est inexprimable. Elle est faite, non pour être dite, mais pour être... vécue ! La vie n'est qu'un fait. Et nullement une conclusion logique de quelque autre principe qu'elle-même et que l'amour.

Dieu nous avait faits vivants, unis à Lui, dans son amour. Cette union c'est nous qui l'avons rompue. Rupture qui risquait bien d'être la déroute définitive de l'amour. Dieu ne s'y résigne pas. Parce qu'il nous aime toujours, il reprend son œuvre, la même, et toujours dans la même ligne (Il n'en a pas d'autre) : celle de l'Amour cherchant coûte que coûte l'union avec nous. Cette « reprise » de Dieu culmine dans un chef-d'œuvre prodigieux, une réussite absolue : l'Homme-Dieu, Jésus-Christ. Cet Unique *est* Dieu-et-Homme. Il *est* l'Union ; la Ré-Union de Dieu et de l'homme. Non un quelconque mélange ou alliage, mais une *Unité*. Sans « confusion » des éléments, mais aussi sans leur « séparation » comme chante l'Eglise en la Fête de l'Epiphanie.



Cas unique sans doute, cette « réussite » du Christ pourrait-elle devenir la nôtre ? Rêve chimérique, et de toute apparence absurde. Rêve pourtant tenace ! Nous sentons bien qu'Il *EST* le Salut et la *VIE*. Pour être des Sauvés et des Vivants il nous faudrait devenir... Lui ! Mais qui peut devenir Dieu ? L'Incarnation du Verbe de Dieu va nous fournir une réponse stupéfiante et nous indiquer la Route à prendre pour cette invraisemblable aventure. Une route humaine, à notre portée : c'est l'humanité de Jésus, visible, charnelle, son Corps vivant, à notre portée immédiate. « Seul le Corps du Christ, nous dit Saint Augustin, vit de la Vie du Christ. Tu veux vivre de cette vie ? Mets-toi dans son Corps. »

Mais est-ce donc possible ? « Entrer » dans la vie de quelqu'un, vivre *réellement* de la vie d'un autre, est-ce même imaginable ?... Imaginable, certainement pas. Aussi me répondra-t-on : à cette vie du Christ, on peut du moins s'unir par la Foi et par le désir. Et certes cette réponse est bonne. Mais combien insuffisante !

Bonne, cette réponse, car sans la foi, toute union et toute Communion sont mutilées. Et même cette dernière se dégraderait en une sorte d'anthropophagie « sacrée » et magique.

Pourtant cet appel à la foi et au désir ne suffit pas. Car, pour *vivre* réellement, il ne suffit pas de croire à la vie, ni de la désirer. Il ne suffit pas de *vouloir vivre*, il faut... vivre ! Je dirais grossièrement : il faut passer de la Psychologie à la Biologie. La foi n'est pas un principe de vie, sans plus. Elle est un fruit de la vie. Le Corps du Christ ne vit pas de Foi... C'est pourquoi Jésus nous dit : « Mangez ! Buvez ! » Ne vous contentez pas de croire, encore moins de savoir. Communiez. A Moi ! Avec Moi, car on n'est de moi, chrétien qu'à ce niveau.

Mystère de foi ? Oh ! combien ! Mais *réalité*. « Par la communion, écrit un Théologien, il existe entre le Christ et nous une liaison (!) à laquelle il n'y a que les liaisons divines, trinitaires qui soient comparables. » Et, dans une Revue fort savante, je lis sous la plume d'un Jésuite, le R.P. Lyonnet : « Il n'est pas question d'imiter une personne comme on imite un Saint ou un Héros, mais en toute vérité d'accueillir la *vie même* de Dieu, par Jésus-Christ dans l'Esprit. Et c'est encore Saint Augustin qui a le mot de la fin : « Il devient un avec nous Celui qui est Un avec son Père. « Telle est la profondeur de son Nom : Emmanuel, Dieu avec nous. Aucune parole dite ou écrite ne pourra que suggérer cela ; de Très loin !! Mais un acte peut désormais le réaliser : la Communion sacramentelle.

Ajoutons une chose importante : l'Eucharistie est principe de vie personnelle, mais aussi principe commun de vie commune de tous les hommes : on dit Ame de l'Eglise. Pourtant prenons garde. L'Eglise se compose de fidèles, mais elle est bien plus qu'une simple collection d'hommes cimentée par un ensemble de croyances et de règlements. Ces croyants sont unis entre eux, par un principe positif de vie qui leur est *COMMUN*. C'est la réalité du Christ. Sa vie est la nôtre, nous lui sommes incorporés, nous sommes son Corps. « Une puissance réelle existe qui anime et domine cette vaste unité vitale, y insère l'être individuel, et le fait participer à la vie commune et l'y maintient : le Christ. » (R. Guardini).

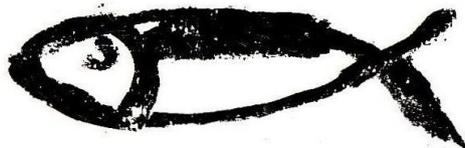
C'est par l'Eucharistie qu'il fait cela et c'est cela l'Eucharistie. Elle est à nous. Elle est pour nous. Mais aussi pour tous. Cette divine solidarité nous oblige à jouer le même jeu, à œuvrer à la même tâche que Jésus. Tous ensemble. Nous n'avons pas à nous y mettre, mais seulement à ne pas nous détacher. C'est le Salut du monde.

Ceux qui auront eu la patience de parcourir ces modestes pages pourront s'étonner de n'y pas rencontrer d'allusion à une foule de « questions » qui se lèvent comme à l'envi autour et à l'intérieur du

mystère eucharistique : Eucharistie et Sacrifice-Eucharistie et Eglise ministérielle-Marie et l'Eucharistie-Eucharistie et œcuménisme et mille autres « problèmes »... Loin de les rebuter, la vertigineuse profondeur de ce monde a comme séduit les « spécialistes » de ces abîmes. Et en d'innombrables « ateliers », « sessions », « carrefours », « séminaires » et autres « symposiums » ils nous ont livré le fruit de leurs recherches. Il n'est que de les admirer de confiance, car la plupart d'entre nous ne peuvent aventurer leurs pas dans ces labyrinthes.

D'autres, hélas ! se croyant aussi qualifiés que les premiers (ou plus !) nous ont abreuvés de pirouettes plus ou moins phénoménologiques. De la haute voltige, sans filet, parce que sans danger... pour eux. Mais le peuple de Dieu, le « petit peuple » qui attend autour de la table, n'a guère trouvé sur elle que des « pierres ». Or, il réclamait du pain... Eh ! bien pour lui et pour tous l'invitation du Seigneur retentit, toujours la même : « Venez ! Mangez mon pain ! Buvez mon vin. »

A partir de cet appel, l'Eglise sans cesse se remet en marche, refaisant toujours les mêmes gestes, sans jamais les répéter : comme fait l'Amour. Ces deux gestes se ramènent tous à l'Adoration et à la louange.



### **L'Adoration.**

Dans un Cantique qui a tenu l'affiche durant plus d'un siècle (il faut le faire), le poète A. de Ségur nous faisait prier :

« Le Ciel a visité la terre  
Mon bien-Aimé repose en moi !  
Du Saint amour c'est le mystère  
O mon âme, adore et... tais-toi. »

« Il n'y a de bon que le dernier mot », me disait quelqu'un. Bien sûr, cela fait un peu « berceuse »... Le romantisme du Lac ! On n'aime plus guère ces soupirs, larmes et autres transports.

A ce romantisme du texte, Ch. Gounod ajoutait celui de sa musique. Et une fois de plus on murmure un peu dédaigneusement : « Ce n'est pas ce que Gounod a fait de mieux ! » Admettons. A-t-on fait tellement « mieux » depuis Gounod ?... Ce qui est certain, c'est qu'on a fait « autrement ». Ce « on » représente souvent une nuée de poètes et de musiciens qui ignorent le « mieux » et le « moins bien », étant toujours égaux à eux-mêmes...

Bref, A. de Ségur nous donne un conseil qui mérite d'être suivi : Adore et tais-toi. L'adoration silencieuse est certainement l'une des dimensions authentiques de la piété chrétienne eucharistique...

### La Louange.

C'est l'autre dimension que le Congrès de Lourdes dessinera fortement : La Louange publique. Bien avant Gounod, l'auteur du *Lauda Sion* Nous appelait à chanter l'Eucharistie « in hymnis et Canticis ». Il n'est pas besoin de traduire ce latin pour comprendre qu'il ne nous invite pas au silence, même adorant.

L'auteur du *Lauda Sion* est sans doute Saint Thomas d'Aquin. Pas romantique du tout. Celui qui mit en français et en vers son latin, on m'affirme qu'il se nommait Fénelon :

« Par les chants les plus magnifiques  
Sion, célèbre ton Sauveur...  
Redouble aujourd'hui pour lui plaire  
Tes transports, tes soins empressés.  
Tu n'en pourras jamais trop faire,  
Tu n'en feras jamais assez. »

Je reconnais volontiers que la qualité de ces vers ne mérite pas que l'on gaspille le marbre ou le bronze pour les graver dessus. Et cependant, tels qu'ils sont, bien oubliés, ils irritent encore certains lecteurs qui les trouvent trop « triomphalistes » : surtout les deux derniers. Le triomphalisme est très mal porté. Il existe, en effet des nostalgiques des Catacombes qui ramèneraient volontiers l'Eglise à l'ombre ou même à la nuit de ces saintes cavernes. Leur théologie a des relents de spéléologie.

Refaisons surface ! Il peut y avoir sans doute un triomphalisme agressif et provocant : il est généralement niais... Mais le silence aussi peut cacher comme une honte de se montrer, de se faire pardonner son bonheur. Car c'est de bonheur qu'il s'agit et de reconnaissance. Au fond, il s'agit d'amour. C'est encore Saint Augustin qui nous donne le mot de la Fin : Amantis est cantare : l'amour a besoin de chanter !...

Chantez donc, bonnes gens ! Et si j'ose me permettre une prière : Vous, théologiens ne gênez pas la musique. Aidez-là. C'est une tâche souvent délicate. Elle ne saurait être que le fruit de multiples vertus : celles-là mêmes que requiert une authentique charité chrétienne. Leur coopération doit réaliser un équilibre difficile à établir, et plus encore à maintenir :

un silence prudent qui ne soit pas trahison et  
un zèle ardent qui ne cache aucune agressivité orgueilleuse.  
une discrétion qui ne camoufle aucun maquignonnage sournois ;  
ne pas accabler l'autre en lui demandant trop, trop vite,  
ni le frustrer en lui refusant une part de la vérité : il ne pourrait que flairer un piège... Nous savons que le Maître nous a prescrit le « Oui; Oui. » « Non; Non. »

Mais il y a le ton ! Et nous nous trompons bien souvent sur celui-là qui est en face de nous. Voici un trait bien révélateur. Je l'ai lu sous la plume d'un essayiste de nos jours ; il nous rappelle une règle d'or : tenir compte de l'autre : l'un de mes amis ayant longtemps vécu en Islam avait un fils d'une douzaine d'années lié d'amitié avec un jeune musulman de

son âge. Un jour il le fit entrer dans une Eglise, et avec l'aisance de tous les catholiques; spécialement ceux de race latine face aux plus insondables mystères de leur foi, il entreprit de le renseigner non seulement sur les peintures et les sculptures qui rendaient l'édifice si différent d'une mosquée, mais encore sur la Présence réelle signalée par une lampe brûlant devant le Tabernacle. L'enfant musulman avait écouté sans broncher les explications relatives aux Saints... mais quand il fut question de la Présence réelle, il secoua la tête, incrédule. Montrant le tabernacle à son compagnon :

— Tu dis que Dieu est là ?

— Oui.

— Tu ne le crois pas.

— Mais si!...

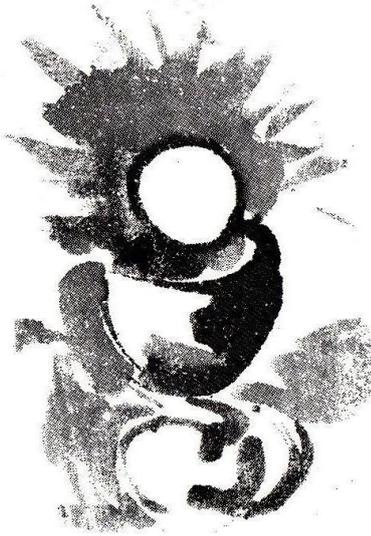
— Non Car moi, si je me disais que Dieu est là, et si je le croyais, je ramperais vers lui en tremblant et en nettoyant le sol avec ma langue.

Cette historiette ne « prouve » rien... sinon que, pour un même témoignage, les formes varient et doivent se diversifier.

Allons donc à Lourdes. Pour nous y taire et adorer ? Sans aucun doute.

Pour chanter et proclamer le Seigneur ? Sans complexe, par amour de Jésus-Christ.

Th. Dassance O.S.B.





## *pour l'année Saint-François*

« Saint François n'a que des amis », c'est la toute première phrase d'un livre sur St François. « Que des amis ? »... Tant mieux ! J'avoue cependant que cette unanimité m'inquiète un peu. Aimer St François, c'est aimer ce qu'il a aimé, comme il l'a aimé ; communier à son amour du Seigneur...

Non, beaucoup hélas ! n'aiment pas le *vrai* St François ; ils en aiment un autre. Il y a en effet un St François populaire, très superficiel : un saint facile, clair, chantant, voire dansant !... En somme, un saint pas compromettant, pas dangereux.

Le mystère de François est très profond ; très simple si l'on veut, mais Jésus aussi est simple, et cependant quels abîmes ! Quelles richesses inépuisables ! Tel François. Nous allons le regarder quelques instants, d'un regard plein d'amour, mais aussi d'un regard lucide : il est un maître, moins par ce qu'il dit, que par ce qu'il fait, par sa vie vécue.

Une vie courte : François est mort à 44 ans. Cette vie : apparemment un peu fouillis, même pagaille. Un poète exquis, un peu excentrique, un peu bohème, un peu fou : l'homme qui parlait aux oiseaux, aux poissons, aux loups, aux bandits... En fait, une vie très ferme, une vie très concentrée. Une idée fixe, presque une obsession, un envoûtement.

Je ne trouve que St Paul à lui comparer : même tempérament de feu, avec quelque chose de plus tendre, mais aussi ferme, et surtout cette rencontre brûlante un jour, de Jésus sur sa route... Pour toujours ! jusqu'au calvaire, jusqu'aux stigmates de l'Alverne !

Ce François est moins populaire : le seul vrai.

Vous connaissez le cadre dans lequel se déroule cette étonnante histoire. Cet homme de charité, de *paix*, naît, vit et meurt dans le fracas des armes. Guerre en Allemagne, en Italie, en Orient, à Assise, à Pérouse, je ne pense pas qu'il y ait eu un seul jour de paix complète durant toute cette vie.

Cet amant éperdu de la *pauvreté*, naît dans une société, dans une Eglise pourrie par la fièvre et la recherche du luxe, de la richesse à tout prix. De plus, ce pauvre naît riche !... Un gros et riche drapier, son père Pierre Bernardoné ! Un berceau plus que confortable ! Ceci se passe en 1182.

Et de cette richesse, et de ce confort, François va en profiter jusqu'à ses 20 ans. C'est la course au plaisir : François y tient la première place, à une bonne distance devant ses compagnons. Grand organisateur de festins et de mascarades, passionné de musique et de chansons, il parcourait les rues d'Assise, très tard le soir, scandalisant les bourgeois par ses frasques. Mais — et ceci est important — il est bruyant mais noble ; chahuteur, mais pur : la boue n'est pas franciscaine. Il est spontanément magnifique. C'est lui qui paye toujours. Un cœur de roi ! Sa mère lui dira, un peu fâchée, mais avec une pointe de fierté : « François, on dirait que tu es un fils de Seigneur ! »

Mais, que tout cela est creux ! Et François rit souvent pour ne pas pleurer. Et c'est pour remplir tout ce vide qu'il va essayer de se jeter dans la guerre.

Contre Pérouse d'abord. Cela ne donne rien... qu'une maladie assez mystérieuse. Contre l'Allemagne ensuite. Cela ne donne rien non plus... sinon une seconde maladie. Mais il comprend que le Christ l'appelle ; et il dit comme Paul : « Seigneur, que voulez-vous ? » — « Retourne à Assise ! » Et c'est le retour... Et c'est le baiser au lépreux ! Et tout cela dans une « joie extravagante ».

Et la lumière définitive sur les desseins de Dieu lui arrive en 1206 — 24 ans — dans la petite église de St Damien. Le crucifix devant lequel il prie lui parle : « Va, François, répare ma maison qui croule. » Croyant qu'il s'agit de la chapelle délabrée de St Damien, François puise largement dans la bourse paternelle. Mais le père se fâche, dénonce son fils prodigue devant l'évêque... Et vous connaissez le geste de François : il se met tout nu, jette son habit à son père, et, pendant que l'évêque le couvre de son manteau, il murmure : « Je pourrai enfin dire : *Notre Père qui es aux Cieux...* »

François vient de s'embarquer pour une aventure, qui dure encore.

Cette aventure revêtra chez François deux formes principales : la prédication et la fondation de l'ordre qui porte encore son nom et son esprit.

François prêche. A peine converti, il entend un jour, dans l'église de la Portioncule, ce texte de l'Evangile : « Allez ! Enseignez toutes les nations. N'emportez avec vous ni or, ni argent, ni monnaie, ni besace, ni deux tuniques, ni sandales, ni bâton. » Ce texte bouleverse François. Il le met en pratique littéralement. Une prédication folle ! On l'écoute. On le suit. Les premiers compagnons se joignent à lui. Il les envoie deux à deux par les villages. On les prend pour des saints ou pour des fous... ou les deux à la fois. On les maltraite, on les lapide. A leur retour François les met en prière, leur sert des raves au lieu de pain. Ainsi naquit l'ordre franciscain.

Disons-le en passant, un tel genre d'existence, une telle liberté d'esprit et d'allure pouvait exposer François à de très graves tentations. Des caractères de cette trempe, de cette audace sont d'ordinaire extrêmement indépendants. N'ayant rien

à perdre, ils bravent toutes les conventions sociales, bonnes ou mauvaises, ils brisent tout sur leur passage : c'est de la graine de révolutionnaires et même d'anarchistes. A l'époque même de François, nous voyons ainsi de multiples sectes de réformateurs qui ne font qu'ajouter au mal et au scandale.

François, lui, reste en équilibre. Pourquoi ? par son esprit héroïque d'obéissance à l'Eglise. Aux moindres autorités de l'Eglise. Nous lisons dans son Testament ces lignes sublimes : « Le Seigneur m'a donné et me donne encore une foi si grande dans les prêtres qui vivent selon la règle de la sainte Eglise romaine, que, même s'ils me persécutaient, j'aurais recours à eux. Et si je possédais une sagesse comparable à celle de Salomon et si je rencontrais de pauvres petits prêtres dans les paroisses où ils demeurent, je ne voudrais pas prêcher contre leur volonté. Et ceux-là et tous les autres, je veux les révéler, les honorer et les aimer comme mes maîtres. Et je ne veux pas voir leur péché, parce que je discerne en eux le Fils de Dieu et ils sont mes supérieurs. »

On reste rêveur devant un tel texte... mais quelle leçon sur l'Eglise !

Admirable dans son ministère de prédicateur, combien plus étonnant encore sera son esprit d'obéissance dans son œuvre de fondateur d'ordre ! Etonnant et proprement martyrisant.

Il n'a encore que onze compagnons et un simple projet de *règle* : son premier soin est de la présenter au pape. Plus tard, quand il fallut donner une forme définitive aux Constitutions de l'Ordre, St François, dont l'esprit tout d'invention, de liberté, de dénuement absolu, répugnait invinciblement aux contraintes d'une organisation méthodique, St François accepta des concessions qui lui furent infiniment dures et mortifiantes. La plupart des articles qui lui étaient les plus chers étaient corrigés, modifiés, jusqu'à en être altérés ou simplement supprimés. Les paroles de l'Evangile sur la mission des apôtres qu'il avait entendues en l'Eglise de la Portioncule et qui avaient été pour son âme et sa vie la lumière montrant la route... Ces paroles qui avaient été l'embryon même de son œuvre, ces paroles qu'il avait méditées jusqu'à en faire sa chair et son sang, St François les vit biffées, exclues de sa règle. C'était lui arracher le cœur même. Et, de fait, depuis lors, il ne mena plus qu'une vie mourante. Vraiment la naissance de ses enfants lui a coûté la vie !... Mais il ne cesse pas de se soumettre jusqu'à à la fin. Il ira même, donnant un exemple extraordinaire d'humilité, jusqu'à se démettre de sa charge de Supérieur général, pour redevenir simple frère, obéissant avec la ferveur d'un novice au frère Gardien, ou, à défaut de celui-ci, au religieux qui l'accompagnait, quel qu'il fût.

C'est l'épreuve du Calvaire ; c'est le sens des stigmates de l'Alverne. Ce sera aussi la source et la signification de la joie franciscaine. Car il ne faut pas s'y méprendre : comme l'écrit un grand évêque, « Il y a des gens sensibles au message de François pour essayer d'en faire un message humain. Ils lui ont volé son feu et ils ont cru le conserver entre leurs mains, intact. Ce n'était plus que des charbons éteints. Car François allumait son flambeau à un foyer dont on ne peut le séparer sans l'éteindre.

St François est pauvre, mais de la pauvreté de Jésus-Christ.

St François est heureux, mais de la joie de Jésus-Christ.

St François aime ses frères, mais avec le cœur de Jésus-Christ.

Toute autre manière de l'entendre est mensonge. Toute petitesse, toute pau-

vreté, toute paix, toute joie, tout amour qui ne procèdent pas franchement de cette source, ne sont pas franciscains.

Toute prédication, tout appel à ces valeurs aujourd'hui si désirées, sont vains, s'ils ne savent d'où elles viennent et où elles vont. Bien mieux, elles peuvent égarer. »

Certes, François avait reçu un tempérament gai ; il a aimé la plaisanterie et même la galéjade méridionale. Mais on commettrait une énorme erreur en croyant que chez lui la joie fut toujours spontanée. Elle fut souvent une conquête de la volonté, la forme parfaite de la foi et de l'amour ; une réaction héroïque de toute l'âme contre la tristesse envahissante. Il a souvent chanté — écrit un auteur lucide — pour ne pas pleurer, parfois pour ne pas désespérer.

Pour ne rien dire des souffrances physiques extrêmes qu'il eut à subir, il y aurait un redoutable chapitre à méditer sur les souffrances intimes, les tentations exceptionnelles que François dût combattre. Des tentations d'une telle violence qu'il se voyait obligé de s'éloigner de ses frères pour ne pas les affliger par la vue d'une souffrance qu'il lui était impossible de dissimuler.

Il y eut donc chez François un tempérament heureux. Mais sa joie est aussi et nécessairement, la résultante d'une action énergique et quelquefois d'une lutte acharnée. Il aimait à se dire le « fou » de Dieu ; mais cette folie était une science, la science divine de la Croix.

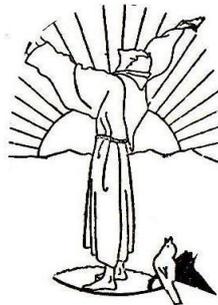
Allons-nous dire donc, que la pénitence est la grande vertu franciscaine ? — Non, la grande vertu de François, comme de tout chrétien, c'est l'amour. Toutes les autres vertus — et singulièrement la pénitence — n'ont qu'un but : libérer les routes de l'amour. L'homme est un être encombré, obstrué par lui-même, par l'égoïsme. Rien n'y est plus à sa place. L'amour y est bloqué. C'est le rôle de la croix de remettre les choses à leur place : celle que Dieu même avait établie. Il est manifeste que, chez François, cette restauration de l'homme a atteint un tel point de perfection, que les choses mêmes, toute la nature, les animaux ont renoué avec lui les relations du paradis.

C'est un saint extraordinaire, étrange, sublime, démesuré... dans la plus stricte obéissance.

Et je pense que l'essentiel de son message pour nous, c'est un appel à la libération, à la vraie liberté. De bons religieux, des chrétiens honnêtes, des hommes sages, c'est sans doute trop peu pour sauver le monde : « Dieu vous fera honte, disait St François aux savants de son Ordre, avec votre science et votre sagesse, et j'ai confiance dans les jugements de Dieu, qu'il vous punira et que vous reviendrez à votre véritable état religieux, *malgré vous*, et à votre confusion. »

Oh ! St François, que ce ne soit pas malgré nous, mais de tout notre cœur.

P. Thomas Dassance





*en lisant  
Sainte Thérèse  
d'Avila*

Il s'appelait fray Juan de la miseria. Thérèse qui le considérait comme un fils spirituel, lui avait donné l'habit de la réforme. On le croyait peintre : dans l'Espagne de son temps, c'était une prétention non commune. Toujours est-il qu'il accepta (sur ordre, il est vrai, du Père Gracian) de peindre « la Madre ». Le résultat n'enthousiasma pas le modèle : « Dieu te pardonne, fray Juan ! Tu m'as peinte laide et chassieuse », dit simplement Thérèse... dit avec le sourire, mais dit quand même ! Soyons plus indulgents que Thérèse.

Une bonne photographie n'exige qu'un bon appareil, manœuvré avec adresse... Mais peindre Thérèse ! Quelle entreprise risquée, voire désespérante !

Il est vrai que nous avons d'elle plusieurs « descriptions »... verbales. Elles nous disent tout ce qui est « dicible » : depuis la taille, le teint, et les trois grains de beauté, jusqu'à l'embonpoint. Tous détails qui composaient un ensemble que sa « fille » et amie, Marie de Saint-Joseph, Prieure du Carmel de Séville, qualifie de... « parfait ». Ces détails et cet ensemble, Thérèse elle-même y fut sensible : « Ceux qui me connaissent, disait-elle, ont dit de moi trois choses. D'abord, que dans ma jeunesse j'étais jolie et bien tournée. Ensuite, que j'étais intelligente. Et maintenant, il en est qui me trouvent sainte. Les deux premiers compliments, il fut un temps où je les ai crus. Je me suis confessé de cette vanité. Quant à la sainteté, je n'ai jamais pu me tromper au point d'y croire. »

Alors, paix à fray Juan de la miseria !... De toute façon, nous ne tenons pas ici un portrait, ni même une esquisse ou un croquis. Thérèse est une figure imprenable. Il faut la fréquenter, vivre avec elle. Pour ce faire, fréquenter ses *œuvres*, surtout son incomparable *Correspondance* : c'est la source d'une joie profonde, tellement elle est passionnante de bout en bout.

La vie de notre sainte se déroule entre 1515, qui la voit naître à Avila et 1582 où elle meurt à Alba de Tormes... Un siècle de grandeur !

*Avila, cantos y santos !* disait un proverbe : Avila, des pierres et des saints ! Toute corsetée d'épaisses murailles, obligeant ses habitants à ne regarder que le ciel — fait remarquer Miguel de Unamuno. Certes, nous savons bien qu'on y regardait et voyait autre chose aussi, mais il semble bien vrai qu'on y regardait beaucoup le ciel. En sont témoins les nombreux couvents, églises et chapelles semés dans tous les coins de rues. Ils y sont toujours...

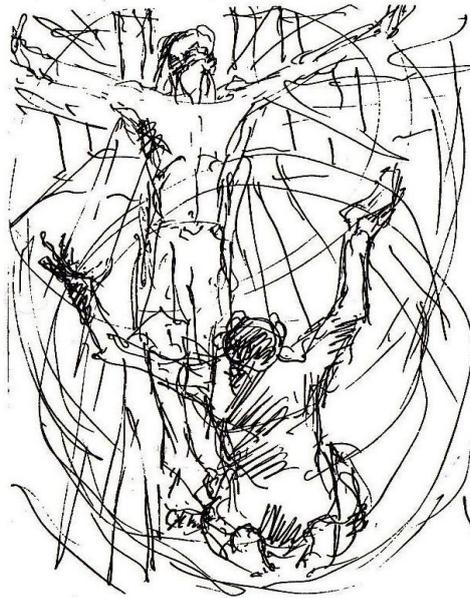
Une famille de douze fils, de deux lits. Nous n'en dirons rien. Thérèse l'a aimée profondément, mais il ne semble pas que ses racines familiales immédiates aient eu sur sa vie d'influence bien décisive.

Nous sommes en Espagne. Au grand siècle d'or, et de l'or ! Siècle de Charles Quint et de Philippe II. Je crois bien que c'est Taine qui a écrit : « Il y a eu un moment extraordinaire, un sommet dans l'histoire humaine... De 1500 à 1700, l'Espagne est peut-être le pays le plus intéressant de la terre ! » Sur tous les plans (même compte tenu de toutes les lourdes déficiences qui n'y manquent pas...) c'est une incroyable explosion de gloire et de grandeur. Songeons seulement à la vie religieuse. Quand un pays peut, presque à la même date, aligner un cortège où nous voyons un Pierre d'Alcantara, un Ignace de Loyola, un François de Borgia, un Jean de la Croix, une Thérèse d'Avila, un François-Xavier, et tout un entourage d'étoiles de moindre éclat (du moins au regard de l'homme), l'on ne peut qu'admirer.

Et le tableau ne serait pas moins brillant si nous parlions de littérature et d'art. L'on peut donner raison à celui qui prétendait glorieusement que le soleil ne se couchait point sur ses terres. Rodomontade de Castillan ? Il ne semble pas. L'on aurait pu même ajouter que le soleil ne s'est pas encore couché.

Bref, c'est dans ce cadre de grandeur que Thérèse de Ahumada vient au monde. Et elle y vivra toute sa vie ; dans un style de noblesse et grandeur qu'aucune humilité ne peut cacher. Elle est de niveau partout. Eminente. Unique. Mystique sans égale, docteur de l'Eglise, écrivain de génie, fondatrice ou réformatrice du Carmel... Comment unifier tous ces titres en une seule vision ? Sans y réussir, il vaut la peine d'essayer, car il est bien certain que ces extraordinaires richesses relèvent d'un centre.

Ce que je note avant tout, c'est que nous sommes devant une *Espagnole*. Une Espagnole du grand siècle. Et nous voilà en face d'un monde passionnant. Il ne s'agit pas de géographie. Encore que... Encore moins de racisme biologique. Il s'agit, bien plus mystérieusement d'une âme, de tout un complexe de réalités, de tendances, de « qualités » et de « défauts », d'une nature, d'une personnalité !... Voilà bien des mots. A celui qui s'étonnerait de nous voir signaler ces « détails » à propos d'une sainte, il faudrait simplement rappeler que la sainteté est une rencontre du ciel et de la terre — terre, terres, terrains très divers. On trouvera ces diversités chez le saint.



Ainsi équipée, Thérèse part dans la vie.. Et, tout de suite — elle a huit ans ! — un incident tout à fait significatif. Une fugue ! Sur la foi de paroles entendues, concernant les Maures du Maroc qui, disait-on, faisaient des martyrs en leur coupant la tête, des martyrs qui vont tout droit au ciel, pour toujours, elle part avec son petit frère Rodrigo. Vers le Maroc... Heureusement, un oncle passait par là. Il ramena dans leur famille les candidats au ciel.

Je dis qu'il les ramena : en réalité, je crois que Thérèse n'est jamais revenue. Elle est partie pour bien plus loin que le Maroc. Et, malgré tous les « oncles » qui gênèrent son aventure, elle trouvera ses « Maures » en Espagne même, qui dévorent sa vie jusqu'en 1582, où enfin elle rencontrera son Dieu et son paradis à jamais.

En attendant, elle retombe sur elle-même, dans un foyer chaud et douillet, un monde amollissant de parents, d'amis, d'admirateurs, et d'amourettes qui trompent mal sa faim spirituelle.

Elle s'évade aussi vers un pays romanesque, mais « grand » : le rêve !... dans les romans de chevalerie. Et ici, normalement l'on songe à son contemporain Ignace de Loyola qui, lui aussi, voulut se nourrir de ce même pain frelaté... et, faute de mieux, tomba sur la vie des saints.

Lectures de Thérèse : aliment creux pour une faim insatiable. Aucun Prince charmant ne viendra combler le vide. Mais la passion de Thérèse ne s'éteindra pas pour autant. Un Prince veillait, attendant son heure... Thérèse finira par le joindre, à travers un voyage zigzagant et parfois bien dangereux.

Au fond, elle n'a renoncé à rien : elle s'est simplement convertie, tournée vers ailleurs. C'est cette permanence qui fait en grande partie le charme quasi irrésistible de cette incomparable sainte. Certes, elle s'est battue ardemment contre... presque tout le monde, mais sans blesser personne. Elle a *conquis* ! Et quand je dis : « presque tout le monde », c'est sans doute le « presque » qu'il faudrait effacer.

*Tout le monde*, du Pape aux muletiers de Castille, en passant par les Cardinaux, les Evêques, les Jésuites, les Dominicains, les Carmes, les Chanoines, les Tribunaux, sans oublier le Roi, maître des Espagnes. Une puissance de diplomatie incroyable. Et le tout, avec un entrain, un sourire, un humour, mais aussi ses larmes, son sang et sa vie. Elle ne se battait que pour son Aimé. Un véritable volcan bouillonnant... et maîtrisé.

Je songe ici à Miguel de Unamuno. Il voyait l'Espagne, l'âme de l'Espagne, sous le double symbole de Don Quichotte et de Sancho Panza. Le premier, chevalier de l'impossible, pèlerin de l'absolu : réduit à ce point de vue, toute aventure court le risque mortel de se perdre dans les sables de l'utopie. Il faut un contrepoids. Et voilà le rôle de Sancho : le positif, le terre à terre. Le danger, ici est inverse : sous prétexte que les pieds sont faits pour s'appuyer sur la terre, on serait tenté d'oublier que l'homme n'a pas que des pieds. Il faut unir les deux ailes... Cette synthèse, c'est Thérèse même. Une grande mystique, mais une mystique humaine ! Et chrétienne... Espagnole !

Un autre grand penseur espagnol de nos jours, Ortega y Gasset, plus grand philosophe à coup sûr que ferme croyant, a bien vu la difficulté de cette opération : « L'auteur mystique, dit-il, nous propose un voyage merveilleux au pays d'où il revient : un voyage au centre de l'univers. Mais, ce qui nous surprend au premier abord, c'est de constater que le mystique nous apparaît intransformé après un tel voyage. Il ne paraît pas avoir été touché par les flots souverains dans lesquels il s'est baigné !... Nous le suivons quand même, séduits et en même temps déçus, parce que le paysage qu'il nous découvre est peu de chose. Mais il nous incite à espérer les choses qui sont au-delà de ce qu'il dit. Et puis, arrivés à l'étape finale, il nous déclare : je vais plus loin, et à mon retour je parlerai. — Et, à la fin, il pro-

clame : ce que j'ai vu est indicible, ineffable. — Après quoi, il se renferme en son silence, ou nous raconte des banalités. »

Ce texte serait troublant, si Ortega y Gasset n'ajoutait pas : « Le caractère ineffable de l'expérience mystique n'est pas une objection valable. Une couleur aussi est indicible. C'est pourquoi il serait dangereux de soumettre ce que dit le mystique aux mesures de la raison. »

Ces lignes soulèvent des discussions ardues, qu'il n'est que prudent de laisser aux théologiens de métier.



Thérèse l'a profondément senti. Et c'est la raison pour laquelle, en elle, la mystique a toujours cherché l'appui et l'équilibre de ces *Sancho* que sont les théologiens, ennemis-nés des fausses évasions. D'où ces textes parfois surprenants, mais toujours valables, mettant en garde ses filles contre toute spontanéité doctrinale : « Informez-vous, mes filles, auprès des gens savants. Ce sont eux qui vous indiqueront le chemin de la perfection, en vérité et prudence... Que le confesseur des Supérieures soit instruit !... sans quoi elles feront beaucoup de gaffes (borrones) au nom de la sainteté. Et qu'elles aient soin de donner à la communauté un *instruit* (letrado). La science est une grande chose... Dieu nous délivre des dévotions de bigottes ! (bobota : l'espagnol est plus fort). Laissez les maîtres « spirituels » et cherchez de grands savants. Ils m'ont sauvée de bien grands dangers. »

A ce point de vue, en effet, Thérèse a été royalement servie. Elle a cherché, trouvé et aimé les grands théologiens, Carmes, Jésuites, Domini-

cains et autres. Elle leur doit beaucoup. Je songe par exemple au fameux Dominicain basque *Bañès*, qui l'a tant aidée, défendue, et sans doute sauvée au moment où la passion de l'Absolu risquait de lancer la sainte sur des routes doctrinales aberrantes, sans autre issue que les prisons où l'Inquisition enfermait les *alumbrados* de tout acabit.

Oui certes, Thérèse a aimé, même d'amitié, de sympathie naturelle, ses chers théologiens. Ceux-ci d'ailleurs le lui ont bien rendu.

On raconte qu'un jour, en plein sermon du Père Bañès, la sainte tomba en extase. Avouons sans gêne que l'accident n'est pas trop fréquent. Bref, l'orateur dû s'arrêter, le temps de permettre à Thérèse de... revenir. Qu'est-ce que le Père a pensé de cette affaire ?... Tout le monde sait qu'il était de grand savoir ; on nous affirme que sa vertu égalait sa science. Ce jour là, en tout cas, il a pu constater que la vraie théologie et l'amour de Dieu marchent du même pas.

Mais enfin, et en conclusion de ces impressions jetées en vrac sur le papier, j'aimerais pouvoir donner, moi aussi, quelque chose comme une vue d'ensemble sur cette femme, sur cette sainte unique. Et mon principal embarras vient de ce que je n'ai présenté que le côté mystique de cette existence, et combien superficiellement, hélas ! Il eût fallu appuyer davantage sur le côté *Sancho*, le terre à terre, le quotidien.

Ce quotidien, Thérèse l'a qualifié de « barahunda » : traduisons poliment mais faiblement, *le cirque, la foire*. « Cette femme, parvenue aux plus hauts sommets de la vie spirituelle, parcourra pendant vingt ans, inépuissamment, en tous sens les routes de Castille et d'Andalousie, dans la chaleur suffocante, la neige ou le froid, pour fonder en personne quinze couvents. Elle voyagera à dos de mulet ou dans des chariots bâchés, sans se soucier de l'inconfort, des mauvais chemins, des mauvaises hôtelleries. Elle se débattrait avec loueurs et vendeurs, discutant avec toutes les autorités civiles ou ecclésiastiques, cherchera de l'argent (sans en trouver toujours !), dirigera les travaux d'aménagement des couvents, se heurtera aux religieux d'autres ordres défendant leur position dans la ville, démêlera mille intrigues ourdies contre ses projets ou contre elle, fera face à l'opposition des Carmes mitigés... Dans le même temps, elle continuera à diriger ses couvents, à les visiter ; s'intéressera personnellement à chacune de ses religieuses, à la formation de ses novices... »

On pourrait continuer à dérouler ce programme de vie d'une malade, réduite pendant vingt ans à se faire vomir... pour calmer son « mal de cœur ». Et avec cela, pleurant souvent, mais riant de tout, surtout d'elle-même !

Mais au milieu de cette activité dévorante, et presque sans transition, une vie d'intense prière, une sorte de prière envoutée par une présence : l'Ami !... l'Ami !... Le lien de tout. Et le libérateur.

Et c'est ici qu'il faut s'arrêter, car nous sommes vraiment au cœur du mystère. L'amour a donné à cette sainte des allures, provoqué des réactions qui ont surpris. Parce qu'elle était vraiment libre, elle s'est donnée des libertés qu'on lui a reprochées. Elle n'aimait pas les êtres trop tendus. Elle a préféré le P. Gracian à St Jean-de-la-Croix. Elle ne savait pas résister à une marque d'affection, disant joliment : « Je suis reconnaissante, non par vertu, mais par tempérament. On me ferait marcher jusqu'au bout du monde pour une queue de sardine. »

P. Thomas Dassance





## *saint Joseph*

Naguère, dans le mouvement général de la liturgie, comme dans les « dévotions » particulières des fidèles, les saints tenaient une grande place... trop grande au dire des liturgistes plus ou moins patentés. Ces derniers reprochaient aux saints d'avoir tout envahi, usurpant sans retenue le terrain qui revenait de plein droit à Notre Seigneur Jésus-Christ, le « seul Saint ».

Grâce à Dieu, un tel grief n'a plus de raison d'être. On a désencombré le calendrier. Quelqu'un, dans une poussée de zèle dévorant n'a-t-il pas même écrit qu'on l'avait désinfecté ? Bref, la plupart des saints ont été mis à la retraite. D'office ! - c'est bien le cas de le dire. Et il n'est pas question d'aérer la prison du martyrologe, où on les a enfermés.

Rappelons simplement l'incident paraconciliaire du bon Pape Jean XXIII réintroduisant saint Joseph dans le texte du Canon de la Messe. Immédiatement, les « spécialistes » froncèrent les sourcils. Cela nous vaut d'entendre (rarement) sur les lèvres de quelques concélébrants plutôt âgés, le nom du saint Patriarche. Mais à peine évoqué, l'époux de la Vierge se retire discrètement comme sur la pointe des pieds. Bref, Jésus-Christ a gagné ! Sur le calendrier, le revoilà logé enfin dans tous ses meubles.

Sur le calendrier, encore une fois ; mais j'avoue que dans la vie des fidèles, le triomphe du Christ me semble moins évident. C'est que, hélas ! du recul des saints au progrès du Christ le passage n'est pas automatique. Il ne suffit pas qu'un terrain soit vide pour que le Seigneur l'investisse.

Je regrette les saints : ces réussites de la grâce, ces fleurs de l'Évangile, nos amis, nos modèles, à notre niveau, à notre mesure. Plongés dans le même monde que nous, les mêmes travaux, les mêmes peines, les mêmes joies, secoués par les mêmes tentations, victimes parfois des mêmes chutes... Les saints sont de « chez nous ».

L'un d'entre eux régna longtemps sur le mois de mars : le mois de saint Joseph. Un mot sur lui, en ce mois de l'Annonciation, sera à sa place. Sans la moindre prétention doctorale... un mot du cœur.

Qu'on me permette cependant une remarque préliminaire d'allure plus doctrinale qui, éventuellement, pourra nous aider à mieux comprendre saint Joseph.

Tout ce qui peut être dit sur lui, nous ramène inévitablement au mystère de Noël ; à ce moment définitif et unique de l'histoire du salut ; à ce moment où le monde va basculer d'une façon bouleversante, déconcertante, et qui pourtant, hélas ! nous « touche » à peine, nous, les croyants de 1983. Nous n'éprouvons pas le moindre vertige ! Nous avons digéré, ou du moins appri-voisé le mystère.

Faut-il donc nous « culpabiliser » du calme où nous laisse l'événement de Bethléem ? Il vaut mieux commencer par comprendre la raison pour laquelle il était difficile d'échapper à cette sorte d'indifférence dont nous souffrons et qui nous humilie. Cette raison est que les mystères chrétiens, dont nous vivons depuis vingt siècles, ont commencé par être des événements d'histoire, des choses arrivées à quelqu'un, un jour !... De l'histoire, c'est-à-dire, précisément du *passé*. Or cette histoire, nous la lisons à rebours. Nous remontons le long du temps jusqu'à ce jour où le fait eut lieu : du présent au passé, d'aujourd'hui à hier, de l'après à l'avant. Ce fait inévitable comporte un avantage majeur, mais aussi un risque grave.

Un avantage, certes : nous bénéficions des lumières allumées dans et par le temps, au sein des générations vivant dans l'Église. L'après éclaire l'avant. C'est la tradition, le retour perpétuel aux sources, aux racines.

Mais nous frôlons là bien des risques. Le moindre d'entre eux n'est pas la perte du choc produit par le vécu, par la nouveauté, l'originalité du fait, de l'« événement fondateur » - comme on dit dans le jargon actuel. On s'habitue. A tout. Tout devient « idée », élément abstrait d'une théorie plus ou moins générale. Le temps gomme peu à peu et finit par effacer l'effet de surprise et, éventuellement, de souffrance ou de joie éprouvé par ceux qui ont vécu ces choses pour la première fois, l'unique première fois, dans leur âme et dans leur corps... Et ce qui fut peut-être un drame atroce, devient une... fête de première classe - avec ou sans octave. De toute façon, un *anniversaire*. Or, il n'y a pas d'anniversaire de Noël de l'an I, ou de Gethsémani de l'an 33... Gethsémani sous les oliviers, Bethléem dans l'étable.

Venons-en enfin à saint Joseph. Sa gloire ne lui vient, ni de ses ascendants, ni de ses relations, ni même de ses vertus, mais uniquement d'une ligne de l'Évangile : *Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, le Christ*. Tout saint Joseph est dans ces mots : la gloire et ses ombres mystérieuses.

Un écrivain hollandais - dont j'ai oublié le nom - a soutenu, non sans raison apparente, que saint Joseph a besoin d'être « réhabilité ». Du moins auprès des croyants. Pour les autres qui sont légion, il est proprement ir-« réhabilitable » : sa sublime vocation le voue, irrémédiablement à leurs moqueries, les plus grossières. Il fallait s'y attendre : la sottise humaine est sans fond.



Mais même chez les croyants, disons que l'histoire de Joseph est « mal partie ». De mémoire d'homme, on a voulu en faire un vieillard. Et pourquoi donc ? C'est que, s'agissant de Marie, son épouse, et de Jésus fils de cette femme, il « fallait » de quelque façon éliminer l'homme qui devait « normalement » être le père de cet enfant, à cause de tout ce qui constitue ou entoure la paternité humaine dans ses réalités physiologiques et ses intimités charnelles.

L'intention était certes louable, bien que se nourrissant d'autres motifs non avoués ni même avouables. En effet, même sur le plan physique, la paternité est une merveille admirable et digne de Dieu. Nous ne pouvons pas en parler ici. Mais ce qu'il est absolument important de noter, c'est que la paternité ou la maternité intégralement humaine ne saurait se réduire à ses éléments physiologiques, sexuels. Et celui qui croirait ravir à saint Joseph sa gloire d'époux de Marie et, comme nous dirons, l'honneur de père de Jésus, lui volerait en réalité sa couronne. Il le réduirait au rôle mesquin, un peu ridicule, d'un pauvre homme frustré. Choisi comme un paravent pour prévenir les racontars et les ragots en lesquels se complait avec délices l'« esprit » de tant d'imbéciles. Choisi, selon d'autres plus bienveillants - ou plus sots - pour éclairer l'étable de Bethléem avec une petite lanterne, ou pour tenir l'âne par la bride sur les routes de l'exil, et surtout pour nourrir la sainte Famille à Nazareth.

Une famille trop sainte, pour qu'elle fût purement et simplement la sienne.

Il ne lui restait plus qu'à être le patron des biens mourants ! A cause de l'entourage exceptionnel qui assista à son départ d'ici-bas vers les limbes - qui n'existent probablement pas... C'est ainsi qu'on passe à côté d'une réalité inouïe.

A vrai dire, la documentation dont nous disposons pour parler de saint Joseph, semble bien mince. Mais en réalité et dans l'éclairage de la foi, elle est somptueuse, royale. La voici.

Un jeune homme, nommé Joseph, apparenté à la famille de David, est fiancé à une jeune fille du nom de Marie. Sur le point de contracter mariage, il apprend qu'elle porte un enfant. De qui est cet enfant ? A coup sûr, pas de lui. Sans éclat il va renvoyer sa fiancée qu'il aurait pu - ou dû - livrer à la lapidation. Un ange lui dit : épouse-la, cet enfant est de Dieu.

A peine né, l'enfant est menacé. L'ange revient : fuis en Egypte, avec l'enfant et sa mère ! Joseph fuit.

Quelque temps après l'ange reparait : ceux qui en voulaient à l'enfant sont morts ; reviens chez toi ! Et Joseph rentre à Nazareth. Pour trente ans ! La famille s'enfonce dans le silence. Joseph ne reparait qu'une fois, en larmes, à la recherche de l'enfant perdu dans le Temple.

C'est tout. C'est peu, presque rien. Et, de Joseph, nous n'avons pas un seul mot. A croire qu'il était muet. Et nos Evangélistes sont décidément peu doués pour la réclame.

Et cependant - je le répète - ces quelques lignes suffisent amplement à nous introduire et à nous guider dans la merveilleuse vocation de saint Joseph.

Mais ici une remarque s'impose. Quand nous voulons mesurer, si j'ose dire, la grandeur d'un saint ou l'importance que nous devons lui accorder dans nos vies, c'est avant tout du côté de Dieu que nous devons porter notre regard, pour essayer de nous faire une juste idée de la place que le Seigneur lui destine dans l'ensemble de son œuvre. Prétention exorbitante dira-t-on, ou fantaisie sans consistance que de vouloir ainsi lire dans la pensée ou le plan de Dieu. Il est si facile et souvent si tentant de prendre nos vues pour celles du Très-Haut ! Eh ! bien, jouons franc jeu : ce danger existe. Mais il est d'autant plus facile à éviter qu'il s'agit de saints plus « importants », plus évidents. C'est bien le cas de saint Joseph.

Sans chercher à bâtir plus ou moins adroitement une thèse panégyrique, il est bien clair que l'époux de Marie est un saint « essentiel », une pièce maîtresse du Mystère de l'Incarnation. Un des trois de ce qu'on a appelé la Trinité de la terre. L'oublier, ou se refuser à accepter saint Joseph est le signe d'une âme bancale, d'une vie chrétienne mal équilibrée, hors des plans de la Providence de Dieu. D'où vient à saint Joseph cette place prépondérante dans l'œuvre du salut, dans notre vie de baptisés ? Simplement, de la mission dont le Seigneur l'a investi, auprès de Jésus d'une part, et d'autre part auprès de Marie. C'est ici un monde de merveilles.

*La mission de Joseph auprès de Jésus* : qu'a été saint Joseph auprès de Jésus ! - Un enfant du catéchisme nous répondrait : son père nourricier, ou son père adoptif ! Réponse excellente, mais tout à fait insuffisante. Rappelons-

nous le texte évangélique, le seul où Marie parle de Joseph à l'Enfant-Dieu qu'ils viennent de retrouver au Temple : « *Ton père* et moi, en larmes, nous te cherchions ».



Ton père ! Certes, c'est d'une foi ferme et joyeuse que nous proclamons la maternité de Marie absolument virginale. Par suite, comme nous le disions plus haut, la paternité de Joseph ne comporte pas certains actes propres aux paternités humaines ordinaires : je parle de réalités biologiques. Ces actes sont beaux, bons. Ils sont même sanctifiants quand les époux les soumettent à la volonté de Dieu. Mais, être père, au sens plein de ce mot, est infiniment plus, et plus riche que ces actes. Je dirai même que, séparée de ses racines spirituelles, la paternité n'aurait pas une authentique densité humaine. Ce serait une paternité mutilée, ou une maternité ravagée ; au vrai, un *accident*. L'homme, l'humain ne se réduisent pas au corps. Eh ! bien, tout ce monde de réalités spirituelles - et il nous faut ajouter : surnaturelles - aucune paternité, sur notre terre, ne les a vécues jamais comme saint Joseph à l'égard de l'Enfant Jésus. Saint Thomas n'hésite pas à affirmer que Jésus le fruit du mariage de Marie avec Joseph (1). C'est pour être l'époux de la Mère de Dieu que Joseph fut créé. Dieu l'a fait père dans toute l'immense mesure où les vraies paternités dépassent la génération physique. Comme de Marie, il faut dire de Joseph : sans lui pas de Jésus !

*La mission de Joseph auprès de Marie* : il est difficile d'accepter l'Incarnation, telle que Dieu l'a voulue, et de garder le contact avec toutes ses réalités. Notre tendance est d'angéliser certains êtres, de les couper de la terre, de leur terre, bref, de désincarner l'Incarnation. Nous la manipulons lourdement, maladroitement. Saint Paul a noté que sa descente parmi nous, a porté le Christ à la limite du néant : *exinanivit*. Et nous, nous résistons mal à la tentation de pousser plus loin, et dans un sens que nous croyons évangélique, d'évacuer même ce rien humain. Nous voyons le même phénomène dans le cas de saint Joseph.

Marie et Joseph, pris isolément, il est malaisé de parler d'eux. Mais quand on veut aborder le monde de leurs relations mutuelles, on n'a plus rien à dire. Pour toucher à ces choses, il faudrait des mains ailées. Risquons quand même un mot, humblement.

Un théologien contemporain a cru pouvoir définir saint Joseph : « un grand cœur qui connut un grand amour ». Il en a joui. Il en a souffert. Il en a vécu. Il en est mort. Gloire et ombres mystérieuses, disions-nous plus haut. Il suffit de regarder avec les yeux du cœur et de la foi.

Un amour humain, éminemment. Sur ce sujet, presque dès le départ, ont fleuri à foison des légendes qui ont traversé les siècles : elles ont la vie dure ! Légendes parfois touchantes, mais aussi souvent assez ridicules, voire niaises. Au fond de la plupart d'entre elles on retrouve un fond mal évacué d'un manichéisme pessimiste, anti-charnel, qui a traîné et continue de traîner dans la spiritualité de bien des croyants : un rêve de « pureté » inhumaine. Et c'est pour mettre cette dernière à l'abri des « ardeurs » de la jeunesse qu'on nous a fabriqué un saint Joseph vieillard. Etant sous-entendu que la « pureté » est la vertu des petits enfants innocents par ignorance, et des vieillards « purs » par impuissance. Enfantillages !

Non, Joseph était un homme jeune, quand il rencontra Marie et l'aima... Peut-être un peu plus âgé qu'elle ; mais pas un « bon vieux » à la barbe fleurie. Il porta à sa fiancée un jeune amour dans sa ferveur matinale, et non une flamme refroidie d'arrière saison. Pour un peu, on voudrait nous le présenter comme un élu à la courte-paille, un mari de loterie !

En fait, tout rapproche ces deux jeunes gens. Ils sont *d'accord* sur tout. Lui, cherche en elle, et trouve quelque chose de la beauté de Dieu. En effet, est-il convenable d'aimer Marie sinon en Dieu et pour Dieu ? Elle est faite pour Jésus. Uniquement. Et Joseph, pour Marie. Uniquement. Dieu est leur unique raison d'être. Il les a longuement, amoureusement *préparés* l'un pour l'autre. Depuis l'aube des temps. Mais le Seigneur a travaillé dans la discrétion et le silence. Sans violenter en rien leur liberté ni rien leur épargner des douloureux consentements de la foi.

Douloureux, en effet. Au foyer de leur double et unique rêve, voici que Marie arrive, alourdie d'un enfant. Et rien ne nous laisse croire qu'elle se soit « expliquée ». D'ailleurs, des confidences humaines à ce niveau... ! Mieux vaut se taire !

Joseph soupçonne-t-il sa fiancée ? Ne va-t-il pas crier comme un homme bafoué, déshonoré ? Trahi par Marie ! Humainement, nous sommes à la limite du « raisonnable », et donc de l'absurde. Le constat est brutal : cet enfant est de Marie, son épouse, et il n'est pas de lui, son époux, son amour : Joseph est pris au piège ! Prisonnier de son amour. Il n'y a pas d'autre issue que la mort par lapidation pour la... coupable. Quel mot atroce ! Il y a toutefois le renvoi possible, sans explication. Presque pire que la lapidation : une plaie rentrée.

Et voilà que Dieu parle. Ce n'est pas de reste. Mais, il faut l'avouer, le mot de Dieu n'est pas éblouissant : « Prends Marie chez toi : l'enfant qu'elle te porte est de Dieu... de l'Esprit-Saint ». Quelle révélation ! Quel Dieu ! Comme immoral, en tout cas bien scabreux. Mystère ! Joseph accepte. Marie lui porte

Dieu, leur Dieu : donc aussi le sien, car si elle est la mère de Dieu, elle est aussi son époux, à lui, Joseph. Elle est, en toute justice et de par Dieu, de plein droit, son épouse.

Ils se marient, et coïncident à une profondeur qu'aucun couple humain ne connaîtra jamais.

Joseph, l'époux de Marie, de qui naquit Jésus appelé Christ.

P. Thomas Dassance

(1) IIIa Pars - Quest. : 29 - Art. : 2





Père Thomas  
Dassance

## *la Sainte Trinité*

### HOMELIE

Quelle place, quel rang faut-il assigner à la Fête de ce jour, dans l'ensemble des fêtes chrétiennes ?... Pour un croyant, la réponse ne saurait faire le moindre doute : cette place est la première. C'est la plus grande fête possible, la fête sans ombre, parce qu'elle est la fête même de Dieu. Et elle est du même coup et pour la même raison la fête de la JOIE suprême, de la joie sans ombre, car la joie suprême c'est que Dieu existe et qu'il soit ce qu'Il est, Fils et Esprit-Saint. Bonheur de Dieu et bonheur pour l'homme. Ce sont là des évidences élémentaires...

Or, si nous jetons un regard sur l'histoire des religions humaines, nous constatons assez brutalement que ce n'est pas dans la joie que l'homme a pris contact avec la Divinité, mais dans la peur. Durant de longs et douloureux millénaires, partout, Dieu a fait PEUR. Peut-être même faut-il dire avec le vieux Lucrèce, que c'est la peur qui a fait les dieux. Ils ne sont rien d'autre que le cauchemar de l'homme. Un mystérieux et redoutable ennemi, tapi dans l'ombre pour jouer de la mort, des cataclysmes, de la maladie, contre le bonheur de l'homme, le jeu terrible de sa jalousie toute-puissante. Et c'est pour l'exorciser ou du moins la calmer, que l'homme, prenant les devants, s'est mis à sacrifier ce que de toute façon ces hypothétiques dieux lui auraient volé... Que n'a-t-on pas offert à ces dieux-là ! L'or, l'encens, des multitudes de vies animales et de vies humaines... Soleil ou lune, bœuf, veau, vache ou taureau (pour ne nommer que ce qui est décemment nommable...) : tous également, cruellement insatiables ! Chacun, selon les temps ou les continents,

a été servi avec une ferveur tremblante, de sa ration de vieillards, d'enfants ou de jeunes gens, selon ses goûts connus ou supposés, ses préférences ou les caprices de son appétit... Une histoire atroce ; le Dieu de la peur !... Et que je voudrais croire que rien ne traîne de cette mentalité dite primitive, dans la religion de l'homme d'aujourd'hui, dans la vôtre, dans la mienne... Il y a bien des formes de la peur, mes frères !

Mais enfin, un jour béni, Jésus est intervenu. Sur cette nuit d'horreur, un jeune soleil s'est levé : une « grande lumière » comme dit la liturgie de Noël. « J'en ai assez » dit Dieu. « Je suis saoul de vos orgies sanglantes. Elles me donnent la nausée... Vous vous trompez de Route, vous vous trompez de Dieu ! Votre religion n'est qu'un égarement sans fin... Vous tournez en rond... Non, Dieu, le mien, le vôtre, le Seul n'est pas l'ogre que vous croyez. Il est un PERE ! Il a un FILS : c'est Moi. Et un AMOUR infini nous lie l'un à l'autre. Dieu, pauvres hommes, est une Famille. Une famille absolument heureuse, une famille qui est le Bonheur total, à sa Source même. Une famille qui est la Vie même, à sa source. Et au foyer de cette famille brûle éternellement un rêve, un seul : vous faire entrer dans cette famille. Il n'est pas question de vous voler votre vie, mais de vous donner la nôtre... »

Au fond, frères, je vous récite là votre Catéchisme. Mais je dois m'arrêter devant un mot que je viens de prononcer ; un mot essentiel et redoutable, parce que mal compris (et il l'est très souvent...), il peut fausser complètement le sens de votre foi : c'est le mot VIE. La vie, nous l'avions déjà : il ne saurait donc être question de nous la redonner. Mais peut-être faible, malade, blessée, la Trinité va-t-elle la fortifier, la guérir, la soigner. On pense souvent cela. Mais c'est une erreur radicale ! L'œuvre en nous de la Trinité n'est pas une restauration, un ravaudage ni un mystère de la convalescence. La vie chrétienne est une *nouveauté*, une *naissance* à une *autre* vie. Le Baptême nous donne une nouvelle *identité*, et par suite un nom nouveau : celui de notre nouvelle famille : Père, Fils et Saint-Esprit. Nous sommes fils de Dieu, de ce Dieu-là. Fils authentiques. Pas seulement des enfants légitimés ou *adoptés*, bénéficiant d'un statut légal, d'un nom, grâce à une fiction, à un artifice juridique. Nous sommes des fils et pas seulement des assimilés... Le Baptême est le plus grand événement qui se puisse concevoir dans une vie d'homme. Dans tout ce qui a pu se passer sur notre terre un seul le dépasse en dignité : l'Incarnation du Fils de Dieu.

Oui, le Baptême est vraiment notre Carte d'Identité. Signée au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit devant nos yeux entrouverts, c'est encore sous la garantie de la même signature que nous les fermerons sous la main du prêtre qui murmurerà à notre oreille : « Seigneur, il a péché... Mais du moins il n'a pas renié sa foi au Père, au Fils et au Saint Esprit » ; recevez-le Père, il est de chez vous ! Recevez-le chez lui ! Il n'est pas d'ailleurs.

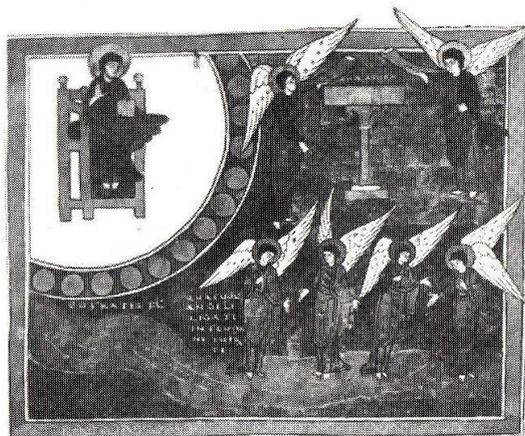
Que de mystères, me direz-vous ! Certes. Mais comment pourrait-il en être autrement ? Mais en tout cas, ne l'oublions pas : la famille, humaine ou divine est essentiellement une œuvre d'amour. Qui prétendrait pénétrer sur ce terrain avec les seules lumières ou les seules « exigences de la raison »

sera écrasé au premier pas. Car, s'il y a peut-être des mariages de raison, il ne saurait y avoir des familles de raison ». C'est pourquoi Jésus ne nous dit pas : « Mon Père vous *connaît*, mais : mon Père vous *Aime* ». C'est là tout l'Évangile. A cet amour du Père, le Christ a répondu : « Que le monde le sache, j'aime mon Père ». « Diligo, je le chéris ! » C'est le Cœur du Message, et par suite le programme de toute vie chrétienne : Tu aimeras, rien en plus ni au-delà !

L'amour, et non la peur. La peur n'est pas une réaction filiale. Et le père qui n'aurait réussi à éveiller que ce sentiment dans le cœur de son enfant n'a pas lieu d'être fier : il a échoué ! Lui reste-t-il le moyen d'être heureux ? Non plus. Il est blessé à mort. C'est cela la vraie « mort du Père » dont on parle aujourd'hui si souvent et avec une si surprenante inconscience. De toute façon la peur nous fixe au niveau de la police. Mais Dieu n'est pas un garde-chiourme, même bienveillant. Il n'y a pas de place pour les chaînes, dans l'Évangile. Jésus les a brisées.

Mais prenons-y garde : nous aimons les chaînes. Elles nous rassurent, parce qu'elles nous tiennent et nous retiennent... Du moins nous le croyons... C'est pourquoi tant de chrétiens, à peine libérés, s'empressent de ramasser les morceaux des chaînes tombées... Nous risquons de devenir des prisonniers de Dieu, des réquisitionnés de l'Évangile. Et certes, personne ne l'ignore, l'amour aussi est un lien. C'est même le plus fort de tous les liens, le plus intime, peut-être même le seul, parce qu'il est forgé par notre liberté, par notre amour. Mais l'amour n'est pas le sans-gêne : c'est exactement le contraire du sans-gêne et le triomphe de la délicatesse.

Cela s'enseigne-t-il, l'amour ? C'est une question angoissante pour tous ceux qui s'occupent d'éducation, et surtout d'éducation chrétienne. Car en ce dernier domaine, rien ou à peu près rien n'est fait si l'on se contente de parler *de Dieu*, sans réussir à amener les hommes, petits ou grands à parler *à Dieu*... comme à un homme, disait le Curé d'Ars. Parler à Dieu « Quand vous voudrez le faire, dit Jésus, dites : Notre Père !... » Et nous pourrions nous arrêter là, car tout est dit... Et le reste n'est même pas de la littérature.





**P. Thomas  
Dassance**

## **dans cette étable avec les bergers**

Comme dormait Moïse aux rives de Memphis  
Ainsi l'Enfant dormait aux rives d'Israël  
Ainsi le pauvre enfant, ainsi le divin Fils  
Dormait dans son berceau pour son premier Noël.

Au rythme envoûtant d'une interminable berceuse, Péguy médite devant la mangeoire de Bethléem. Il rêve !... Que faire de mieux que de laisser ce rêve tourner dans notre cœur, et dire naïvement l'écho qu'il y soulève ?... Encore est-il qu'il vaudrait peut-être mieux ne rien dire du tout. Silence du ciel, silence de la terre. Tout se passe au « cœur du silence », comme dit la liturgie : *medium silentium*. Quand on songe que, de cette nuit, et des trois protagonistes qui la remplissent, nous n'avons pas un seul mot, pas une syllabe. Rien de Joseph. Rien de Marie. Et, bien sûr, rien de Jésus. Comme tous les enfants des hommes, il commence par se taire. Dieu commence par dormir : *infans*, celui qui ne parle pas. Et ne cherchons pas à ce silence de profondes et obscures « raisons » pseudo-mystiques... Il se tait parce qu'il ne sait pas parler, jouer avec nos pauvres mots et nos courtes idées. Il fait encore nuit dans la petite tête du Verbe Incarné !

Oh ! ce n'est pas qu'il n'ouvre pas la bouche. Il l'ouvre sans doute d'abord pour pleurer. Car il a froid malgré l'haleine du bœuf que la tradition a chargé du chauffage de cette étable... Sa bouche, il l'ouvre aussi, évidemment, pour

demander à... boire ! La première têtée du Créateur du monde !... Après quoi, on dût bien le laver un peu, comme on fait pour tous les bébés. Parce qu'il était sale. Que Dieu nous pardonne ce mot quasi blasphématoire ! Tel quel il est humblement vrai et il nous aide à réagir contre une tendance bien compréhensible d'idéalisation ou d'angélisation. Eh ! oui, la première toilette de Dieu ici-bas !

Je viens de dire « idéalisation », aujourd'hui, on aime mieux parler de « réduction ». On réduit Jésus à Dieu et l'homme fait naufrage ! Et tout est perdu. Ou bien l'on réduit Dieu à l'homme. Et c'est là l'autre face de la même catastrophe !

Dieu et homme, un seul être. Sans confusion et sans séparation. Il y a là une « mesure » impossible à garder si nous nous obstinons à regarder ce berceau avec les seuls yeux de notre raison... ou ceux de notre sensibilité, même très purifiée mais séparée.

On entend dire parfois : « Ah ! Pâques, quel mystère *difficile*, tandis que Noël, c'est tellement plus *clair* !... En réalité, Noël est aussi *difficile* que Pâques... peut-être même davantage. Ce qui nous trompe, c'est que Noël comporte des éléments de sensibilité qui nous enchantent... et nous endorment : un nouveau-né, une jeune maman, les petits bergers et leurs petits moutons, le bœuf et l'âne... On y a ajouté le sapin et... le réveillon ! Et tout cela, je le sais, n'est pas mauvais... Mais, qu'avec tout cela, nous sommes loin du compte ! Loin ? Exactement, à l'infini !

Noël, en réalité est un événement déconcertant. Malheur à l'homme qui, entrant dans cette étable, se contente de n'y porter que sa « tête »... Pour peu qu'il soit attentif à ce qu'il constate des yeux de son corps, et en même temps, à ce qu'il croit de tout son cœur, il va buter immédiatement et douloureusement à l'impossibilité d'établir et de maintenir une cohérence « raisonnable » et apaisante entre ce qu'il *voit* et ce qu'il *croit*. Et s'il se met à parler, tous les mots auront l'air de se moquer de lui : trop courts ! Il n'aura guère que la ressource de se taire ; l'hommage du silence !... et la grâce de pleurer ! Mais il ne faut pas jouer avec les larmes, nous ne sommes pas au théâtre !

Quoi qu'il en soit, entrons dans cette étable et regardons ! Avec tous nos yeux ; ceux de notre intelligence et ceux de notre cœur : il les faut mobiliser tous, pour saisir quelque chose de la grandeur du spectacle qui s'étale devant nous.

Je viens d'écrire le mot *grandeur*. Et aussitôt, je ne peux m'empêcher de m'interroger : y-a-t-il un terme plus mal choisi pour dire Noël ? Il faudrait dire en même temps : *petitesse*, insignifiance, obscurité. Un enfant vient au monde ; quoi de plus banal ? Et que dire d'un fait aussi usé, aussi journalier, quand il se produit au milieu et surtout en marge d'événements aussi énormes que ceux qui entourent la naissance de Jésus à Bethléem ?

En effet, qui donc a amené là cette jeune femme enceinte ? Rien de moins qu'un édit de César Auguste, le maître de Rome et du monde. Ainsi avant

même de naître, pour naître là où il fallait, Jésus obéit à César. Un recensement impérial, quelle affaire ! Dieu doit prendre sa place sur une liste humaine... Cela s'appelle *l'Administration* : « Rendez à César ce qui est à César. » Joseph aurait facilement trouvé d'excellentes raisons pour ne pas obéir. Et Marie n'avait pas à en chercher : son état suffisait.

Néanmoins ils quittent Nazareth. Oh ! sans doute ils n'y nageaient pas dans le confort, mais du moins ils étaient chez eux, à la maison, mieux que partout ailleurs. Ce minimum précaire est refusé à Dieu. Comme vagabond, il naîtra sur la route : « je suis la route » dira-t-il plus tard... Il s'y connaît.

Humble ménage, Marie et Joseph arrivent à Bethléem. Ils font discrètement le porte à porte. En vain ! Toutes les places sont prises. Ils arrivent trop tard. Dieu est rarement à l'heure ! A la nôtre. Qu'à cela ne tienne : les hommes refusant, il reste les animaux. Ceux-ci l'accueillent. Il dira aussi : « Prenez la dernière place. » Lui, se contentera de celle qui vient après la dernière. Il naît n'importe où !

En réalité, il n'y aura jamais un palais, jamais une cathédrale comparable à cette étroite écurie où sa mère va le déposer. Sous terre. Enterré. Un trou que sans doute il n'a même pas emprunté. Qui songerait à le lui reprocher ? Un homme que frappe la mort, tombe où il peut ; il n'en va pas autrement du vivant qui vient au monde... Jésus vient là. Au milieu de la nuit. De toutes les nuits. Mais il est la lumière. A jamais.

Pour le moment, ce berceau a toute l'allure d'une tombe. Et à l'autre bout de son voyage ici-bas, il tombera dans la tombe d'emprunt du Golgotha. Et cette tombe sera le berceau de la Vie. A jamais aussi !...

Et entre ces deux tombes et ces deux berceaux se situe tout le mouvement du mystère chrétien.

Tel est le berceau du Sauveur. — Le Sauveur ? Il faut le dire vite. En effet, s'agit-il d'un sauveur, ou d'un malheureux condamné à vivre ? Mais du moins un homme à part entière ? Pas même : à peine un pauvre homme, avec indulgence du jury !... Ici, Dieu et l'homme tombent aux frontières du néant !

Ainsi aurait pu parler le greffier qui inscrivit son nom entre deux autres noms, à Bethléem de Judée, en l'an 0 de notre ère... C'est le triomphe de l'anonymat, le chef-d'œuvre de l'incognito ; j'allais dire : de la clandestinité. Un bébé pleurant dans une mangeoire d'animaux, ou plus vraisemblablement, pleurant par terre. C'est tout.

Et là-dessus, les artistes, les poètes, tous les « contemplatifs » se sont précipités et ont détaillé avec ravissement les gloires de cette *promotion* ! Ils ont fait de Noël la réplique anticipée de l'Ascension ! Pascal, d'un mot, leur barre cette route : « Sans éclat » dit-il. C'est là un constat, et, en même temps une leçon.

Nous le retiendrons : *egenum*, dit la liturgie ! Indigence, pauvreté. Si nous essayons ici d'ouvrir ce mot, nous trouverions : une pauvreté *douloureuse*.

Car qu'est-ce- qu'une pauvreté qui ne fait souffrir ? Une pauvreté dont on se drape. Un galon supplémentaire. Un luxe de riche. Un jeu : on *fait* le pauvre ! Jésus n'a jamais joué à ce jeu-là. Bethléem n'est pas un casino !

Une pauvreté *humiliante*. Humble de cœur. Humble de corps. Humble d'esprit. Comparé à ce nouveau-né, César n'est rien. Platon et Aristote, pas même des enfants... A côté de Lui, tout n'était rien. Et le voilà à la merci de tout et de tous...

Pauvreté *libératrice*. N'ayant rien... il est libre. Un vrai homme libre. Non certes comme tant de vies humaines vouées à l'indigence dès le berceau. L'incarnation n'est pas un « accident » : elle est un choix. Un acte d'amour. Nous devinons sans peine que cela coûte cher.

Et c'est à coup sûr pour cela qu'il y a ce soir peu de monde à Bethléem. Je veux dire : peu de visiteurs désireux de comprendre et d'apprendre la leçon de cette nuit. On n'entre guère, par peur de ne pas en sortir. On regarde par la fenêtre. Du dehors.

Je songe à tant de jeunes... Nous leur parlons de « belles situations » de positions « sûres », de « métiers d'avenir »... Ils entendent de la bouche de leurs aînés d'étranges considérations sur le « sens de la vie » et un constant appel au « solide réalisme » qui en fera des gens *pratiques* ayant leurs deux pieds sur terre, leur trésor aussi sur terre, et aussi leur cœur sur terre, au niveau de leurs pieds...

Bethléem ! C'est de toi que sortira le chef de file... le *Sauveur* !





Père Thomas Dassance

## *Consensus*

*Si deux d'entre vous, sur la terre, s'entendent  
pour demander quoi que ce soit, cela leur sera  
accordé par mon Père qui est aux cieux.*

(Matth. XVIII,19)

*L'accomplissement parfait de la Loi,  
c'est l'amour.*

(Rom. XIII,10)

Ces quelques simples réflexions que je propose à votre méditation tournent toutes autour d'un mot de l'Évangile que vous venez d'écouter. Ce mot d'apparence claire, innocente, recouvre, en réalité, un grand mystère, admirable et en même temps redoutable. Le mot est banal pour des oreilles chrétiennes, mais fondamental pour tout cœur croyant. C'est le mot : *s'entendre*... « *Si deux d'entre vous s'entendent*... »

Essayons d'ouvrir, ou du moins d'entrouvrir, ces trois syllabes.

*S'entendre* se dit en latin *consensus* : pour le traduire en français, on n'a rien trouvé de mieux que de garder tel quel le mot *consensus*. Mais que signifie au juste ce latin ?

Disons, pour faire court : *consensus*, c'est *être ensemble*... Être d'accord serait certainement meilleur. En effet, être ensemble et être d'accord ne sont pas synonymes... loin de là ! Ils peuvent même être violemment, brutalement le contraire l'un de l'autre. Il y a en effet des voisinages, des rapprochements, des contacts, des mises ensemble qui ne se supportent pas : ce sont des explosifs...

Qu'est-ce qui fera de la mise ensemble un accord ?

Eh bien, Saint-Paul, dans le passage de l'Épître aux Romains que vous venez aussi d'entendre, vous répond : c'est *l'amour* ! L'amour, un océan sans fond ; et pour un chrétien, tout le programme d'une vie selon l'Évangile : l'union par l'amour, dans l'amour...

Et, bien sûr, Saint-Paul n'est ici que l'écho fidèle du commandement de Jésus. Rappelez-vous les mots souverains et définitifs de son brûlant Message ; de son Testament à jamais, résumant tout ce qu'il était venu nous dire, et pourquoi, tout à l'heure, il va mourir... et de quelle mort ! Ce discours au Cénacle... quelques courtes heures avant son arrestation, son procès inique, et les clous au Calvaire.

On aurait pu s'attendre à des plaintes, à une solennelle protestation, à quelque pourvoi éventuel en cassation devant l'Histoire... Rien de tout cela. Mais, une vingtaine de fois : « Aimez-vous les uns les autres ! » Une sorte de rabâchage divin ; proclamant le caractère absolument universel de *tous* d'aimer *tous* les hommes... On n'est pas chrétien à moindres frais. Le seul signallement du chrétien : « Tous vous reconnaîtront pour mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres ».

Et Dieu en tout cela, me direz-vous ?

Il semble bien, à première vue, que dans cette « affaire », tout l'intérêt du débat glisse vers l'homme : Dieu y serait-il donc sans « intérêt » ? Eh bien, il faut le dire : dans le programme tracé par Jésus, il n'y a pas de Dieu *à part*. Ensemble, lui aussi ! Avec nous, lui aussi !... Dieu ne se sépare pas. Dieu ne réclame pas de privilège... Tu aimeras ! Le Seigneur, sans doute ! Non parce qu'il est Dieu, mais parce qu'il nous aime, Lui le premier : quel abîme !..

Il ne nous dit pas : tu admireras !... Ni : tu comprendras ! Ni même : tu M'admireras !

Il est surprenant, à première vue, de constater le place réduite et comme nulle, faite à l'intelligence, à la raison, dans le Testament de Jésus : tu aimeras !... L'Évangile commence à l'amour, et finit là où il a commencé... « Dieu a tant aimé le monde... » Sans aucun doute, il faudra discuter, argumenter, raisonner - on l'a fait, Dieu merci, à perte de vue - mais *l'argument évangélique* décisif ne sera pas une raison de la raison, mais une « raison du cœur ». L'amour du prochain, c'est la pierre de touche.

Et c'est surprenant : oui, si c'est une erreur mortelle d'oublier que nous sommes *tous* fils de Dieu ; l'erreur serait aussi catastrophique d'oublier que nous sommes *tous*, frères des hommes. Les deux erreurs n'en font qu'une. Nous ne sommes pas plus près de Dieu que de notre prochain. Dieu nous est même plus proche que ce prochain. Mais quelle tentation ! Exactement celle de nous consoler de nos médiocres rapports avec nos frères par la pensée - le rêve ! - de nos bons rapports avec le Seigneur. Hélas ! avouons-le : souvent ce n'est pas Dieu qui manque dans la vie du chrétien. (Dieu ne manque jamais : par définition !) C'est le prochain.

Barricadés, bétonnés en nous-mêmes : notre famille, notre parti, notre portefeuille... Toutes les forteresses de notre faiblesse : propriété privée, défense d'entrer, - chien méchant -...

Jésus renverse tout cela : la seule preuve que tu aimes Dieu, c'est ton amour du prochain.

Que d'illusions d'ailleurs dans ces mots : J'aime Dieu ! Oh ! Certes, je ne dis pas que Dieu n'est rien, ni même peu de chose. Je *sais* qu'il est, qu'Il est le Premier de toute façon et même qu'Il est tout. Mais, dites-moi : L'avez-vous rencontré ? Et où donc ? Peut-être bien que, le rencontrant, vous ne Le trouveriez pas si aimable ! Dieu, souvent, nous l'imaginons, nous l'arrangeons plus

ou moins à notre goût. Un Dieu, « revu et corrigé ». Une idole !. Il se laisse faire, il se tait !

Tandis que mon voisin - et moins encore notre voisinage - lui, ne se laisse pas faire. Il faut le prendre tel qu'il se présente... Souvent, peu « aimable ».

Communier à Dieu : il suffit d'ouvrir la bouche. Avaler Dieu : c'est sans peine ni grimace. Une hostie, ça n'a aucun goût ! Mais « avaler » le prochain, - ou se laisser « avaler » par lui !.- c'est moins agréable : il est souvent amer ! Et pourtant, communier à Dieu et rejeter le prochain, c'est communier et excommunier en même temps ! C'est « mentir », nous dit St-Jean. Quelque chose comme la quadrature du cercle ! Une géométrie trop variable.

Encore une fois, et pour terminer, dans l'amour chrétien, il y a certes une hiérarchie, un ordre : Dieu est toujours le Premier. Mais il n'est jamais seul ! Dieu et le prochain ne font pas nombre. A plus forte raison, Dieu n'est pas le contraire de l'homme. Aucun choix, aucune sélection n'est ici concevable. Il n'y a qu'*un* amour, *un* commandement : tu aimeras ! Et si, par loi de l'Incarnation, c'est par le prochain que nous devons commencer(?), ce n'est pas pour *passer* ensuite à Dieu... Le prochain n'est pas un mauvais moment à passer pour atteindre Dieu. Dieu *est dans* ce prochain. Le prochain est le rendez-vous de Dieu : « Quand je veux voir Dieu, nous dit St-Augustin, je regarde mon voisin... Car Dieu l'aime. L'amour est le comble de la présence ».

C'est, en d'autres termes, la conviction de Dostoïewski : « Un seul être a vraiment aimé l'homme, c'est Jésus-Christ. Je n'ai pas besoin d'autre preuve pour croire qu'il est Dieu ».





Père Thomas  
Dassance

## *Elie au désert*

Faute d'avoir pu être utilisée dans la petite homélie dont elle devait servir de trame, cette impressionnante aventure du prophète Elie nous a paru de nature à aider la méditation de quelque âme chrétienne. C'est, en tout cas, dans ce seul but, que nous présentons ces très simples réflexions qu'elle nous suggère.

Elie au désert : c'est un homme en fuite devant la mort dont le menace la haine toute puissante de la reine Jézabel qui règne en Israël. Reine impie, elle est passée au culte des faux dieux et s'est entourée de tout un clergé idolâtre qui vit grassement de son apostasie. Dieu a chargé son prophète de jeter sa malédiction sur cette impiété. Elie s'acquitte de sa redoutable mission et massacre même une bonne partie de ces prêtres avilis. Il est inévitable que son courage ne coûte pas très cher au serviteur de Jéhovah. Il le sait, et Jézabel n'a pas manqué de le lui faire savoir avec une implacable netteté ! Il n'a qu'un jour devant lui. Il lui faut donc se hâter. Piètre et déconcertant résultat de sa fidélité à sa mission, Dieu le lâche à son sort.

Fuite nécessairement improvisée, dans l'angoisse et la peur. Ce géant n'est plus qu'un homme tremblant devant une femme. Et il va, sous un soleil qui le brûle, sur une terre dont le sable fuit sous ses pieds. Au bout d'une journée, ceci donne une fatigue que ne combat aucune nourriture. Elie est au bout de la vie, dans les parages du désespoir. Il n'est plus question que d'aménager la mort. Elie l'attend en se couchant à l'abri précaire d'un genévrier.

Mourir ! C'était la solution de... facilité. Dieu n'entend pas les choses de cette oreille. Il n'est pas question de se coucher pour mourir. Il faut

qu'Elie se tienne debout pour marcher encore longtemps... jusqu'au Sinaï où l'attend le Seigneur.

Que voilà une belle histoire ! Mais vraiment, est-elle pour nous plus qu'une « histoire » ? Nous ne sommes pas Elie, Jézabel est une bien vieille dame, et ses redoutables démêlés avec le grand prophète se situent à une époque et dans un contexte bien éloignés de ceux dans lesquels s'inscrit notre existence ! Le désert lui-même est devenu un terrain de performances plus ou moins sportives à l'usage de touristes riches qui vont, on ne sait où, mais à coup sûr pas vers le Sinaï du Seigneur. Si l'histoire d'Elie comporte pour nous quelque leçon, c'est donc dans une autre direction que nous devons la chercher.

Bien entendu, Jezabel ne nous inquiète plus, ni sa police, mais la vie est à nos trousses, et non seulement, elle nous poursuit, mais elle nous a rejoints... Jeunes, nous la portions allègrement ou plutôt, elle nous portait ! Mais, la journée avançant, nous en sommes réduits, non plus à nous faire porter par elle, mais à la supporter. Or, elle est lourde, pesante et, à la longue, accablante. Vous me direz : « Votre philosophie est bien myope ! Regardez donc le Seigneur ! »

Eh bien, oui, regardons. Ernest Renan prétendait que le désert est monothéiste. Peut-être, en effet, est-il monothéiste quand on le regarde des fenêtres du Collège de France ! Mais, vu du désert, il est surtout monotone ! Et nous donnons raison au poète plutôt qu'à Renan.

*Mon Dieu, que la vie est donc quotidienne ! (J. Laforgue)*

C'est déjà là une épreuve : elle n'est pas légère. Tous les hommes en témoigneraient. Et tous les saints aussi.

Réfléchissant à ce texte du Livre des Rois qui nous raconte Elie, j'ai vu défiler devant moi et écouté le long des siècles, outre le héros dont nous parlons, l'antique Job « L'homme, né de la femme, vit peu de jours remplis de multiples misères. » J' ai entendu aussi saint Paul écrivant aux Corinthiens : « Frères, je ne veux pas vous le laisser ignorer, l'épreuve qui nous est survenue en Asie, nous a accablés à l'extrême, au-delà de nos forces, à tel point que nous avons renoncé à vivre. »

Les exégètes nous diront peut-être, en quoi a consisté l'épreuve qui, d'après quelques-uns, a poussé l'Apôtre au bord du suicide. Mais, en fait, ce ne serait là qu'un détail de mince importance, l'essentiel étant la Croix, et non le bois dans lequel elle est taillée.

Faisons un pas de plus — un pas de géant — et écoutons la plainte qui, dans la nuit, monte de sous les oliviers de Gethsemani : « Père, s'il est possible que ce calice s'éloigne de moi ! » Ainsi priait, ainsi saignait Jésus. Et le calice, bien loin de s'éloigner, s'est rapproché jusqu'au plus intime.

Et qui ignore qu'un survol même rapide du désert de l'homme nous révélerait bien d'autres aspects douloureux ?

Bien sûr, mille mises au point seraient ici nécessaires, mais elles ne réussiraient pas à exorciser la tentation du constat : « J'ai joué..., j'ai perdu... Et pourtant, je croyais jouer pour Dieu. Décidement, j'étais né perdant ! »

Et l'on accuse le coup :

Naître-vivre-mourir ; point final.

Un peu de haine

Un peu d'amour...

Et puis bonjour !

Un peu de rêve

Un peu d'espoir

Et puis, bonsoir !

On entre, on crie

Et c'est la vie !

On crie, on sort,

Et c'est la mort !

(J. Rictus)

Et c'est tout ? Eh ! oui... ou du moins à peu près. Pourquoi cette restriction ? Justement, parce qu' il y a *aussi autre chose*. Il me tardait de le dire. Il y a cette bouchée de pain et cette gorgée d'eau fraîche qui ont suffi à remettre Elie debout et à le relancer vers les hauteurs. Nous n'en parlerons pas aujourd'hui, bien que ce soit là le plus important, infiniment plus que tous les traquenards du désert. Mais, ce n'est pas notre propos... Revenons au prophète.



Il est accablé. Vraiment à bout. Son état d'âme porte un nom redoutable : *la tristesse* ! C'est l'un des plus grands dangers de la vie spirituelle. De toute vie spirituelle. Je n'en veux d'autre témoignage que celui d'un spirituel anglais de nos jours « La tristesse, dit-il, dévore et détruit la vertu jusqu'à sa racine. Elle produit, quand on s'y abandonne, la paralysie de l'intelligence, elle affaiblit les puissances de l'âme, dissout les forces du

cœur, remplit l'esprit d'amertume, d'où résultent un malaise inquiet, une irritation habituelle. » Sombre tableau ! Ce mal revêt bien des formes, depuis le vulgaire « cafard » — à travers le spleen, qui se croit ou se veut élégant, distingué voire esthétique — jusqu'au suicide physique ou moral. On se tue parfois ; on se laisse mourir sans réagir ; ou bien on se laisse vivre. Au plan chrétien, ces trois sortes de suicide viennent de la même source : la tristesse malsaine.

« La tristesse a tué beaucoup de monde ». Le mot est biblique (Ecclii, III 25). Mot humain, éternel ! Dois-je ajouter, mot actuel, étrangement actuel ? Même chez de nombreux chrétiens.

Qu'on me permette de citer ici les lignes admirables d'un homme qui a beaucoup souffert dans l'Eglise et par l'Eglise, mais dont la réaction de foi est pour nous un modèle : « On voit à certains moments, écrit le cardinal de Lubac, se multiplier les symptômes d'un mal qui se répand comme une épidémie. C'est une crise de neurasthénie collective. Pour ceux qui en sont atteints, tout devient matière à dénigrement. Ce n'est plus seulement l'ironie, la fronde ou l'amertume, dont, à toute époque, certains tempéraments savent mal se garder... La vie spirituelle se met à languir, si bien que rien n'est plus envisagé dans sa vraie lumière. On se croit lucide, et l'on ne dicerne plus l'essentiel... Les jugements de l'esprit de foi font l'effet d'un voile illusoire... Alors, par mille voies, le découragement s'insinue. La foi est minée de partout. On s'engage sur une voie qui peut conduire au reniement. »

Et, nous montrant dans l'Eglise le modèle à suivre, le même auteur poursuit : « Malgré les illusions perpétuellement renaissantes de ceux qu'elle a gagnés à sa cause, sans que son esprit les ait pénétrés jusqu'au fond, l'Eglise n'attend pas d'autre triomphe que celui même de son époux, qui régna — et règne — par la croix, sans qu'il y ait un au-delà de la croix dans le temps. » Admirable !

Mais, il faut y prendre garde. Nous risquons toujours de nous bloquer au Vendredi-Saint. On oublie Pâques. Sans doute, dans le temps, il n'y a pas pour le chrétien d'au-delà de la croix ; mais il n'y a pas que le temps dans le temps, il y a déjà l'éternité de Dieu. Il n'y a pas que la croix dans la croix. Il y a déjà le crucifié vainqueur de la mort.

Nous touchons là un aspect absolument essentiel du désert chrétien et son épreuve : ce regard au-delà.

Au delà de quoi ? Sans doute, au-delà de la terre... Là où je ne suis pas ? C'est proprement le mirage. Non, l'au-delà est en moi. Mais, pour le voir, il faut sortir du rêve.

Elie de toujours, au désert de tous les jours, mange et bois, et essaye de mettre un pied devant l'autre.

Debout, allons ! et tout est dit.



UN TEXTE  
DU P. THOMAS

*Les lecteurs de Corde Magno ont eu l'occasion de lire du P. Thomas bien des pages : souvenirs, méditations, homélies...*

*Pendant ses années de professorat à la Pierre-qui-Vire, le P. Thomas avait fourni aux Cahiers du monastère morvandiau des articles remarquables : l'un des premiers, en l'hiver 1942, par des voies imprévisibles, rejoignit au fin fond du Mecklembourg, un ancien élève de l'alumnat de Belloc. Au choc des mots, au rythme des phrases, le maître inoubliable reprit vie, avec son timbre de bronze voilé, son regard de braise, son geste...*

*Voici l'exorde :*

SOLITUDE DE L'APOTRE

Ces quelques pages s'adressent aux Jeunes. Elles voudraient les aider à mettre au point l'une des conditions de l'apostolat chrétien, qui bien souvent les dérouté par son air de paradoxe. Jésus lui-même, en quatre mots fameux, a formulé la question qui va retenir notre attention : « *Messis multa, operarii pauci* » : une moisson immense, une poignée de moissonneurs.

Chacun de nous n'a qu'à se pencher sur son passé pour se rappeler ce premier matin où l'appel des sillons a chanté dans son cœur. Appel surgi au contact de l'âme héroïque de quelque saint, ou simplement à la lecture d'une page d'Évangile. Pour la première fois, nous avons rencontré les yeux de N.-S. Jésus. Comme jadis aux Douze, il nous a lancé l'invitation au voyage : « Viens, suis-moi ». « Partez donc :

enseignez toutes les nations. Portez mon message à toute la création. Vous serez mes témoins à Jérusalem, en Judée, en Samarie, et jusqu'au point où finit la terre ». Aux ambitions du Maître ignorant les limites ont répondu les élans des disciples défiant les obstacles.

Il s'agissait d'une vraie conquête, et l'immensité de la tâche s'adaptait parfaitement à l'immensité des désirs et du zèle. Quel apôtre n'a pas rêvé de pêches miraculeuses ? Quand, sous la conduite du Maître, nous gagnions le large, nous caressions l'espoir de vider la mer. Lancés à la recherche des brebis errant sans pasteur, par monts et par vaux, nous escomptions ramener au bercail la dernière brebis, et fermer la porte derrière nous sur une tâche faite, parfaite. Tertullien, dans une page célèbre de son *Apologetique*, lançait aux païens ces mots triomphants :

« Si nous voulions agir, non en vengeurs secrets, mais en ennemis déclarés, n'aurions-nous pas la force du nombre ?... Nous sommes d'hier et déjà nous avons rempli la terre et tout ce qui est à vous : les villes et leurs quartiers, les postes fortifiés, les municipales, les bourgades, les camps eux-mêmes, les tribus, les décuries, le palais, le sénat, le forum ; nous ne vous avons laissé que les temples. Nous pouvons dénombrer vos armées... les chrétiens d'une seule province sont plus nombreux... Nous aurions pu... »

(*Apol.*, XXXVII, 4-6, trad. Lebreton).

Ces quelques mots du grand Africain traduisent l'ambition qui un jour ou l'autre a soulevé tout cœur d'apôtre, en même temps qu'ils signalent la fausse piste sur laquelle un zèle mal contrôlé peut engager l'ouvrier de l'Évangile. Dans ces lignes, en effet et dans celles qui les suivent, on perçoit un frémissement qui ne rend pas le son authentique de l'idéal du Christ.

Quoi qu'il en soit, nous ne sommes plus au temps de Tertullien, et ce qui était peut-être pour lui une réalité, ne l'est certainement plus pour nous. Nous n'étouffons pas dans nos églises ; les foules les désertent, et les fidèles qui s'y accrochent encore, trop souvent n'y rencontrent plus de prêtres. Voilà l'épreuve. Nous nous heurtons durement aux paroles du Maître : un champ sans fin ; une moisson qui n'en finit pas d'attendre les moissonneurs. Et quand ils sont passés, on dirait qu'ils ne sont pas venus. *Pusillus grex*, petit troupeau ! Quel coup au cœur !

Nous savions bien que le nombre, la quantité importent moins que la valeur ; cependant, le nombre, ici, ce sont les âmes, ces âmes pour lesquelles Il est mort, et pour lesquelles Il semble n'avoir pas ressuscité.

Nous avons prévu et accepté les persécutions. Ne sont-elles pas la portion choisie des Promesses de Jésus à ses amis, le don du roi, et le sceau privé de notre amour ?... Mais les persécuteurs ? que deviendront-ils ? Et quand nous lisons qu'il y aura au ciel plus de joie pour un pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix justes

qui n'en ont pas besoin, le cœur de l'apôtre sent monter en lui une véritable angoisse, de toute la joie que le ciel risque de perdre. Inquiétude vraiment catholique, bondissant par-dessus les frontières. Partout où s'agite une âme d'homme, l'âme de l'apôtre monte une garde haletante. Péguy, en quelques vers magnifiques, a peint cette anxiété, mordant le cœur même de Jésus, au moment de sa mort en croix face à l'arbre où Judas se pendait.

*... Le Fils de Dieu savait que la souffrance  
Du Fils de l'Homme est vaine à sauver les damnés,  
Et, s'affolant plus qu'eux de la désespérance,  
Jésus mourant pleura sur les abandonnés.  
Comme il sentait monter à lui sa mort humaine.  
Sans voir sa Mère en pleur et douloureuse en bas,  
Droite au pied de la Croix, ni Jean ni Madeleine,  
Jésus mourant pleura sur la mort de Judas...  
Lui, le premier des Saints, sur le premier damné,  
Lui, le plus grand des Saints, sur le plus grand damné,  
Lui, l'auteur, l'inventeur de la rédemption,  
Sur le premier objet de la damnation,  
Lui, l'auteur, l'inventeur du rachat de nos âmes,  
Lui, l'inaugurateur de la salvation,  
Sur l'inaugurateur de la perte,  
Sur le premier objet de réprobation  
Eternelle.  
Car il avait connu que le damné suprême  
Jetait l'argent du sang qu'il s'était fait payer,  
Que se pendait là-bas l'abandonné suprême,  
Qu'il ne le sauvait pas, se donnant tout entier.  
Et c'est alors qu'il sut la souffrance infinie.  
C'est alors qu'il connut, c'est alors qu'il apprit,  
C'est alors qu'il sentit l'infinie agonie  
Et cria comme un fou l'épouvantable angoisse,  
Clameur dont chancela Marie encor debout...  
Et par pitié du Père, il eut sa mort humaine.*

Péguy, sans doute, est un poète, et ne prétend pas rédiger une décision conciliaire ; mais à travers ces mots haletants, comme on sent une infinie pitié pour les âmes qui "se perdent" suivant la redoutable expression chrétienne.

A tout prendre, il n'y aurait donc pas lieu de redouter cette sorte d'inquiétude, qui est en réalité l'une des maîtresses racines alimentant l'esprit apostolique. Malheureusement, l'échec apparent de l'Eglise, ou l'insuccès constaté du message évangélique produisent des fruits plus douteux, ou même franchement empoisonnés. Le découragement ! Vous a-t-on assez répété, chers Jeunes Gens, que vous étiez l'*élite* ! A

l'œuvre, vous constatez que ce privilège vous vaut d'être seuls : seuls sur la route sans fin, seuls au travail, seuls après le travail. Il n'est pas bon d'être seul. L'Écriture l'avait dit, et la sagesse humaine lui fait écho : *Vae soli* ! Malheur aux isolés ! Pour l'apôtre surtout, la solitude apparaît comme le mal suprême : l'apôtre, en effet, n'est-il pas celui qui ne doit pas rester seul, celui dont la raison d'être est de grouper les dispersés, les égarés ?

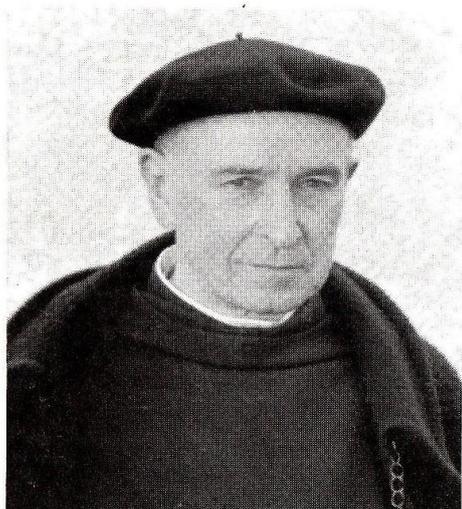
On vous console, il est vrai, en précisant le sens de votre action : « Vous êtes le sel, vous êtes le ferment. » – Hélas ! que ce ferment est lent à opérer ! Avoir vingt ans, et ne faire qu'un pas à la fois, ou un demi-pas, ... alors que nos pas sont comptés ! En fait, la Rédemption semble piétiner sur place ; la masse, butée, semble impénétrable au levain. Nous voulions mettre le feu au monde, et le monde reste glacé. Ah ! nos beaux rêves !...

Voilà précisément la tentation des mauvais jours. « Nous avons travaillé toute la nuit, et nos filets n'ont pris que de l'eau ». Y a-t-il autre chose à faire qu'à jeter le manche après la cognée ? Nous étions jeunes, et le monde est vieux !... Secouons la poussière de nos pieds, et allons voir ailleurs...

Si, du moins, ceux qui ont écouté notre voix et adhéré au Message, en faisaient l'usage qu'il faut ! Mais, même parmi eux, quel déchet ! Les demi-rachetés ! Combien de ces "amis" ne viennent au Christ que pour le pain qu'il donne à manger ! Les rescapés du lit de mort ; les partisans effrontés de ce qu'ils nomment l'"essentiel".

C'est devant ce spectacle que l'apôtre, certains soirs, sent l'envahir une lassitude infinie, et faiblir son cœur.





## *le P. Thomas Dassance*

HOMÉLIE  
DU P. ABBÉ (\*)

“*Le chemin du Ciel...*” déclarait, un jour, le P. Thomas devant une assemblée de fidèles du troisième âge ; “*Le chemin du Ciel...*” – et ces visages ridés, intrigués, médusés, se tendaient – “*Le chemin du Ciel, c’est... la terre !*”

– Si intellectuel et si éloquent qu’il fût, le P. Thomas resta un homme concret, un homme près de la terre. Quand on le voyait passer dans les cloîtres une bassine sous le bras, allant faire sa lessive personnelle, c’est que, le lendemain ou le surlendemain était jour de grande prédication ou de docte conférence.

– Il m’a eu raconté lui-même que, lors de ses études philosophiques aux Facultés de Lyon, il alla rendre visite à un éminent professeur ; attendant dans le salon, ce qu’il avait le plus admiré, ce furent les deux sabots qui se trouvaient sur l’artistique bord de cheminée... « *Oui, lui expliqua le professeur, je tiens à les laisser là, ces sabots de mon père, pour me rappeler d’où je sors* ».

– P. Thomas, lui, était sorti de la maison Lekunberria qui faisait partie de Briscous et dont les terres étaient de Mouguerre. Plus tard, son père devint cordonnier aux Salines. On vivait heureux mais pauvres.

A l’école, que lui-même s’amusait à dénommer “*l’université d’Elizaberri*”, il lui arrivait de partir, avec pour toute la journée, une sardine et du pain.

La vie moderne frôlait cependant la propriété familiale ; quand, par son bruit de ferraille, une auto – l’une des premières autos – s’annonçait sur la route, il dévalait la pente, il s’en allait sentir l’odeur de l’essence et de la modernité.

Passa par là un moine de Belloc, le P. Marcel Etcheverry. Il demanda au père si, parmi ses nombreux fils, l'un d'eux ne viendrait pas à l'école abbatiale de Belloc.

Antoine n'était déjà plus à la maison, mais il y avait Jean-Baptiste Pascal, Martial, Jean-Pierre et... le dernier. Le père pensa à l'un des aînés, mais celui-ci demeura introuvable ; alors, il proposa le dernier : Pierre, notre futur P. Thomas.

– C'est ainsi qu'à dix ans, il passa la frontière en 1912, pour commencer ses études à l'alumnat de Belloc exilé à Lazcano.

*« Ce gros village – a-t-il raconté lui-même – fut notre village. Nous en connaissions tout : bêtes et gens. Nous n'étions pas suffisamment dehors pour dire que nous n'étions pas dedans ; ni suffisamment dedans pour dire que nous étions plus qu'à côté... Nos éducateurs ont réalisé là un équilibre bienfaisant.*

*Mais notre Lazcano, ce fut surtout le vieux monastère... Tout y*



*était vieux, sauf nous... Le chauffage, chacun devait l'extraire de soi-même.*

*Été comme hiver, nous étions debout à cinq heures et demie... Les vacances – les grandes, bien entendu ! – nous les prenions sur place, au monastère... Ces mois de parfait bonheur connaissaient deux ou trois sommets ; nous les nommions grandes promenades.*

*... Nous avons beaucoup fait fonctionner nos jarrets : vers Loyola... vers Aranzazu, en franchissant la chaîne de Haitzgorri. Nous avons été jusqu'à San Miguel in excelsis, qui domine la plaine de Alsasua – et cela représente bien 80 kilomètres.*

*Nous avons mangé les fraises de Morumendi – quand elles voulaient bien mûrir – ; et nous avons croqué les noisettes des sources de Zaldivia.*

*Merci à Dieu ! à ces hommes qui l'aimaient, aussi !... et qui ont essayé de nous apprendre ce qu'ils savaient eux-mêmes : l'essentiel...*

– ... *Quand nous quittâmes Lazcano (pour continuer en 1919 nos études au Séminaire de Belloc), cela faisait tout juste sept ans que nous n'avions pas revu notre pays...*

*... On nous accorda quelques jours de vacances dans nos familles.*

*Après ces huit jours de détente, nous dûmes réintégrer Belloc. Il n'y eut aucune défection. Mais, s'il n'est pas indécent de parler de soi-même, je crois que ce fut là mon vrai départ dans la vie monastique. Cette rentrée me coûta, et je la sentis très vivement. Dieu soit loué que je n'aie eu, en ce moment, aucun psychanalyste à mes trousses. Il m'aurait démontré, par *a + b*, que je faisais fausse route... »*

Il m'a été dit par la famille du P. Thomas, qu'il fit confiance à Marie, sa sœur aînée, de son hésitation : médecin ou moine ?... Sa sœur se refusa au moindre conseil. De lui-même, il décida de rentrer au monastère.

Deux ans plus tard, au terme de ses études classiques, il demandait son admission au noviciat : « Tous ceux que le Père m'a donnés viendront à moi, dit le Seigneur ».

Il recevait l'habit monastique à 19 ans, le 14 septembre 1921. Il faisait ses premiers vœux le 15 septembre de l'année suivante.

Convoqué au service militaire, il fut incorporé dans un régiment de zouaves à Bizerte.

Revenu au monastère, et le temps de ses vœux triennaux terminé, il s'engagea définitivement au service du Seigneur le 21 mars 1927. Il était ordonné prêtre à Vitoria, le 24 mars 1928.

– Puis vinrent les grandes étapes de sa vie monastique : de l'alumnat de Lazcano, dont il avait la direction, il passe à celui de la Pierre-qui-Vire. En 1935-37, nous le trouvons aux Facultés catholiques de Lyon, où il fit brillamment une licence de philosophie et un Diplôme d'Etudes supérieures.

Il participa avec entrain aux querelles d'idées : un jour de conférence contradictoire, il arriva que le défenseur des idées saines fit défaut ; poussé par ses condisciples, il monta sur l'estrade et improvisa une si convaincante démonstration que le Cardinal Gerlier l'invita à sa table.

– Au monastère de la Pierre-qui-Vire, il fut le formateur intellectuel de toute une génération monastique.

C'est en 1945 que, de passage avec deux autres moines de Belloc, je l'y ai, pour la première fois, rencontré. Il était grand chantre ; et, après l'intonation hésitante du célébrant, c'est lui qui chantait le premier verset du *Gloria in excelsis*.

Visitant, avec lui, la bibliothèque, j'assistai à une joute supra-

intellectuelle entre lui, le Prieur et un hôte. Il nous accompagna à Vézelay : il y fut immédiatement réquisitionné par le Père-Curé pour une prédication préparatoire à la fête de Sainte-Madeleine. Il s'enferma tout l'après-midi ; et, le soir, je vis le P. Thomas, dont on m'avait tant parlé, se déchaîner dans l'immense basilique, devant un auditoire de quelque... douze ou vingt personnes.

Le 7 septembre 1948, il était, de nouveau, de retour dans sa communauté de Belloc. De -49 à -53, il fut Prieur ; puis, il répondit à un appel missionnaire venu d'une fondation bénédictine du Venezuela, où il fut rejoint en -56 par trois autres Pères.

Revenu le 15 septembre 1958, il assura de nombreuses prédications dans les paroisses du pays, dans les Séminaires et dans les communautés religieuses.

– En 1963 et -65, à la demande de Mgr Gantin, avec qui nous lançons notre monastère de Zagnanado, il prêcha des retraites de prêtres et de religieuses au Dahomey – le Bénin actuel –, puis au Togo.

Il faudrait relire sa correspondance savoureuse d'alors. Contentons-nous d'un extrait d'une lettre du Togo, datée du 19 juillet 1963 :

*« Faute de Père disponible, j'ai été amené à enterrer une enfant de 10 ans, Cécile ; mordue par un chien, traitée par les féticheurs, elle est morte de la rage... J'ai été avec le catéchiste faire la levée du corps. C'était la première fois que je pénétrais dans un village noir. Je dis bien pénétrer, franchir la palissade de bambou tressé, derrière laquelle se cachent les gens. Ils étaient tous là, autour du corps, en silence. Quelle pauvreté !... J'étais saisi.*

*Aspersion, Exsultabunt et l'on part. Tout le monde suit.*

*Une minuscule case sert de chapelle provisoire. Aussi pauvre que Bethléem, la nuit de Noël. Jamais je ne célébrerai une messe pareille !*

*Après avoir achevé un incroyable Miserere en latin, j'ai chanté, avec le catéchiste et le chantré, le Subvenite. Puis j'ai dit un mot préparé et corrigé par le vieux catéchiste Antoine : « Nous allons mettre la petite Cécile dans la terre. Nous allons la semer comme un grain de mil. Elle va y rester longtemps ; mais pas pour toujours. Elle va repousser comme les fleurs, comme le grain de mil ; parce qu'elle n'est pas morte. Personne ne meurt tout-à-fait ; on s'endort. L'ami du Bon Dieu dort longtemps ; et un jour Dieu lui dit : – Il fait jour, lève-toi, et allons chez nous ! –*

*Chez nous, ce n'est pas le Togo, ce n'est pas la France ; chez nous c'est le Bon Dieu, le Ciel.*

*Ceux qui ne sont pas amis du Bon Dieu, il les réveille aussi, et il leur dit avec une voix terrible : – Lève-toi et va chez toi, dans la nuit, pour toujours. Pas chez moi ! C'est l'enfer pour toujours... –*

*Cécile ira chez le Bon Dieu. C'est pour cela que nous allons dire*

*la messe, pour que Dieu vienne près d'elle. La messe, c'est pour faire venir le Bon Dieu. »*

*Mon sermon aurait-il eu la moyenne dans un examen de théologie ?*

*Sans doute non. Comment faire ?*

*Et j'ai célébré. Le petit cercueil était là, par terre... Par terre aussi, à la tête du cercueil (rite païen) le plus petit enfant de la maison. Je lui ai donné la moitié de la bougie que nous avions. Et ce bout d'homme – 6 ans – tout noir et tout nu, est resté là, assis par terre jusqu'à la fin avec sa petite lumière, immobile comme le cercueil.*

*L'autre bout de bougie faisait le luminaire de l'autel... »*

Revenons au P. Thomas lui-même : de 1968 à 1977, il résida dans notre monastère de Saint-Léon de Pau. Chaque dimanche, passant de l'harmonium à la chaire, il anima la grand'messe. Le public – des vieillards et des voisins – fut, pendant neuf ans, gâté par une prédication vibrante, passant peut-être – ou sûrement – au-dessus des têtes.

– Voilà maintenant moins de dix ans qu'il était définitivement à Belloc, incarnant la figure de *l'ancien*, physiquement diminué, portant avec grande dignité ses misères, et vivant de *lectio divina*. L'une de ses habitudes était de lire chaque jour, en entier, une des quatre *Passions* du Christ Jésus.

*« Celui qui vient à moi, je ne vais pas le jeter dehors.*

*La volonté de mon Père, c'est que tout homme, qui voit le Fils et croit en Lui, obtienne la vie éternelle ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour. »* (Jh. VI, 37,39).

Amen



"Aita Thomas [Dassance] norbait zen. Bihotz handi baino handiagokoa ezagutu dut. Predikari famatua (baina ele hutsik ez, dena ginarrria). Filosofiako erakaslea. Hori zuen berea, besteak beste, gauza anitzetan trebe baitzen. Goian bego !"

Aita Martzel Etchehandy

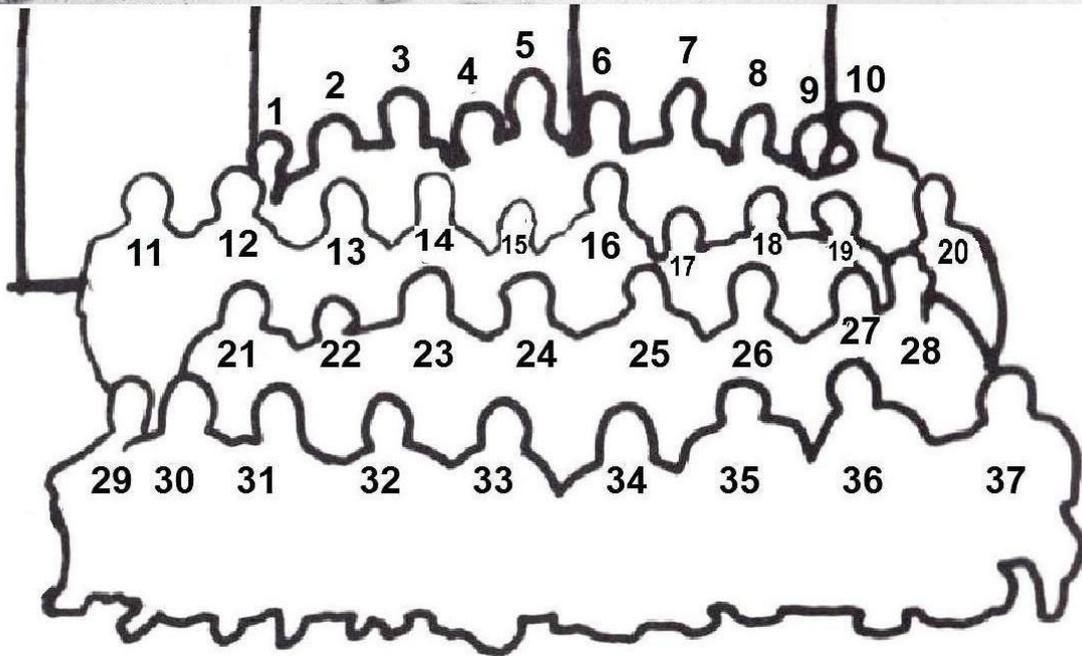


Liburuaren gibleko estalia

# **GEHIGARRIA / SUPPLÉMENT (2020)**

**Xehetsun batzuk Thomas DASSANCEn euskal nortasun  
handia hobeki ezagutua izan dadin**

**Ondotik, bilduma hau atera ondoan  
HERRIAN agertu ziren lerroak**



Euskaldun Ikasleen Egunean, Donapaulen 1950ean

3 Beñat Dokelar, 4 Marcelle Mendy, 5 Burukoa seme, 7 Jakes Etcheverry, 8 Maite Amespil, 9 Xarles Arribillaga, 11 Antonio Intxausti, 19 Paul Giltzu, 20 Michel Larroulet, 21 Andere Madalena Jauregiberri, 22 Andere Burucoa, 23 Telesforo Monzon, 24 Aita Tomas Dassance, 26 P. Charritton, 27 Manu Sota, 28 Teodoro Hernandorena, 29 Michel Burucoa, 30 Mark Legasse, 31 Henri Mathieu, 32 Beñat Larroulet, 33 Frantxoa Mendy, 35 Nikolas Inchauspe, 37 Xabier Amespil

**"Eusko Ikaskuntza"** Piarres Charritton, Prix Manuel Lekuona, 1999 - 17



## L'Association des Etudiants Basques (1947)

Après la fin de la Seconde Guerre Mondiale, le mouvement basquiste marquait le pas. Les temps du mouvement eskualerriste (1932-1937) qui édita le journal Aintzina à partir de 1934 paraissaient déjà lointains. Même les temps du second Aintzina sous l'occupation, s'apparentaient à de l'histoire ancienne.

Un grand vide en ce qui concerne l'affirmation nationale basque se faisait sentir. On ne peut que signaler de temps à autre la parution d'un numéro d'Hordago, le petit journal satirique du franc-tireur anarchiste, Marc Légasse (1918-1997), à la plume aussi acérée que brillante.

C'est encore une fois l'abbé Pierre Lafitte –qui avait été le fondateur et le moteur du mouvement eskualerriste dans les années 1930, qui avait joué un rôle essentiel dans le second Aintzina et qui à l'automne 1944 avait obtenu des autorités bordelaises de la Libération, la parution d'un nouvel hebdomadaire en euskara du nom de Herria à la place d'Eskualduna qui s'était rendu coupable de collaboration avec l'occupant – qui allait relancer le mouvement. Il créa en 1947 un groupe, l'Association des Etudiants Basques avec le double objectif de renforcer sur le plan culturel le sentiment identitaire basque de ses membres et de fortifier leurs sentiments religieux. Une fois de plus, le lien entre « eskualdun » et « fededun » était essentiel, même s'il ne s'agissait plus des idées traditionalistes et maurassiennes de l'avant-guerre, mais d'idées plus modernes, en accord avec la pensée démocrate-chrétienne de l'abbé Lafitte.

Quelques personnalités d'Hegoalde réfugiées l'aidèrent dans cette tâche comme Telesforo de Monzon, Manu de la Sota ou Manuel de Ynchausti, ce « mécène inspiré ». Il fit appel pour le seconder à de nombreux ecclésiastiques comme les abbés Etienne Salaberry, Hiriart-Urruty, Idiartegaray ou encore le

Père Gachiteguy, moine de Belloc. On peut remarquer que deux personnages qui plus tard allaient jouer un grand rôle politique en Iparralde, faisaient partie



*Manu de la Sota, un des Jeltzales, soutien de l'abbé Lafitte*

de cette Association, les deux Michel, Michel Inchauspé et Michel Labéguerie. On peut penser que tous deux forgèrent dans ce groupe leurs premières armes, point de départ de leur future carrière politique.

### **La Journée de Saint-Palais (1949)**

Cette Association organisa chaque année des « Journées d'Etudiants Basques ». Les premières eurent lieu à Hasparren en 1947 et Ustaritz en 1948. Mon ami, le professeur américain Jim Jacob a retrouvé une photographie prise en 1949 à Saint-Palais lors des Journées d'Etudiants Basques. Il a montré cette photographie à Piarres Charritton qui en 1991 a identifié un grand nombre de visages. Les participants sont au nombre d'une cinquantaine dont –et c'est à noter– près d'une

vingtaine de jeunes filles.

Les personnes d'âge mûr qui encadrent ces jeunes gens sont le Père bénédictin Thomas Dassance, principal orateur de cette session, le curé d'Espellette Chilibolost, l'abbé Etienne Salaberry, Manuel de Ynchausti et la souletine Madeleine de Jauréguiberry. On note la présence de nombreux jeunes prêtres comme Piarres Charritton, Jean-Louis Aguer, Hourgueberry, Etchegorry... Parmi les jeunes gens, Henri Mathieu, Beñat et Michel Larroulet, Bernard Dokhelar, Jean Barreneche, Xarlex Arribillaga, Nicolas Inchauspé et les saint-palaisiens Marcel Clèdes, Xavier et Bernard Campagne, Jean Loustau-Daudine. Parmi les jeunes filles, Hélène Guéraçague, Sabine Barreneche, Mesdemoiselles Mathieu, Inchauspé, Amespil... On le voit, tous ces jeunes gens étaient « de bonne famille », bourgeoise et catholique. Le Père Thomas Dassance les admonestera quelque peu, les traitant « de touristes intellectuels ne s'intéressant à la culture basque que trois jours par an »...

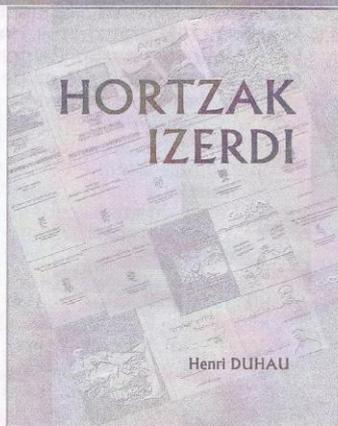
En 1957, Michel Labéguerie identifiera dans un article trois stades dans la prise de conscience des étudiants basques : « 1) l'expression folklorique ; 2) les journées d'études culturelles ; 3) la prise de conscience politique, au sens large et vrai ».

On était donc dans le deuxième stade. Le passage au troisième stade devait prendre encore une quinzaine d'années.

*Jean-Claude Larronde*

LEMA Novembre 2013

Henri Duhau lan eta lan



alorretan bizi izan duen garai neke bezain itxaropentsuaren lekuko paregabe. "Militante" idazlanak, autoreak berak sar-hitzan dion bezala. "Biziak erakusten du unibertsitateak baino gehiago" zion egun batez adiskide batek erran eta izpiritu horrekin du bere ildo propioa ideki beskoiztar senpertartuak.

Bertze liburua sorterriko Thomas Dassance beneditarrari buruzkoa du, huren testuak bildurik: **Père Thomas Dassance (1902-1986)**. 115 orrialdeko liburu-

Ez dago geldirik Henri Duhau senpertarra. Aitzineko astetan iragarri dauzuegu Pierre Dourisboure beskoiztar misionest zenaren liburu bat paratu zuela, "*Bahnar deitu salbaiak*", Euskaltzaindiak galdeginik, eta funtsean *Muslaria* kronikariak *Inbido* sailean aste huntako kronikan sakonetik aipatzen dauku liburu mamiatsu hori (16. orrialdean). Hemen, aldiz, Henri Duhauren bertze bi obra nahi dauzkiezuegu aurkeztu. Autoreak bere kondu eta edizio mugatuan argitaratu dituenak. Bata dugu **Hortzak izerdi** liburua (245 orrialde): 2000tik eta 2009 urteraino Enbata aldizkarian idatzitako editorialak. 110 artikulua, astez asteko aktualitatearen arabera ontuak, gertakari buruzko behako zorrotzarekin eta bere barneko sendimendu sarkorrenak (eta zenbait aldiz minberak) zabalduz ezagutzen diogun euskara ederrean. Duela zenbait urte, 2000 urtea aitzineko editorialak "*Aupa batasuna!*" liburuan zituen agertu eta hau, gisa hortan, haren segida da, Euskal Herriak azken hamarkada hautan politika, kultura eta hizkuntzaren

guti ezagutzen dugun beskoiztar beneditar horren pentsamendua daukula zabaltzen, hunek egin zituen mintzaldi eta predikuen bidez (frantsesezkoak). Hauxe du liburuaren ondar-hitzan idazten Aita Martzel Etxehandy Belokekoak: "Aita Thomas norbait zen. Bihotz handi baino handiagokoa ezagutu dut, predikari famatua, filosofiako erakasle...".

